OCT 6 1927

Division DS709
Section D24
No. v. 2

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/journaldemontroi02davi

JOURNAL

DE MON TROISIÈME VOYAGE D'EXPLORATION

DANS

L'EMPIRE CHINOIS

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

JOURNAL

DE MON TROISIÈME VOYAGE D'EXPLORATION

DANS

L'EMPIRE CHINOIS

PAR

M. L'ABBÉ ARMAND DAVID

De la congrégation de la Mission
Membre correspondant de l'Institut de France, du Muséum d'histoire naturelle, etc.

OUVRAGE CONTENANT 3 CARTES

TOME SECOND

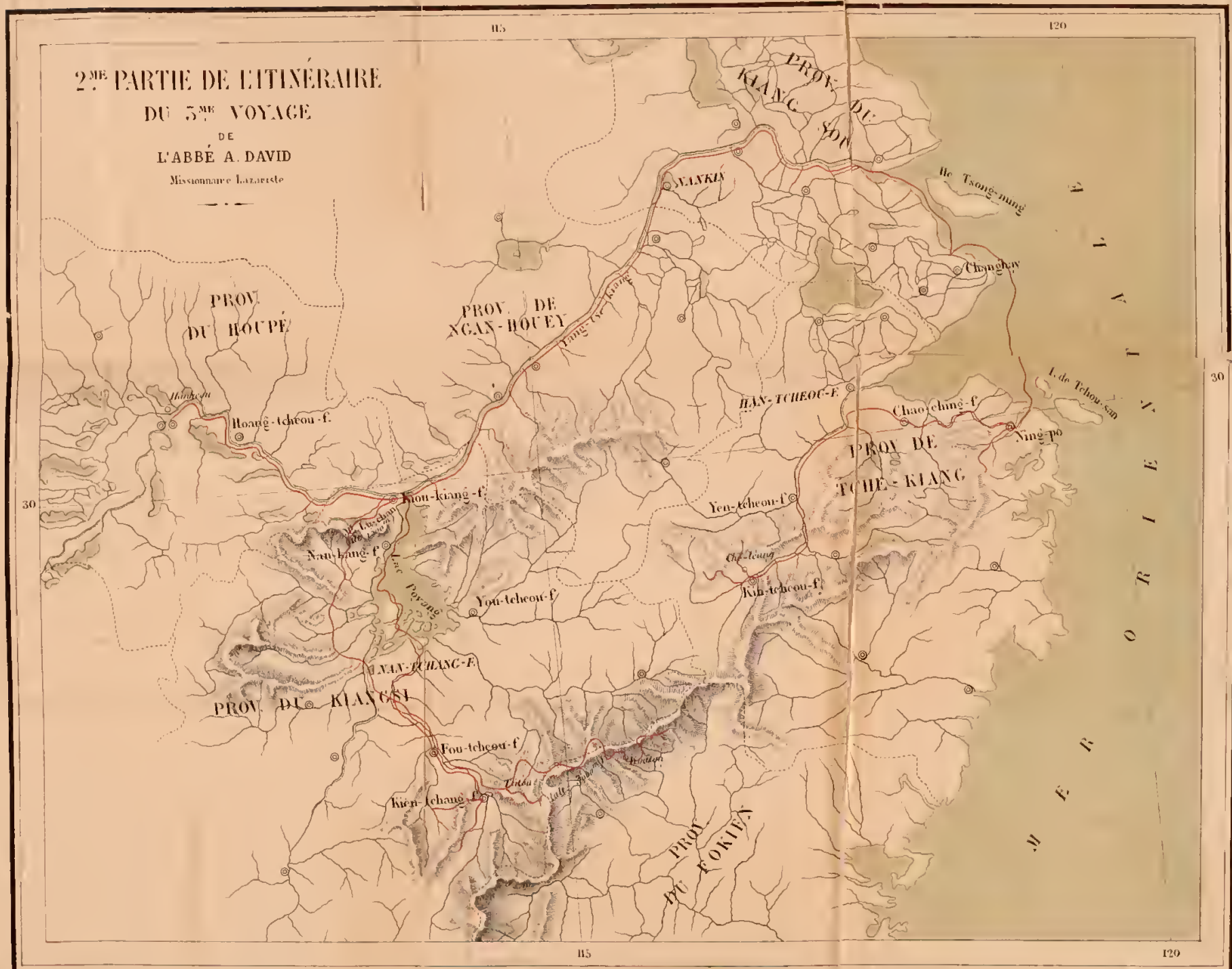
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

Droits de propriété et de traduction réservés



Gravé par Erhard, 12 rue Duguay Trouin.

Paris Imp. Fraillery, 3 rue Coutances

JOURNAL

DE MON TROISIÈME VOYAGE D'EXPLORATION

DANS

L'EMPIRE CHINOIS

CHAPITRE XVIII.

DU 26 MARS AU 15 AVRIL 1873.

Exploration du Léang-shan; nature lithologique de cette intéressante montagne; fossiles nombreux : *Orthocères, Spirifer, Productus*; lignite à fossiles modernes. — Calcaire sonore. — Nuit passée peu commodément. — L'*Eneplotrupes sinensis*, le *Motacilla baïkalensis*, et autres animaux capturés. — Réflexions sur la guerre intestine des animaux. — Un essaim d'abeilles; méthode chinoise pour s'en emparer. — Prise de cinq *Sieboldia Davidi* en vie; histoire de ces énormes salamandres. — Insectes du printemps dans la vallée du Han; cantharides, leurs émanations nuisibles à la santé — Trois jours à Tchen-kou; l'*Abies sacra*.

26 mars 1873. Course au Léang-shan. Beau temps.

Des collines quaternaires qui entourent Ouang-kia-ouan, ce centre provisoire de mes courses, l'on

n'aperçoit point Han-tchong-fou, qu'on ne dit éloigné que de trois ou quatre lieues. Mais, en tournant les regards vers la plaine qui porte ce chef-lieu de département, qui fut jadis capitale de tout l'empire, c'est-à-dire vers le couchant, on y distingue, à sept ou huit lieues de distance, deux collines nues et arrondies qui bornent l'horizon de ce côté, et qui paraissent isolées soit de la chaîne du nord, ou Tsing-ling, soit de la chaîne du sud, ou Lan-shan. Ces collines semblent plus élevées que la plaine de quatre à six cents mètres. Celle de gauche, la plus haute, porte le nom de *Han-shan* (mont sec), parce que, disent les Chinois, les eaux y abondent; celle de droite, plus allongée, s'appelle *Léang-shan* (mont froid), parce qu'on la voit toujours en feu ou en fumée, à cause de ses nombreux fours à chaux. C'est de cette dernière montagne qu'on m'a dit que proviennent toutes ces pierres fossilifères que j'ai rencontrées jusqu'ici dans cette vallée.

Je pars donc ce matin avec mes deux domestiques pour explorer la *Froide-montagne*, qui flambe et fume ! Après avoir cheminé pendant trois bonnes heures, partie dans les monticules quaternaires, partie dans la plaine immédiate et alluviale du Han-kiang, nous arrivons à Han-tchong-fou à midi.

A cette heure, mon baromètre y marque 723 millimètres, et le thermomètre 18 degrés, à l'ombre, avec beau temps et atmosphère calme. Par conséquent, Han-tchong doit avoir à peu près la même

altitude que Sin-gan-fou, c'est-à-dire près de quatre cent soixante-dix mètres.

Nous traversons cette ville de l'est à l'ouest dans toute sa longueur; la rue principale est bordée de boutiques qui y attirent beaucoup de monde. Après avoir marché encore trois heures dans le même sens, nous passons en barque le Han, et nous nous trouvons au pied du Léang-shan vers le soir. Encouragés par le beau temps et pressés du désir de nous rendre compte au plus tôt des sites fossilifères, nous y faisons dès aujourd'hui une première et rapide ascension, sans savoir où nous pourrons trouver un gîte pour la nuit.

Voici ce que j'y observe, en fait de roches, en parcourant le versant septentrional de la montagne[1] de l'est à l'ouest :

1. Colline du Léang-shan, vue du nord.

CC. Couches de calcaire gris et bleu, dur, sonore, renfermant des coquilles, des madrépores, des bryozoaires, des spongiaires, etc.

HH. Houille en couche mince, ou lignite, renfermée dans des schistes garnis d'empreintes d'animaux marins récents et de plantes.

A. Argile jaune ou rousse, en couches plus ou moins molles.

GG. Grés rouge et jaune, à grain fin, très-dur, renfermant des orthocères.

C'C'. Calcaire dur, fossilifère, ressemblant en tout à celui du haut de la montagne.

Immédiatement au-dessus de la plaine alluviale, je rencontre de puissantes assises de calcaire bleuâtre gris, soulevées vers le nord, de manière à former avec l'horizon un angle d'une cinquantaine de degrés. Ces calcaires sont très-durs, et les morceaux détachés résonnent comme de l'acier. Ils renferment dans leur masse des coquilles bivalves et des coraux, et il me semble reconnaître des *Productus* et des *Spirifer*. Mais cette roche est si dure que j'ai beaucoup de peine pour en séparer des fragments qui contiennent ces pétrifications remontant sans doute aux formations siluriennes. Plus haut se voient quelques couches de grès rouge, très-dur aussi, une sorte d'argilolithe dont le grain très-fin est tantôt en masse uniforme, et tantôt mamelonné, variant en couleur du rouge au jaune et au gris terreux. Plus haut encore, je rencontre quelques couches de grès siliceux; et puis, en me dirigeant vers les mines de charbon, je traverse une série de couches marneuses dont les bords désagrégés fournissent un peu de terre cultivable. Toutes ces couches argileuses me paraissent être en stratification concordante avec celles des grès et des calcaires inférieurs; et c'est à leur partie supérieure qu'on exploite un dépôt de charbon qui a environ un mètre d'épaisseur moyenne. Les schistes qui contiennent le combustible se séparent en feuilles très-minces et noirâtres qui présentent une immense quantité d'empreintes blanches de débris de végétaux et de mollusques marins rappelant tout à fait les for-

mes actuelles. Auprès des roches carbonifères (il y en a une seule couche, je crois) se trouvent des masses d'une argile bleuâtre, qui happe beaucoup la langue, et qui durcit à l'air; elle contient de grands blocs de pyrite blanche qui me paraissent représenter des matières organiques disparues. Mais, ce qu'il y a de très-surprenant pour moi, c'est que, immédiatement au-dessus de la couche carbonifère recommencent les puissantes assises de calcaire dur et sonore, et apparemment semblable à celui du bas de la montagne, pour continuer encore pendant cent ou cent cinquante mètres jusqu'au haut de la colline. Ces strates, fossilifères aussi, ont à peu près la même inclinaison que les autres couches de marne de grès et de calcaires qui sont plus bas. Les mines qui ont été ouvertes pour extraire le charbon, s'enfoncent sous les masses calcaires supérieures sur un angle de cinquante à cinquante-cinq degrés.

Ce combustible est d'un noir brun; il répand en brûlant beaucoup de fumée et une forte odeur de bitume. On l'extrait (à la chinoise, c'est-à-dire fort mal) sur plusieurs points et au même niveau, et on l'utilise surtout pour cuire sur place l'excellente pierre à chaux que fournit le calcaire spathique et sonore, soit du bas, soit de la calotte de la montagne. Aussi, à cause de l'abondance de ces deux matières sur la même place, et de la commodité de transporter la chaux sur les eaux du Han-Kiang, le Léang-shan a-t-il le privilége de fournir de ce produit caustique toute la longue

vallée de Han-tchong-fou, bien que les pierres à chaux et même les marbres foisonnent sur plusieurs autres points. Il n'en est pas de même du charbon de terre : celui du district de Mién-shién étant d'une exploitation plus facile, et, sans doute aussi, de meilleure qualité, est plus demandé des consommateurs que celui de cette montagne, qui n'est que du lignite.

Je trouve pour les mines de Léang-shan une altitude de huit cent soixante-six mètres, et le principal sommet de la montagne aurait environ mille mètres.

En nous avançant vers le couchant, je remarque que les couches marneuses augmentent d'abord de puissance, et que, plus bas, elles sont suivies de strates de grès fin d'un rouge violet ou jaunâtre, qui continuent en descendant jusqu'aux calcaires gris. Les couches de ces sortes d'argilites forment une ceinture rougeâtre que les carrières nombreuses, ouvertes sur les flancs de la montagne et les ravins dénudés, laissent voir au loin sur toute la longueur et vers le tiers inférieur de sa hauteur.

Ce soir, nous n'avons que le temps d'entrevoir que ce sont ces pierres colorées qui renferment le plus grand nombre d'orthocères et d'autres céphalopodes roulés en forme de crosse. Demain nous y reviendrons pour essayer d'extraire proprement quelques restes de ces antiques animaux des terrains de transition.

Nous avions espéré trouver quelque cabane de

mineur qui fût *logeable;* mais nous n'en rencontrons aucune où il y ait place pour nous trois. Force nous est donc de regagner le pied de la montagne avant d'être surpris par la nuit. Il n'en était que temps! Nous devons marcher une heure dans les ténèbres avant d'atteindre le premier village chinois; et c'est avec peine qu'une façon de mauvaise auberge consent à nous donner un logement et de la pâte de froment pour notre souper. Nous dormons par terre, sur de la paille et sans couverture, par conséquent très au frais; mais l'air est tranquille et le temps est beau.

27 mars 1873. Léang-shan. Très-belle journée.

Levés de très-bonne heure, nous retournons à nos roches à fossiles, aux carrières à dalles rouges qui sont les plus rapprochées de nous. Je passe ma matinée à examiner activement une partie plus centrale de notre intéressante montagne, et à casser force cailloux. Avec ce que nous avons ramassé hier, nous avons de ces lourdes pétrifications autant que nous pourrons en porter à nous trois.

Les coquilles bivalves de moyenne taille, et des univalves à grandes proportions, ne se voient guère que dans la masse du calcaire dur. Les orthocères, ou coquilles cloisonnées coniques et droites, ne sont que dans les couches de l'argilite rouge ou jaune. Les céphalopodes à extrémité arrondie en forme de crosse se trouvent dans l'argilite et dans le calcaire.

C'est dans les dalles employées pour paver les voies publiques et usées par le pied des passants, que l'on voit bien ces mollusques cloisonnés si curieux. Sur un carreau poli de la ville de Han-tchong, j'ai observé deux orthocères longs et minces que le hasard a fait se trouver bout à bout en ligne, et unis par leur petit côté, de manière à simuler une seule coquille bien étrange. J'ai rencontré encore, sur un bloc de calcaire dur, au-dessous des couches carbonifères, un cône confus, qui a la forme d'une bélemnite, mais qui doit être un orthocère gigantesque, quoique je n'y aie pas observé de cloisons, gros comme une cuisse d'homme et long d'un demi-mètre. — J'ai trop peu présentes à la mémoire mes lectures sur les fossiles antiques, et je n'ai point en main de livre de géologie pour que je puisse dire les vrais noms de ces prédécesseurs des Ammonites.

Dans les localités visitées par moi, les orthocères sont nombreux et variés dans leurs proportions relatives : il y en a de la grosseur d'un tuyau de plume avec la longueur du doigt, jusqu'à l'épaisseur du bras avec une longueur proportionnée. Mais, comme je l'ai dit, c'est sur les pierres polies par les sandales de paille des voyageurs qu'on distingue bien les formes de ces êtres curieux qui peuplaient les mers des premiers âges.

Sur un bloc calcaire cristallin mais impur du bas de la montagne, je trouve une infinité de fragments de coraux, de spongiaires et de coquilles, qui y forment à la surface comme une véritable

mosaïque : c'est tout un petit musée pétrifié et incrusté sur cette roche. Il est dommage que je ne puisse pas emporter cette pièce entière ; mais elle pèse plus de cent kilos. Je me contente d'en détacher plusieurs morceaux, que j'enverrai au Muséum avec les autres pétrifications et empreintes du Léang-shan et d'ailleurs.

Dans ma course de ce matin, je confirme mes observations d'hier sur la *lithostratie* de cette montagne : j'aime à me répéter, parce que je suis porté à croire que ce site intéressant deviendra *classique* à cause de la multiplicité des formations diverses qui s'y trouvent réunies sur un petit espace et manifestées par les fossiles les plus nombreux. — La pierre rouge, argilite du grès calcaire, à grain très-fin et très-tenace, tantôt uniforme dans la masse de ses strates, tantôt mamelonné, tantôt rouge violet, tantôt bigarré, et tantôt jaunâtre ou bleuâtre avec des taches vertes, forme une couche presque horizontale, qu'on voit de loin entourant comme une ceinture le Léang-shan vers sa tierce partie inférieure. Cette colline a cinq cents mètres de hauteur au-dessus de la plaine, et la couche carbonifère est à cent ou cent cinquante mètres au-dessous du sommet qui a un millier de mètres d'altitude. Toute la partie supérieure de la montagne consiste en calcaire gris, spathique, dur, sonore comme l'acier ou le verre ; d'innombrables blocs détachés des couches massives la hérissent partout, en simulant au loin une montagne boisée. L'étroite bande des schistes carbonifères est ca-

chée sous ce calcaire, ayant à côté d'elle l'argile smectique bleue, jaune, verte, selon les lieux. Au-dessous des couches à combustible, viennent les nombreuses strates de marne ou d'argile jaunâtre, pas dures en haut, mais le devenant beaucoup plus bas, au voisinage des grès rouges. Toutes les carrières de dalles exploitées sont ouvertes dans cette formation, et celle-ci repose sur des grès plus grossiers et sur un calcaire ayant toutes les apparences de celui qui forme la calotte de la montagne. En reculant jusqu'au bord du Han-Kiang, j'y vois d'autres calcaires plus inférieurs, jaunâtres, à grain grossier. Tous ces divers terrains de sédiments sont en stratification concordante, et les couches en sont à peu près uniformément soulevées vers le nord, sur un angle de quarante-cinq à cinquante-cinq degrés.

Je pense que la roche cristalline qui a relevé toute cette série de terrains est ce granite massif qui a émergé si abondamment dans les collines que j'ai visitées naguère, à deux lieues au nord-ouest du Léang-shan, et dans cet océan de monticules qui commence à une lieue d'ici, au sud-est, pour s'étendre sans interruption jusqu'à la grande chaîne du Léang-shan.

Mais comment s'expliquer l'existence des couches de marne tendre, d'argile molle et de charbon bitumineux dont les fossiles démontrent le jeune âge, *au milieu* de ces puissantes assises, très-anciennes, de calcaire aussi dur et cristallin au haut qu'au bas des strates sans consistance?

Ici, on ne peut pas recourir à une cause générale de métamorphisme; elle n'aurait pu réagir sur la couche calcaire supérieure en laissant intactes les couches intermédiaires d'argile et de marne. Ne devrait-on pas admettre, pour ce calcaire spathique, une double formation aqueuse, séparée par une période d'oscillation? Ou bien, ne pourrait-il pas se faire que le calcaire supérieur eût été renversé, déplacé et jeté là où je le vois, c'est-à-dire, sur les formations plus récentes, dans un de ces cataclysmes violents qui, tout autant que les lentes oscillations de l'écorce terrestre, ont contribué à donner à notre globe le relief que nous lui connaissons? — Cette dernière hypothèse m'expliquerait la similitude présumée des fossiles des deux couches calcaires; elle me sourit d'autant plus que, dans mes longs voyages, j'ai rencontré plusieurs fois des cas de dislocation et de renversement de grandes masses de rochers.

Quoi que l'on pense de mes suppositions et de mes observations elles-mêmes, il est de fait que toute la série des sédiments qui constituent le Léang-shan est fossilifère, et que les naturalistes futurs auront là un site commode et très-intéressant pour étudier une page de l'histoire ancienne de la Terre.

Encore que la chaleur soit devenue très-forte depuis quelques jours, je ne vois guère arriver au pays les oiseaux de passage du Midi. Tous ceux que j'ai aperçus au Léang-shan aujourd'hui, consistent en : bartavelle (*Perdix chukar*), *Pratincola*

indica, *Ruticilla aurorea*, *Chlorospiza sinica*, et *Cyanopica cyanea*. Sur la rivière Han-Kiang, il y a encore beaucoup de sarcelles, de canards cazarkas et autres, et nous tuons sur la grève l'*Ægialites philippinus*, le *Motacilla alboïdes*, et le *Motac dukhunensis* que je vois pour la première fois en Chine.

Ce matin, à la fin de la nuit, j'ai ramassé sur le chemin un *Eneplotrupes sinensis*, ce nouveau et curieux bousier de Moupin, dont le corselet porte un appendice fourchu. Plus tard, parmi les fèves fleuries, je vois voler un grand nombre de *Macroglossa stellatarum*, une petite *Lycæna* ressemblant à notre *Argus*, et deux espèces de *Colias*, analogues à l'*Edusa* et à l'*Hyale* d'Europe.

En retraversant les rues de Han-tchong-fou, je vois étalés dans les boutiques des droguistes, comme matières à médicaments, des pattes d'aigle royal, la tête et les pattes d'un Arrian (*Vultur monachus*), les quatre pattes grisâtres d'un félin de moyenne taille (*Felis macroscelis?*), des pattes d'ours thibétain, une peau mutilée de hérisson plus petit et plus jaune que celui de Pékin, une tête de Muntjac (*Cervulus lacrymans*), les cornes d'un chevreuil très-adulte (*Cervus pyargus*), et celles d'un autre cervide, de médiocre taille, que je ne reconnais pas : celles-ci proviennent probablement de l'animal qu'on m'a dit avoir été tué, il y a peu de temps, dans les montagnes voisines du Tsing-ling, et qui doit être quelque chose comme le petit Cerf du Japon.

Dans les boutiques assez mal montées des marchands de pelleteries, je ne remarque que la peau de la grande panthère jaune, semblable à celle que j'ai acquise à Inkiapo, et d'autres peaux de panthères dont la couleur du pelage est plus claire, à peu près comme dans le *Pardus Fontanieri* de Pékin. Il est probable que ce ne sont que des dépouilles de jeunes individus de l'espèce ordinaire de cette région.

Enfin nous rentrons à Ouang-kia-ouan à la nuit tombante, après une journée bien laborieuse, qui a été rendue plus pénible par un soleil qu'aucun nuage n'a voilé, qu'aucun arbre n'a adouci, et surtout par le poids des spécimens géologiques dont tous les trois nous avons plein nos mouchoirs et nos poches.

28 mars 1873. Ouang-Kia-Ouan. Beau temps, très-chaud.

Aujourd'hui pas de course; repos relatif et préparations taxidermiques. Les hochequeues à dos cendré, tués hier, sont des mâles adultes : il s'agit donc ici, comme je l'avais supposé, d'une espèce que je n'avais pas rencontrée en Chine. C'est le *Motacilla dukhunensis*, ou mieux le *Mot. baikalensis* que M. Swinhoe a décrit dernièrement comme distinct du premier.

29 mars 1873. Ouang-Kia-Ouan. Pluie au matin; beau temps plus tard.

Chasse aux insectes, qui sont peu abondants,

excepté un grand *dytique*, à élytres marginés de jaunes, qui pullule dans les étangs artificiels des rizières, avec des *Hydaticus* et d'autres *hydrocanthares*.

30 mars 1873. Ouang-Kia-Ouan. Assez beau temps.

J'ai envoyé mes deux hommes à deux journées de route vers l'ouest, dans un village nommé *Hong-gnaé-Kho*, où le P. Vidi m'a dit avoir vu autrefois des salamandres qui, prétend-il, ne grandissent pas beaucoup ! il s'agirait alors d'une espèce nouvelle pour la Chine. Je serai seul dans mon ermitage jusqu'à leur retour, c'est-à-dire, pendant une semaine, je suppose.

Mes acquisitions d'aujourd'hui ne consistent encore qu'en quelques insectes insignifiants, et en un beau serpent noir annelé de rouge orange. Les hommes qui avaient aperçu ce reptile au coin d'un jardin, sont venus effrayés me prier de le tuer à coups de fusil ; mais, quand ils ont vu que, après avoir amusé l'animal venimeux au moyen d'un bâton, je l'ai tout à coup saisi de la main au cou, et bientôt tué avec un peu de tabac jeté dans sa gueule béante, la frayeur de ces braves gens s'est changée en véritable admiration. Telle est toujours ma méthode de prendre les serpents sans les endommager, qu'ils soient grands ou petits, dangereux ou non.

31 mars 1873. Ouang-Kia-Ouan. Ciel presque serein, et temps chaud.

Rien de nouveau. Les saules sont maintenant en pleines fleurs et feuilles : j'y prends une bonne provision d'une grande et belle coccinelle rouge-rose, un cucurlionite à long bec, etc. Du reste, on ne voit presque rien sur ces sèches collines; c'est désolant! Espérons que mes jeunes gens me rapporteront des montagnes de l'ouest quelque chose de bon, qui compense la misère de ce pays.

Des araliacées épineuses et quelques rosiers sauvages composent seuls les rares buissons des environs de ma résidence. Je vois aussi quelques pieds d'un bel arbuste qui commence à ouvrir ses belles fleurs rouges ; c'est l'épineux coignassier du Japon, que je n'avais point encore rencontré en Chine et que, certainement, les hommes de l'Empire du milieu ne sont point allés chercher chez leurs voisins d'outre-mer.

1er avril 1373. Ouang-Kia-Ouan. Très-beau temps. Après le coucher du soleil, le thermomètre marque encore 20 degrés, le baromètre étant à 706 millimètres.

Tous ces jours-ci, il passe beaucoup de pinsons l'Ardennes qui ne s'arrêtent au pays que pour se repaître des samares de l'ormeau. Aujourd'hui j'aperçois aussi cinq grues cendrées volant à tire d'aile vers le nord; mais, pas un autre oiseau de passage.

Depuis quelque temps je me donne beaucoup de peine pour essayer de capturer un rongeur, aquatique dit-on, qu'on m'a signalé dans un étang du

voisinage. Mais, ni les piéges, ni l'affût, ni les excavations pratiquées dans les galeries de cet animal amphibie, ne réussissent à me le procurer. J'ai quelque soupçon qu'il ne s'agit que du trop vulgaire *Mus decumanus;* mais, dans cette mare isolée, ses mœurs seraient devenues singulièrement aquatiques. On me dit qu'on ne l'a jamais vu qu'au moment où il sort de ses trous pour se jeter dans l'eau, où il reste caché pendant longtemps. Au bord de ses galeries, j'observe beaucoup de débris de *Mactra bicornis*, de *Dytiscus*, de coquilles vides et cassées de *Paludina*. Il faudra bien pourtant que tôt ou tard ce mystérieux et rusé *Chouy-lao-chou* tombe en mon pouvoir!

2 avril 1873. Ouang-Kia-Ouan. Ciel serein, journée très-chaude encore.

A midi, dans ma chambre qui est relativement très-fraîche, le thermomètre note 21 degrés; et la campagne souffre déjà de la sécheresse.

Encore chasse aux insectes : parmi ceux que je capture figurent quelques gros hyménoptères carnassiers, à forme de bourdon, qui ont le vol et les allures de certains *Anthrax*. Ces insectes planent immobiles au même point de l'air, puis se jettent tout à coup sur leur proie, avec une telle vitesse que l'œil ne peut pas les suivre. — Ce combat perpétuel des êtres de la nature, qui se détruisent les uns les autres, est une loi inexorable du Créateur de toutes choses! C'est par elle que le divin Architecte maintient l'équilibre entre les espèces

organiques. Les grands animaux vivent aux dépens des petits ; et les plus infimes d'entre ceux-ci donnent à leur tour la mort aux colosses et à l'homme lui-même ! C'est tous les jours que le naturaliste observateur a devant les yeux des centaines de cas de ce *Struggle for life* universel, de cette antithèse cruelle, qui a lieu sur toute l'échelle de la création, soit animale, soit végétale, soit même inorganique.... Malgré cela, ce n'est jamais qu'avec un serrement de cœur que je découvre une nouvelle application de cette loi fatale. Et aujourd'hui, la vue de mes *bourdons* insectivores me cause quelques moments de vraie mélancolie, dont je reviens en me figurant que, du moins dans les insectes, la sensibilité est moindre que dans les vertébrés et que, par conséquent, ils souffrent peut-être bien peu.... Comment Dieu eût-il pu créer des êtres destinés régulièrement à périr de mort violente et souvent très-lente, et qui n'ont point une faute morale à expier ?

Dans l'après-midi, pendant que je suis occupé à écrire ces notes, je suis attiré dans la cour de ma maison par un bruit sourd et continu, qui me paraît provenir d'un ouragan lointain. Je me suis trompé : c'est tout simplement un magnifique essaim d'abeilles qui est venu se pelotonner sur le tronc d'un grand troëme. Déjà depuis plusieurs jours, je voyais de nombreuses abeilles venir fureter autour de ma porte, dans tous les trous de nos murailles de terre ; elles cherchaient un abri pour la nouvelle génération de leurs sœurs. Elles

ont sans doute trouvé une cavité qui leur a paru suffisante ; et, depuis ce matin, ces ouvrières empressées fréquentaient plus que jamais une large fissure qui est devant ma chambre. — Malgré tout mon amour des bêtes, je me trouve cette fois-ci assez peu flatté de mon harmonieux voisinage qui va rendre ma chambre inhabitable, si tout l'essaim vient à suivre les avant-courrières. — Il est fort heureux pour moi que le gros de la colonie ait fait une halte sur le vieux *Ligustrum*. Des Chinois, éveillés aussi par le bourdonnement de la nomade volée, arrivent bientôt armés de tout ce qu'il faut pour s'emparer de l'essaim ; et ils y réussissent sans coup férir et sans recevoir un seul aiguillon sur leurs têtes et sur leurs bras qui sont restés nus. Voici comment a eu lieu cette curieuse opération : Un homme commence par hisser tout doucement jusqu'auprès des abeilles un grand et vieux chapeau conique, suspendu au bout d'un long bambou. A l'intérieur du chapeau est attaché un morceau de torchon, en forme d'un battant de cloche. Cette toile ainsi que la paroi intérieure du chapeau chinois ont été préalablement *mouillées d'eau salée*. Cette substance y attire aussitôt l'essaim, qui finit par se fixer en masse immobile sur les surfaces mouillées d'eau salée. On actionne les mouches retardataires en les balayant doucement au moyen d'un bouquet de tiges d'armoise (ou de *Pyrethrum?*) attaché au bout d'une perche. Quand toutes les abeilles se sont trouvées pelotonnées, on les a transportées telles quelles, et sans crainte

'en être piqué, dans une ruche qui avait été préparée dans la cour voisine.

On élève beaucoup d'abeilles dans la vallée du Han-kiang, surtout au milieu des montagnes. Ici, es ruches n'offrent rien de remarquable et varient beaucoup de forme. Autant que possible, on les fait avec des troncs d'arbre creusés *ad hoc*. On me lit que, pour enlever le miel et la cire, on engourdit les mouches par des fumigations d'arnoises brûlées ou bien des bâtonnets odorants; ou, plus souvent, on les fait fuir momentanément le la ruche par la fumée des mêmes matières, et 'on coupe la portion des rayons qu'on désire. Mais jamais on n'a la barbarie de tuer l'essaim pour lui enlever son bien, comme dans quelques pays de l'Europe que je connais.

3 avril 1873. Ouang-Kia-Ouan. Ciel serein, temps très-chaud, atmosphère impure.

Le baromètre se maintient à 705 millimètres; et à sept heures du soir, en plein air, le thermomètre marque encore 22 degrés. Cette chaleur, si brusquement commencée après des journées froides, est vraiment pénible à supporter; mais c'est la campagne qui en souffre le plus. On me dit que, l'an dernier, les pluies étaient surabondantes à cette époque. Les saisons ne sont point régulières dans cette partie de l'Empire.

J'observe qu'ici le baromètre se tient bas avec les vents du sud, quoiqu'il fasse beau; et qu'il

monte quand le vent souffle du nord, bien qu'alors il pleuve ou neige souvent.

Aujourd'hui, je ne sors point de la maison. Je souffre un peu du foie. Je passe ma journée à écrire et ranger mes notes diverses. Je prépare aussi un petit *Mus*, à flancs jaunâtres et à ventre blanc, qui a la même puanteur que notre souris commune : c'est sans doute l'espèce que j'ai déjà obtenue à Sin-gan-fou.

4 avril 1873. Ouang-Kia-Ouan. Encore temps sec et très-chaud ; mais, vers le soir, un orage se forme, et il pleut un peu.

Ce météore était annoncé dès le matin par un vent d'est irrégulier, et par un brouillard jaune et très-dense qui voilait le haut du ciel.

Mon mal de côté m'oblige encore à garder la maison et à y utiliser mon temps comme hier.

Ce soir sont arrivés, avant l'orage et plus tôt que je ne l'espérais, mes deux chasseurs envoyés en exploration. Pour le coup, leur voyage n'a pas été inutile, car ils m'apportent cinq *Oa-oa-yu* vivants et deux nouvelles espèces de chauve-souris : c'est plus que je n'osais espérer.

Les salamandres, dont une mesure déjà près de deux pieds de long, sont bien les mêmes que le *Sieboldia Davidi*, de *Tchong-pa;* et un vieillard chrétien a dit à mes jeunes gens qu'il en a vu prendre jadis une qui pesait un peu plus de quarante livres chinoises, c'est-à-dire, vingt-cinq kilogrammes. Ces hommes me disent que ces amphi-

biens sont loin d'être abondants dans les ruisseaux des montagnes occidentales : on n'en connaît que dans un seul cours d'eau, dont ils ont détruit, paraît-il, tous les poissons. Aussi, ces animaux y quittent-ils leurs claires eaux pendant la nuit, pour aller chasser aux grenouilles et aux vers de terre ; ils mangent aussi des crabes, et mes bêtes en ont dégorgé plusieurs en route. Au rapport des pêcheurs, on ne voit de *Oa-oa-yu* dans la grande rivière que quand de grandes pluies d'orage y en ont entraîné du haut des ruisseaux.

Les Chinois ne pêchent le *Sieboldia* que pour en avoir la peau, qu'ils vendent aux pharmaciens ; ils en mangent rarement la chair qui est blanche et nauséabonde, comme je l'ai expérimenté précédemment.

Il paraît que la pierre à chaux abonde aussi dans ces montagnes de l'ouest de *Mién-shién*, à côté d'autres roches verdâtres que mes hommes n'ont pu me faire reconnaître. Du reste, ces régions sans bois ne nourrissent guère d'animaux, si ce n'est le faisan sans collier et le faisan doré : mon chasseur pékinois est fier d'avoir tué un de ces derniers, dont il veut porter la dépouille à la capitale, comme une rareté inconnue au Nord.

5 avril 1873. Ouang-Kia-Ouan. Ciel couvert et gouttes de pluie pendant tout le jour : restes de l'orage.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une espèce inconnue, je suis fort content de posséder enfin ces sala-

mandres vivantes. Je ferai tout mon possible pour les conserver et les faire parvenir en vie à la ménagerie des reptiles du Muséum. Là, on pourra nourrir côte à côte l'espèce chinoise et l'espèce japonaise, et mieux vérifier ainsi si, et jusqu'à quel point, elles diffèrent ou se ressemblent entre elles. Quoiqu'un peu fatigués et meurtris par deux grandes journées de voyage, dans un vase trop étroit, ces animaux paraissent jouir d'une bonne santé, et ils avalent sans respect humain les petits poissons que nous leur offrons dans l'eau. Ils sont lents dans leurs mouvements et ne craignent point la main qui les manie ; seulement, ils font entendre un petit cri, un petit *glou-glou*, quand on les touche. C'est pour cette particularité que les Chinois les désignent du nom de *poissons qui crient*. — Le fond de la couleur de ces salamandres est olivâtre ; les points et les marbrures de couleur brune sont irrégulièrement distribués sur les différentes parties du corps et sur les divers individus. Un sujet très-jeune, qui est mort presqu'aussitôt après sa capture, a des teintes grisâtres.

6 avril 1873. Ouang-Kia-Ouan. Pluie presque tout le jour. Jour des Rameaux, fête et repos.

Le joli petit *Reguloïdes proregulus* fait maintenant son voyage de migration vers les régions septentrionales. Du haut des saules et des rosiers fleuris qui entourent ma maison, il fait entendre d'agréables couplets, d'une voix assez variée et relativement forte.

7 avril 1873. Ouang-Kia-Ouan. Le temps s'est remis au beau et la journée est assez belle.

Je pourrais maintenant songer à m'embarquer sur le Han-Kiang ; mais il convient que je laisse passer la semaine sainte et les fêtes de Pâques. En attendant, nous utilisons notre temps de notre mieux : mes garçons chassent aux insectes pendant tout le jour, mais sans rien prendre d'important. Seulement, il y a sur les bords des rizières beaucoup de ces *Brachinus* de grande taille et à couleur ocracée ; point de vrais carabes. Je suis encore retenu à la maison par mon indisposition ; j'observe un grand passage de *Montifringilla*, et j'entends, pour la première fois cette année, le chant sonore mais peu mélodieux du roselin ponceau (*Carpodacus erythrinus*).

8 avril 1873. Ouang-Kia-Ouan. Beau temps.

Avant de quitter pour toujours ces pays, j'aurais désiré retourner encore au Léang-shan, pour en mieux étudier la structure et y recueillir d'autres fossiles ; mais l'état de ma santé ne me permet pas de me livrer à cette fatigue. Ne pouvant mieux faire pour le moment, j'y ai envoyé ce matin mes deux chasseurs, avec des instruments et des instructions. pour obtenir certaines mesures qui me manquent encore et faire de nouvelles provisions de pétrifications. Je leur ai donné deux ou trois jours pour exécuter mes commissions.

Sans m'éloigner beaucoup de ma maison, je capture un *Ruticilla rufiventris* ♂ qui était apparié

avec un Rut aurorea ♀. Et comme les pluies ont développé un peu la végétation, je fais aujourd'hui une assez bonne chasse d'insectes : une sorte de *Balaninus*, au long et mince bec, est très-abondant sur les feuilles tendres des peupliers ; et un joli *Chrysomela*, taché en damier, foisonne parmi les rameaux pendants des saules pleureurs. Je prends aussi sur ces deux arbres plusieurs exemplaires d'un joli et nouveau mélolonthide, à formes sveltes et à élytres tachetés, comme dans certains *Gnorimus* d'Europe.

9 avril 1873. Ouang-Kia-Ouan. Beau temps, très-chaud au soir.

Je suis très-fâché ! mes jeunes gens sont revenus hier au soir, très-tard, quand j'étais déjà couché, sans être allés jusqu'au Léang-shan. Pour leur excuse, ils disent que l'orage des derniers jours a fait tellement grossir la rivière qu'il n'y a plus de bateau pour le traverser, et qu'ils n'ont point su trouver un pont...! Vraies ou fausses, je suis bien obligé de me contenter de ces raisons ; mais, j'ai tout lieu de croire que, s'il s'était agi de leurs intérêts immédiats, ces gaillards, lestes et robustes, auraient bien trouvé le moyen de passer l'eau. Ils ont profité du prétexte pour reculer devant la fatigue et pour revenir le plus tôt auprès des amis qu'ils se font partout avec la plus grande facilité. Je serai juste ; et, au moment de la rémunération, je ne devrai pas oublier ce tour et plusieurs autres semblables qu'ils m'ont joués, au risque de

nuire gravement aux intérêts de mon œuvre dont ils ne comprennent aucunement la portée. Malheureusement, ils ne savent que trop que jamais je n'ai su exécuter une résolution de sévérité....

Enfin ce matin, nous avons pris au piége ce fameux rat d'eau qui m'a tant intrigué, presqu'autant que le *Chao-ho-lo* d'Inkiapo. Comme je le craignais, ce n'est point une espèce nouvelle, mais bien notre antique surmulot, qui a acquis dans cet étang des habitudes tout à fait aquatiques.

10 avril 1873. Ouang-Kia-Ouan. Beau temps. Fête de jeudi saint, journée employée en grande partie en fonctions religieuses.

Le bon P. Vidi est venu s'établir dans une autre chrétienté du voisinage; et comme lui et ses chrétiens me font de pressantes invitations pour aller aussi chez eux, je me décide et me prépare à m'y transporter avec tous mes bagages, le lendemain de Pâques. Là, je serai plus près de la rivière Han, et j'aurai plus de facilité pour m'occuper des moyens de m'embarquer définitivement pour Hankeou.

11 avril 1873. Ouang-Kia-Ouan. Beau temps, avec grand vent de nord-est jusqu'après midi.

Aujourd'hui je passe une partie de ma journée à piquer et à ranger dans les boîtes les insectes que nous avons capturés dans cette vallée; j'ai dû remanier un grand nombre de *cantharides* vertes, mal séchées et puantes. Je ne sais pas si les émanations de ces coléoptères vénéneux sont dan-

gereuses et si, par la respiration, elles peuvent exercer une action intoxicante sur notre organisme. Le fait est que je souffre tout le jour des douleurs inexplicables dans les voies urinaires : je crois que c'est l'odeur pénétrante de mes cantharides qui en est la cause.

Il paraîtrait pourtant que la cantharide n'est qu'un poison relatif : j'ai rencontré plusieurs fois des excréments de petits mammifères, qui ne sont composés que des débris de ces coléoptères vésicants, lesquels abondent tant ici maintenant, sur les haricots et sur les feuilles d'autres légumineuses sauvages. — En Chine, ce n'est que la grande et belle cantharide rousse que j'ai rencontrée sur le frêne et surtout sur le lilas sauvage ; toutes les autres nombreuses espèces du pays vivent des feuilles des plantes papilionacées.

Les chaleurs et la pluie ont activé la végétation. Maintenant les ormeaux ont leurs samares presque mûres, et leurs feuilles ont acquis la moitié de leur développement ; les saules sont verdoyants ; les pistachiers, après s'être dépouillés de leurs châtons, laissent voir leurs jeunes et aromatiques feuilles rousses, etc. Mais, en général, je suis étonné de voir en mi-avril la végétation si en retard encore, vu la latitude de ce pays et les fortes chaleurs qui ont commencé depuis longtemps.

Un autre sujet d'étonnement pour moi, c'est d'apercevoir si peu d'oiseaux de passage dans cette contrée : en dehors des oiseaux aquatiques, je n'y ai compté qu'une demi-douzaine d'espèces voya-

geuses. En plein printemps, nous en voyons beaucoup plus que cela à Pékin. Peut-être ces animaux voyageurs sont-ils détournés par l'aspect aride de ces collines déboisées, et suivent-ils, dans leurs migrations, la voie des grandes montagnes de l'Est et de l'Ouest? D'ailleurs, il est bien sûr que nulle part en Chine je n'ai vu des passages d'oiseaux que l'on puisse comparer à ceux que j'admirais, dans mon enfance, au pied des Basses-Pyrénées.

12 avril 1873. Ouang-Kia-Ouan. Temps incertain et vent tout le jour. Samedi saint.

13 avril 1873. Ouang-Kia-Ouan. Ciel couvert, et pluie vers le milieu du jour. Fête de Pâques.

14 avril 1873. Pluie tout le jour. Je quitte définitivement Ouang-Kia-Ouan, et je me transporte à *Ko-kia-tchiao*.

Dès hier soir, les messagers du P. Vidi sont venus chez moi, avec quatre chevaux et dix porteurs de bagages, afin que je puisse me rendre aujourd'hui au village chrétien de Ho-kia-tchiao (pont de la famille Ho) : il faut donc nous mettre en route ce matin, bien que le temps soit mauvais et refroidi considérablement, et qu'il pleuve d'une manière désagréable.

Heureusement, le voyage n'est pas très-long : nous sommes arrivés à notre destination en quatre heures.

Ce village n'est qu'à quelques *li* de distance de la ville murée de *Tchen-kou-shien*. La terre y est fertile et le pays est plus beau que celui que j'ai quitté. Les montagnes du Nord, d'un millier de mètres de haut, ne paraissent éloignées que d'une ou deux lieues.

Comme je l'ai noté déjà, le P. Vidi prend intérêt à l'histoire naturelle ; dans ses moments libres, il s'est occupé à réunir pour moi quelques insectes, parmi lesquels je ne trouve presque rien de remarquable : c'est une preuve de plus de la pauvreté entomologique de cette région. Cependant, il me parle de plusieurs espèces de coléoptères qui paraissent intéressants, mais qu'on ne pourrait se procurer que plus tard.

15 avril 1873. Ho-kia-tchiao. Le temps est redevenu beau ; mais il fait froid, et les montagnes du Sud apparaissent toutes blanches de neige.

Après avoir envoyé mes domestiques à la ville, pour voir s'il y a moyen de louer un bateau pour notre imminent voyage, je vais visiter une colline ornée d'arbres et couronnée d'une pagode, que l'on aperçoit à une lieue au nord de notre chrétienté. Ce mamelon isolé, après lequel commencent les montagnes, est calcaire et recouvert de la terre quaternaire d'habitude. J'y trouve fleuri le sarmenteux *Gledistchia spinosa*, plante abondante au midi et que j'ai reconnue aussi au nord du Tsing-ling. Un autre petit arbuste épineux, un mimosa, est très-abondant et ouvre maintenant ses

grappes de fleurs d'un blanc mêlé de bleu. Mais l'arbre le plus remarquable est sans comparaison ce grand sapin, à longs cônes relevés, que j'ai rencontré aussi jadis près de Lon-gan-fou. On pourrait le nommer *Abies sacra*, parce que je ne l'ai vu qu'auprès des pagodes et dans les lieux réputés *sacrés*, à l'exception d'une seule vallée du Kokonoor oriental, où j'ai trouvé cette espèce spontanée et assez commune.

Mais je ne vois ni oiseaux ni insectes sur cette verte colline, si ce n'est le milan et la cantharide commune, qui est extrêmement abondante sur les diverses légumineuses. Quelques *Cinclus pallasii* s'aperçoivent aussi sur les claires eaux d'une rivière assez importante qui, après avoir baigné le côté oriental de ce monticule, va alimenter plus bas des rizières qui sont réputées les meilleures de cette plaine.

En rentrant au logis, j'y trouve mes hommes revenus déjà de la ville, avec la bonne nouvelle qu'il y a une barque assez grande prête à nous prendre à bord à des conditions modérées. Elle est en partance, et elle peut se charger de nous porter ou faire porter jusqu'à mi-chemin de Hankeou.

CHAPITRE XIX.

16 AVRIL 1873.

Préparatifs pour l'embarquement. — Le lait en Chine; détails curieux sur la rareté de cet aliment. — L'arbre aux sapèkes. — Haine des mandarins contre les chrétiens et les Européens. — Renseignements inconnus sur les faits et gestes de Tien-ta-jén, de Souo-ta-jén, de Li-hong-tchang; leurs dispositions envers les étrangers. — Catalogue des oiseaux et des mammifères observés par M. A. David, pendant son séjour au Chensi.

16 avril 1873. Ho-kia-tchiao. Très-beau temps.

Quoique j'aie envoyé pour arrêter nos places sur la barque en partance, et que, par conséquent, je doive me hâter de faire mes préparatifs d'embarquement pour demain même, les chrétiens d'un village voisin ont tant insisté auprès du P. Vidi pour que nous allions déjeuner chez eux, que nous ne pouvons pas nous dispenser de passer une partie de la journée chez ces braves gens.

A propos de déjeuner, j'ai noté plusieurs fois dans mes voyages quelle est la pénurie, ou mieux le manque total de laitage dont nous avons à souffrir dans l'empire chinois : c'est que les hommes

du royaume du milieu ont horreur du lait, comme du reste tous les Orientaux de cette extrémité de l'ancien monde. Seuls, les Mongols utilisent le lait de la vache, de la brebis, de la chèvre, de la jument et de la chamelle; et, depuis que la dynastie tartare règne en Chine, l'on entretient aussi à Pékin quelques vaches laitières, pour l'usage du palais impérial. Mais, un fait curieux, ces animaux ne donnent, là comme en Mongolie, qu'extrêmement peu de lait.

Par une heureuse exception, les chrétiens de *Ho-kia-tchiao* nourrissent quelques chèvres, dont ils servent le lait aux missionnaires qui passent chez eux; et je ne manque pas d'en faire mon profit, parce que l'usage d'un aliment auquel on a été habitué dans l'enfance produit toujours un bon effet sur la santé. — A ce sujet, je me rappelle ce que me racontait un jour Mgr N... : c'était le temps des persécutions. Notre évêque, fuyant par monts et par vaux, s'arrête dans une maisonnette isolée de chrétiens; épuisé de fatigue et de maladie, il s'écrie : ah! si je pouvais avoir un peu de lait! je crois que cela diminuerait un peu mes maux d'estomac. Les hommes qui l'accompagnent ont entendu ces paroles; et, avant la nuit, ils lui portent un bol de lait que le saint homme boit avec bonheur et reconnaissance. Le voyage de fuite se continue; et, plusieurs jours après, l'évêque plus malade que jamais, prie son domestique de lui chercher du lait. « Mais, je ne puis pas en avoir ici, répond celui-ci embarrassé. —

Comment! reprend le prélat; je vois qu'il y a dans ce district autant de vaches et de bufflesses qu'ailleurs; et je veux que tu m'apportes du lait. Est-ce que tu n'as pas pitié de mes souffrances et de mon épuisement? — Oui certes, grand maître de la religion, dit le fidèle serviteur attristé; mais il n'y a aucune famille chrétienne dans ce pays. — Eh bien! ajoute l'évêque, prends plus de sapèkes, et, coûte que coûte, achète du lait aux païens. — Mais, Monseigneur, riposte encore le domestique, personne ne trait les vaches chez nous. — Comment donc as-tu fait l'autre jour pour avoir le lait? » A cette question, le bon chinois rougit, se tait d'abord, et finit à la fin par avouer que, la première fois, il avait trouvé des chrétiennes complaisantes qui avaient consenti à donner de leur propre lait pour l'évêque malade...!

Dans ma course de ce matin, j'ai le plaisir de trouver sur la route un *arbre aux sapèkes*, semblable à celui que j'observai au Tsing-ling méridional : il a des feuilles comme celles de l'ormeau, et les fleurs, qui commencent à vouloir se montrer, seront verdâtres aussi, d'après ce qu'on me dit. C'est une espèce intéressante d'*ulmacées*, inconnue de moi. Les bords sablonneux des fossés sont couverts d'*Ajuga* à fleurs d'un bleuâtre pâle, d'*iris* à grandes fleurs bleues, d'*immortelles* jaunes. Un *Lychnis*, à petites fleurs rouges sortant d'un gros et anguleux calice, est commun parmi les froments où il représente notre *Saponaria vaccaria*. Dans les lieux secs foisonne un *Polygala* coriace,

à jolies fleurs bleues, à côté d'un *Emilia* et d'un *Yungia*, que l'on retrouve dans la Chine entière.

Dans mes conversations avec le P. Vidi, ce missionnaire prudent et intelligent m'a appris plusieurs faits, qui, bien qu'étrangers à l'histoire naturelle, méritent d'être notés dans mon journal, parce qu'ils font connaître les vraies dispositions de certains personnages influents de l'empire à l'égard des étrangers et des chrétiens.

A l'époque des massacres de Tiéntsin, le *Souo-ta-jén*, personnage bien connu des Européens, actuellement *Tsongtou* ou gouverneur général du Chensi et du Kansou, demanda à son gouvernement l'autorisation de détruire *en bloc* les missionnaires et les chrétiens de ses deux provinces, en ajoutant qu'il parviendrait à faire cela sans que l'administration de Pékin eût à s'en occuper le moins du monde. Mais il lui fut répondu de la capitale qu'il se bornât à songer aux moyens de chasser les rebelles, et qu'il devait laisser tranquilles les chrétiens et leurs missionnaires. — C'est de source certaine que le P. Vidi a su ces agissements du mandarin *Souo*, auquel plusieurs Européens n'ont pas honte de vendre leurs services.

De son côté, le fameux *Ly-hong-tchang*, quand, après les mêmes affaires de Tiéntsin, il reçut l'ordre de se rendre à cette ville, rassembla en conseil extraordinaire les quatre grands mandarins de Sin-gan-fou, et leur dit qu' « il était appelé au nord pour aller *châtier les Européens rebelles à l'empe-*

reur! que, si ceux-ci se soumettaient aussitôt aux conditions qu'il leur imposerait, on pourrait s'arranger avec eux; sinon qu'il les *exterminerait* tous et aussitôt, ainsi que tous les missionnaires et les chrétiens de l'empire. » Ceci est aussi très-authentique.

Tout dernièrement encore le *Souo-ta-jén*, qui passe avec raison pour ennemi de tout ce qui est étranger, dans une proclamation imprimée qui a été répandue sur tous les points de sa vaste juridiction, s'est servi, pour désigner les Européens, d'un caractère chinois très-outrageant, qui signifie *séducteur*, *corrupteur*, *voleur*.

J'ai appris aussi quelques détails intéressants sur *Tien-ta-jén*. *Tien-ta-jén* est ce mandarin militaire qui, quelque temps après l'expédition franco-anglaise de Pékin et la publication du traité qui garantissait aux chrétiens de la Chine le libre exercice du christianisme, fit mourir cruellement au Kouy-tcheou un certain nombre de chrétiens et même un missionnaire français, au mépris de toutes les lois et en affectant publiquement le plus grand mépris pour les puissances européennes. Il alla jusqu'à déchirer, en plein tribunal, un exemplaire qu'on lui présenta de l'édit impérial qui annonçait le traité de paix conclu avec les Occidentaux, en disant que ce papier n'était bon qu'à servir aux latrines.... Il poussait si loin sa haine qu'il s'abaissa, lui tout grand mandarin qu'il était, jusqu'à poursuivre, personnellement et le sabre à la main, un missionnaire français qu'il

aperçut un jour dans les rues de la capitale de sa province.

Ces faits étaient par trop criants pour rester impunis : cette insultante violation d'un traité international et des ordres impériaux qui en prescrivaient l'observation pouvait être d'un trop fâcheux exemple pour qu'on n'en demandât pas une réparation. En effet, les longs et persévérants efforts du Chargé d'affaires de la France obtinrent enfin une condamnation capitale de ce magistrat, coupable autant contre son souverain que contre les puissances européennes.

Mais cette sentence fut-elle jamais exécutée? Non. Jamais encore en Chine on n'a puni de mort un simple sujet de l'empire convaincu d'un crime quelconque contre des Européens : comment aurait-on obtenu l'exécution d'un dignitaire de premier ordre? Le Tien-ta-jén fut changé de place, diminué seulement en grade, comme coupable de désobéissance, et envoyé combattre les rebelles de Chensi. Après cela, les mandarins de Pékin essayèrent de faire croire aux agents de la France que ce grand coupable avait été mis à mort.

Or, voici ce qu'il en est. Je connais bien cette histoire. Le Tien-ta-jén, après avoir quitté le Kouy-tcheou, est resté longtemps à Han-tchong-fou, au pays où je me trouve depuis un mois et demi. Il paraît que, dans les commencements, sa chaise à porteurs était marquée de signes qui indiquaient qu'il était coupable de désobéissance à l'empereur; mais voilà toute sa punition, et il continuait

à posséder tous ses pouvoirs de général des troupes impériales. Et même, bientôt après, il a été promu à de nouvelles dignités, augmenté en grade comme pour le consoler de son humiliation, et gratifié d'emblèmes honorifiques qui lui ont été envoyés personnellement par l'impératrice elle-même (sans doute la mère du jeune empereur, qui ne nous aime pas non plus). D'après ce qu'on me dit, Tien-ta-jén est au Kansou en ce moment; en tout cas, il n'est plus dans cette vallée de Hantchong-fou, où l'on ne parle que de lui : je n'ai donc eu aucune chance de faire son aimable rencontre.

Ὁ μῦθος δηλοῖ que, d'après moi : 1° c'est une utopie que d'espérer que le gouvernement chinois consente réellement à punir un de ses dignitaires coupable, quand celui-ci n'est accusé que de crimes contre les étrangers; 2° c'est par conséquent une erreur pour les agents diplomatiques et les missionnaires de demander une justice qu'ils n'obtiendront certainement point quand il s'agit de grands coupables. Il ne faudrait exiger que ce qu'on a de la chance d'obtenir : des réparations indirectes, la punition des criminels de bas étage, etc. — En poursuivant les mandarins chinois en personne, nous, Européens, nous parviendrons peut-être à les faire changer de poste (quand leurs délits auront été aussi patents qu'exorbitants), mais très-sûrement la haine surexcitée de ces grands personnages trouvera moyen de se déverser tôt ou tard sur nous ou sur nos intérêts.

Ainsi le célèbre Tien-ta-jén est maintenant encore plein de vie et de dignités, tandis que les trois principaux missionnaires du Kouy-tcheou, qui avaient le plus agi pour obtenir justice (M. Vielmont, M. Mihière et Mgr Faurie), viennent de mourir tous les trois presque en même temps, dans la force de l'âge et de la santé, et, dit-on communément, par le poison de leurs ennemis.... D'un autre côté, nous savons aussi que les instigateurs et les auteurs les plus coupables des massacres de Tiéntsin jouissent encore de la vie, de leur liberte et de leurs grades, et qu'on n'a exécuté que vingt et un vauriens quelconques pour punir la mort barbare d'autant d'Européens honorables, dont deux étaient les représentants attitrés de la France.

Avant de quitter le Chensi, je crois utile d'écrire ici la liste des oiseaux et des mammifères dont j'ai reconnu l'existence dans la partie méridionale de cette province pendant les six ou sept mois que j'y ai passés. Ces énumérations ne manquent pas d'avoir leur intérêt pour la géographie zoologique.

CATALOGUE DES OISEAUX OBSERVÉS AU CHENSI MÉRIDIONAL, DEPUIS FIN OCTOBRE 1872 JUSQU'A FIN AVRIL 1873.

1. Vultur monachus, L.
2. Aquila chrysaætos, C.
3. Aq. bifasciata, Gr.
4. Aq. Clanga, P.
5. Haliætus albicilla, P.

6. Archibuteo aquilinus, Hodg.
7. Buteo asiaticus, Lath.
8. Poliornis indicus, Gm.

9. Pandion haliætus, L.
10. Falco communis, Gm.
11. F. Saker, Schl.
12. F. subbuteo, L.
13. F. æsalon, L.
14. F. alaudarius, L.
15. F. amurensis, Radde.

16. Milvus melanotis, T.

17. Astur palumbarius, L.
18. Accipiter Nisus, L.
19. Acc. Stevensonii, Gurn.

20. Circus spilonotus, K.
21. C. cyaneus, L.

22. Athene plumipes, Sw.
23. Scops Sunia, Hodgs.
24. Bubo maximus, L.
25. Otus vulgaris, L.

26. Cypselus pekinensis, Sw.
27. Cotyle riparia, L.
28. C. sinensis, Gr.
29. Hirundo gutturalis, Sc.
30. Cecropis daurica, P.

31. Alcedo bengalensis, Gm.
32. Ceryle lugubris, Tem.
33. Upupa epops, L.

34. Sitta sinensis, V.
35. Tichodroma muraria, L.
36. Troglodytes fumigatus, T.
37. Pnoepyga Halsueti, A. D.

38. Suya striata, Sw.
39. Rhopophilus pekinensis, Sw.

40. Herbivox brevipennis, V.
41. Herb. canturiens, Sw.

42. Reguloïdes proregulus, Pall.
43. Ruticilla aurorea, P.
44. Rut. Hodgsonii, M.
45. Rut. rufiventris, Vieillot.
46. Rut. fuliginosa, Vig.
47. Chœmarrornis leucocephala, Vig.
48. Pratincola indica, Bl.
49. Yanthia cyanura, P.

50. Accentor multistriatus, A.D.
51. Acc. montanellus, P.

52. Siva cinereiceps, J. V.

53. Siva ruficapilla, J. V
54. Sylviparus modestus, B.
55. Proparus Swinhoi, J. V.
56. Parus minor, L.
57. P. monticola, Fr.
58. P. pekinensis, A. D.
59. P. melanolophus, Vig.
60. Pæcile Kamtchatkensis, Bp.
61. Orites glaucogularis, G.
62. O. fuliginosa, J. V.
63. Henicurus sinensis, G.
64. Hen. Scouleri, Vig.
65. Motacilla baikalensis, Sw.
66. Mot. alboïdes, Hodgs.
67. Mot. paradoxa, Schr.
68. Mot. ocularis, Sw.
69. Mot. Japonica, Sw.
70. Mot. boarula, L.
71. Anthus cervinus, P.
72. A. spinoletta, L.
73. Corydalla Richardi, Vieil.
74. Merula sinensis, Cuv.
75. Turdus pallidus, Gm.
76. T. Naumanni, T.
77. T. fuscatus, P.
78. T. ruficollis, P.
79. Petrocincla cyanea, L.
80. Myophonus cæruleus, Sc.
81. Hydrobata Pallasii, T.
82. Ixos sinensis, Gm.
83. Ix. xanthorrhous, And.
84. Spizixos semitorques, Sw.
85. Pomatorhinus stridulus, Sw.
86. Pom. gravivox, A. D.
87. Pterorhinus Davidi, Sw.
88. Leucodioptron chinense, Osb.
89. Garrulax perspicillatus, Gm.
90. Garr. Sannio, Sw.
91. Garr. (Babax) lanceolatus, J. V.
92. Cinclosoma lunulata, J. V.
93. Trochalopteron ellioti, J. V.
94. Suthora webbiana, Gr.
95. Suth. conspicillata, A. D.
96. Suth. cyanophrys, A. D.
97. Yuhina diademata, J. V.
98. Ampelis garrula, L.
99. Lanius major, Pall.
100. Lan. magnirostris, Less.
101. Lan. Schach, L.
102. Garrulus sinensis, G.
103. Urocissa sinensis, L.
104. Cyanopolius cyaneus, P.
105. Pica media, Bl.
106. Nucifraga caryocatactes, L
107. Corvus sinensis, G.
108. C. torquatus, Less.
109. Frugilegus pastinator, G.
110. Lycos dauricus, P.
111. L. neglectus, Schl.
112. Fregilus graculus, L.
113. Acridotheres cristatellus, L
114. Sturnus sericeus, Gm.
115. St. cineraceus, P.
116. Fringilla montifringilla, L.
117. Chrysomitris spinus, L.
118. Chlorospiza sinica, L.
119. Passer montanus, L.

120. Coccothraustes vulgaris, L.
121. Eophona melanura, Gm.
122. Pyrrhula griseiventris, Lafr.
123. Carpodacus Davidi, M. Edw.
124. Carp. Pallasii. Bp.
125. Carp. erythrinus, Pall.
126. Uragus lepidus, A. D.
127. Emberiza spodocephala, P.
128. Emb. ciopsis, Bp
129. Emb. castaneiceps, G.
130. Emb. leucocephala, Gm.
131. Emb. fucata, P.
132. Emb. rustica, P.
133. Emb. pusilla, P.
134. Emb. elegans, T.
135. Alauda arvensis, L.
136. Calandrella brachydactyla, Leisl.
137. Galerida cristata, L.
138. Geginus Guerini, Malh.
139. Geg. canus, L.
140. Picus mandarinus, G.
141. Pic. scintilliceps, Sw.
142. Cuculus sparveroïdes, Vig.
143. Cuc. micropterus, G.
144. Cuc. canorus, L.
145. Columba livia, L.
146. Col. rupestris, P.
147. Turtur rupicola, P.
148. T. chinensis, Sc.
149. T. risorius, L.
150. Phasianus torquatus, Gm.
151. Phas. decollatus, Sw.
152. Phas. Reevesii, Gr.
153. Phas. pictus, L.
154. Pucrasia xanthospila, Gr.
155. Ceriornis Temminckii, Gr.
156. Ithaginis sinensis, A. D.
157. Perdix Chukar, Gr.
158. P. barbata, J. V.
159. Bambusicola thoracica, M.
160. Coturnix vulgaris, Bonn.
161. Hemipodius viciarius, Sw.
162. Otis tarda, L.
163. Ægialites Hartingi, Sw.
164. Æg. dubius, Sc.
165. Vanellus cristatus, Mey.
166. Ibidorhynchus Strutersii, Vig.
167. Ibis Nippon, T.
168. Grus cinerea, L.
169. Ardea cinerea, L.
170. Ard. purpurea, L.
171. Egretta modesta, Gr.
172. Garzetta egretta, Br.
173. Ardetta flavicollis, Lath.
174. Gallinago solitaria, Hodgs.
175. Gall. scolopacina, L.
176. Totanus glottis, L.
177. Tot. glareola, L.
178. Tot. ochropus, L.
179. Tringoïdes hypoleucus, L.
180. Podiceps philippensis, Bonn.
181. Mergus Merganser, L.
182. Mergellus albellus, L.
183. Cygnus musicus, L.
184. Anser segetum, L.

185. Casarka rutila, P.
186. Anas boschas.
187. An. zonorhyncha, Sw.
188. An. acuta, L.
189. An. falcata, P.
190. An. formosa, Georg.
191. An. crecca, L.
192. An. clangula, L.
193. An. cristata, L.
194. Phalacrocorax Carbo, L.
195. Pelecanus philippensis, Gm.

LISTE DES MAMMIFÈRES OBSERVÉS AUX MÊMES LIEUX ET AUX MÊMES ÉPOQUES.

1. Macacus tcheliensis, A. M. E.
2. Mac. tibetanus, A. Edw.
3. Phyllorhina, *sp.*
4. Phill., *sp.*
5. Phill., *sp.*
6. Phill., *sp.*
7. Vespertilio, *sp.*
8. Vesperugo, *sp.*
9. Murina, *sp.*
10. Anonrosorex squamipes, A. Edw.
11. Nectogale elegans, A. Edw.
12. Talpa longirostris, A. Edw.
13. Scaptochirus moschatus, A. Edw.
14. Sorex (scaptonix), *sp.*
15. Erinaceus, *sp.*
16. Ursus tibetanus, Cuv.
17. Meles leucolæmus, A. Edw.
18. Martes flavigula, Bodd.
19. Putorius sibiricus, Pall.
20. Lutra chinensis, Gr.
21. Felis tigris, L.
22. Fel. pardus, L.
23. Fel. macroscelis, Tem.
24. Fel. chinensis, Gr.
25. Fel. scripta, A. Edw.
26. Viverra zibetha, L.
27. Paguna larvata, Gr.
28. Vulpes vulgaris, L.
29. Canis lupus, L.
30. Hystrix subcristata, Sw.
31. Lepus tolaï, Pall.
32. Pteromys alborufus, A. Edw.
33. Pter. *sp.* (petit).
34. Sciurus Pernyi, A. Edw.
35. Sc. Mac-Clellandi, H.
36. Rhyzomys vestilus, A. Edw.
37. Arvicola Melanogaster, A. Edw.
38. Cricetulus griseus, A. Edw.
39. Spermophilus mongolicus, A. Edw.
40. Mus decumanus, L.
41. Mus confucianus, A. Edw.
42. Mus Ouangthomæ, A. Edw.
43. Mus Chevrieri, A. Edw.
44. Mus betulinus, Pall.

45. Mus *sp.*
46. Mus *sp.*
47. Mus *sp.*
48. Mus *sp.*
49. Mus *sp.*
50. Sus leucomystax. Tem.

51. Moschus moschiferus, L.
52. Cervus sika. T.
53. Cervus pygargus. Pall.
54. Cervulus lacrymans. A. Edw.
55. Elaphodus cephalophus, A. Edw.
56. Nemorhedus caudatus. A. Edw.
57. Nem. Edwardsii, A. David.
58. Budorcas taxicolor, Hodgs.

59. Manis Dahlmanni, Sund.

CHAPITRE XX.

DU 17 AU 29 AVRIL 1873.

Embarquement pour Han-keou, sur la rivière Han. — Patience des Chinois; précautions de voyage du maître batelier. — Notes sur les terrains et les productions des pays parcourus. — Une sérénade donnée par les bonzes. — Incidents de la navigation; craintes superstitieuses des bateliers; rapides. — Naufrage et conséquences malheureuses; égoïsme des Chinois. — Une nouvelle barque. — Aspect riant des collines : fleurs et oiseaux. — Prières pour demander la pluie. — Les bonzes *Tao-cheu* et leur apathie. — Les fruits nouveaux. — Réflexions sur les Chensinois. — Sortie du Chensi et entrée dans la province du Houpé. — Encore des rapides.

17 avril 1873. Ciel couvert tout le jour. Je m'embarque à *Tchén-kou-chién* pour Han-keou.

Ce jour nous a été indiqué pour nous embarquer comme étant un jour heureux; car les bateliers chinois tiennent encore plus que nos matelots d'occident à ne pas lever l'ancre dans un jour néfaste.... Je quitte donc le village de Ho-kia-tchiao, ma dernière demeure du Chensi, et, précédé des nombreux porteurs de nos bagages et accompagné du P. Vidi et de ses principaux chré-

tiens, j'arrive à point nommé au lieu d'embarquement. Ce petit port, qui ne contient maintenant qu'une dizaine de barques, est à peu de distance du chef-lieu de l'arrondissement, qui est une ville murée de médiocre importance.

Je n'avais guère besoin de me hâter. Nous avons plus que le loisir nécessaire pour nous caser de notre mieux dans la barque avec tous nos effets; nous pouvons même (ce que je n'osais espérer) y placer assez bien mes cinq salamandres vivantes renfermées dans une grande auge couverte et à moitié pleine d'eau, que j'ai fait faire exprès pour elles. Ces reptiles semblent s'être très-bien habitués à leur prison, et ils mangent du poisson, des lombrics et des grenouilles, mais ils ne veulent pas toucher à la viande des mammifères.

Cette embarcation est assez grande; mais elle est tellement chargée de tabac à fumer, de riz à vin et même de grès provenant du Léang-chan, que nous nous y trouvons logés peu commodément, pour ne pas dire fort mal. Nous pouvons bien nous y tenir assis à la manière des tailleurs, ou bien nous étendre sur nos couvertures posées plus ou moins horizontalement sur les grands ballots de tabac, mais jamais nous y mettre droit sur pied, ce qui ne laissera pas d'être fatigant à la longue. Ajoutez à cet inconvénient celui de l'odeur pénétrante de la partie principale de la cargaison et des exhalaisons de l'opium que continuellement l'un ou l'autre des voyageurs ou des bate-

liers fume la nuit comme le jour, et celui des bouffées de fumée du feu de bois qui brûle sur le devant du bateau qui n'a aucune cloison, aucune division sur toute sa longueur, et vous aurez l'idée d'une partie des agréments du voyage où nous nous lançons. Espérons que, s'il plaît à Dieu, nous en aurons fait les trois quarts en douze ou quinze jours : alors nous pourrons louer pour nous seuls une barque meilleure à *Lao-ho-ko*, et achever notre voyage jusqu'à Han-keou d'une manière moins désagréable.

En attendant, nous allons perdre un jour dès le commencement. L'*auri sacra fames* l'emporte sur les craintes superstitieuses de nos marins d'eau douce : à peine ont-ils eu en main la moitié de la somme convenue pour mon voyage qu'ils partent pour acheter d'autres sacs de riz, afin de surcharger leur bateau, qui cependant est loin d'être solide.... Il faut prendre patience ; nous ne partirons que demain. Heureusement je suis habitué et résigné à cette méthode chinoise : ce serait miracle si des bateliers ou des charretiers se trouvaient prêts pour le temps convenu.

12 avril 1873. Beau temps. Navigation sur le Han-kiang. Départ de Tchén-kou-chién.

Mes bateliers ont laissé passer leur jour heureux. C'est *vendredi* aujourd'hui ; mais pour eux ce n'est point un jour néfaste. Et d'ailleurs, si l'avarice leur a fait négliger le moment *favorisé des destins*, ils pensent pouvoir conjurer tous les

dangers de cette navigation, qui, dit-on, est réellement périlleuse dans ses deux premiers tiers, en brûlant des bâtonnets odorants et force papiers de couleur, et surtout en immolant un vieux coq à leur dieu des eaux. Cela n'empêche pas qu'ils ne perdent encore toute la matinée d'aujourd'hui avant d'être prêts à partir.

Les derniers des Chinois nous vainquent en patience ou mieux en impassibilité. J'admire et j'envie parfois le calme imperturbable de mes jeunes Pékinois qui, comme tous leurs compatriotes du royaume du Milieu, ne laissent jamais échapper une plainte, un geste de mécontentement, jamais ne sortent de leur inaltérable quiétude. Est-ce là un effet de leur tempérament, de leur éducation, ou bien un fruit naturel des principes fatalistes dont sont imbues, même sans le savoir, toutes les populations de l'Orient? Mes hommes passent philosophiquement leur temps à préparer leurs repas et à les digérer.... Ils ne se fatiguent même pas à converser! Ils jouissent de leur repos, de leur bien-être. — Par les bons soins du P. Vidi nous avons acheté, pour nous trois, un sac d'excellent riz, le meilleur que j'aie encore eu en Chine, avec une provision d'œufs pour moi et d'herbes salées pour le *cumpanaticum* de mes domestiques; ceux-ci se trouvent donc heureux, ayant devant eux vingt jours de paisible digestion et de ronflant sommeil.

Enfin l'on démarre à onze heures, et après avoir parcouru environ cent vingt *li* de distance, nous

venons le soir jeter l'ancre près d'un hameau dont je n'ai pas saisi le nom.

La navigation n'a offert rien de remarquable : deux des bateliers rament sans cesse et debout, tournés vers le devant à la mode chinoise, tandis que les deux autres dirigent les deux grands avirons qui sont placés, en guise de gouvernails, aux deux extrémités de la grosse barque. — Outre nous trois et l'équipage, il y a à bord trois autres passagers, les propriétaires de la plus grande partie de notre cargaison.

Nous passons sans encombre plusieurs rapides, qui sont réputés peu dangereux. Nos hommes sont gais. Mais, à chaque passage pierreux, où les eaux écumantes se précipitent avec fracas, notre maître batelier (un ex-rebelle, du reste un brave homme) ne manque pas de faire avec un grand recueillement des inclinations profondes et des fumigations odorantes au Neptune chinois, qu'il appelle simplement le *prince* ou *seigneur*.

D'abord le fleuve coule dans la plaine qui se rétrécit de plus en plus; les collines continuent à se montrer des deux côtés du Han plus ou moins près de nous; celles du côté droit me paraissent être granitiques, tandis que je distingue au nord des grès et des conglomérats. Nous nous avançons droit à l'est; vers le soir, la plaine cesse peu à peu, et nous voyageons au milieu de monticules granitiques où les rapides sont fréquents. Comme on a eu l'attention (mieux serait dit négligence) de ne nous point parler des passages dan-

gereux de notre navigation, nous nous trouvons tout à fait sans crainte, sans appréhension, sans inquiétude sur les vicissitudes de la traversée.

Aujourd'hui encore, le beau temps nous a laissé voir, toute la journée, les montagnes, blanches de neige, du sud-ouest, dont les sommets principaux paraissent dépasser l'altitude de trois mille mètres; au nord, le Tsing-ling ne nous montre que ses premières montagnes, qui ne semblent pas s'élever au-dessus de deux mille mètres.

Point d'animaux nouveaux aperçus en route. Seulement, j'observe un balbuzard ou *Pandion haliætus*, et trois *Sterna hirundo*. Sur le fleuve se voient encore quelques canards attardés, y compris le brillant *Casarka*, l'ami des steppes mongoles. Je remarque aussi de mon bateau deux beaux papillons méridionaux : le *Papilio pammon* et le *Pap. glycerion*, sans compter les *Pap. xuthus* et *machaon*, qui sont abondants depuis plusieurs jours.

19 avril 1873. Voyage sur le Han-kiang. Très-beau temps.

Partis de bon matin, nous voyageons rapidement, en passant de nombreux et dangereux rapides formés par les rochers granitiques qui obstruent fréquemment la rivière. Dans l'un de ces rapides, notre barque heurte violemment plusieurs écueils, mais elle ne se rompt pas. Nous y voyons un bateau naufragé et brisé, dont les bateliers sont occupés à faire sécher au soleil leur

cargaison de tabac à fumer étalée sur la grève.

Pendant tout le jour, nous ne faisons que descendre d'un rapide à l'autre; et nous en passons deux qui sont véritablement effrayants. — Telle est la fâcheuse impression qui m'est restée des périls de ma longue navigation sur le Yang-tsé supérieur, que je m'abstiens de demander des renseignements sur le nombre et la nature de ceux que nous aurons à braver dans celle-ci. Vivons au jour le jour, à la chinoise; et qu'à chaque jour suffise sa peine : à la grâce de Dieu!

Aujourd'hui, nous avons fait près de trois cents *li* de route; nous venons passer la nuit au bord d'une plage sablonneuse, et au bruit peu sympathique d'un rapide voisin, qui nous attend pour demain matin.

Nous avons continué à ne voir, dans les montagnes qui murent le fleuve, que du granite, avec du gneiss et de l'amphibole; vers le soir, cependant, j'ai aperçu du grès rouge. Les oiseaux, dont j'ai reconnu la voix dans ces gorges étroites, sont : *Pomat. gravivox*, *Pomat. stridulus*, *Troch. Ellioti*, *Garr. Sannio*, *Ixos xanth.*, *Spizixos semit.*

20 avril 1873. Navigation sur le Han. Très-beau temps.

Ce matin, nous continuons à avoir sous les yeux des roches cristallines, du gneiss, des micaschistes verdâtres, etc.; je vois aussi du quartz rouge, une sorte de jaspe grossier. Plus bas apparaît le calcaire bleuâtre; mais il est bientôt remplacé par

les gneiss et les autres schistes quartzeux. Sous la ville de *Che-tchuen-shién*, à six cents *li* de Han-tchong-fou, reparaît le calcaire bleu, et il porte sur lui des grès et des conglomérats rouges stratifiés et soulevés au nord-ouest.

Les collines granitiques arrondies, d'avant-hier et d'hier, étaient ce matin remplacées par des montagnes plus raides, ayant de quatre à six cents mètres d'élévation au-dessus de la rivière.

Jusqu'aujourd'hui nous avons observé en route peu d'habitations humaines; mais, près de cette ville, où nous nous arrêtons pendant cinq heures, nous avons en vue un certain nombre de maisons et de champs cultivés. Les pentes des collines sont partout verdoyantes et fleuries; mais l'on ne voit point de grands arbres. Les plantes que j'aperçois en fleurs sont le rosier blanc, le gledistchia épineux aux fleurs jaunes, et le petit mimosa aux fleurs bleuâtres. Mon attention a été aussi excitée par une plante herbacée portant des fleurs isolées, grandes et bleues : je n'ai vu cette plante inconnue que sur une seule côte que nous avons longée rapidement.

A *Che-tchuen-shién*, dans ma barque, le baromètre marque sept cent vingt-huit millimètres, avec vingt et un degrés de température à l'ombre, à onze heures du matin.

Nos bateliers et nos marchands sont obligés de payer dans cette ville un premier octroi de huit *tiao*, environ quarante francs. Cela demande du temps! et mes domestiques en profitent pour ache-

ter une provision d'herbages et de la viande de porc.

Quoique ces grès et conglomérats rouges ressemblent beaucoup aux terrains salifères de Setchuan, on me dit qu'il n'y a point ici de puits à eau salée, pas plus que de houille. Je ne puis donc parvenir à savoir la localité précise du sud du Chensi, où j'ai précédemment entendu dire qu'on extrait le sel. Ces Chinois sont si soupçonneux, qu'ils craignent toujours de trop apprendre aux autres sur les richesses de leur pays !

Plus bas que *Che-tchuen-shiën*, les schistes quartzeux verdâtres remplacent bientôt les grès et les calcaires; mais ceux-ci reparaissent encore çà et là, en alternant avec les roches cristallines. J'observe quelques gros noyaux de calcaire gris renfermés parmi les schistes quartzeux verdâtres non dérangés : preuve que ces blocs calcaires précèdent en âge les schistes cristallins. En continuant à descendre, nous voyons devenir abondants et dominer les granites massifs gris et verdâtres, que l'eau use en concavités arrondies fort curieuses. Mais je retrouve du calcaire schisteux au joli lieu de halte où nous avons amarré pour passer la nuit. C'est une étroite vallée, fermée par des montagnes de plus de mille mètres de hauteur et dont les raides pentes sont garnies d'une végétation abondante. Un gros village, ou *forum*, nommé *Méy-ho*, est caché dans un riant vallon latéral, peu éloigné de nous. Il semble que ses habitants sont bien dévots : une pagode, en forme

d'élégant pavillon, existe sur un mamelon voisin, et un groupe de bonzes y exécute bruyamment des cérémonies religieuses; ils ne cessent que fort tard dans la nuit de mêler au fracas des flots leurs chants nasillards, renforcés du son des chalumeaux et des *tam-tam*. Par une curieuse coïncidence, le *hou-hou* lugubre d'un *grand-duc*, perché sur un rocher inaccessible de la rive opposée, répond à cette musique diabolique, répétée au loin par les mille échos de ces gorges tortueuses. Cette scène nocturne me fait un effet dont je crois que je ne perdrai jamais le souvenir.

21 avril 1873. Navigation sur le Han. Très-beau temps.

Partis comme les autres jours à la première aube, nous nous dirigeons vers le sud, jusqu'à ce que nous ayons dépassé les grandes montagnes que nous avions en vue depuis hier. Vers sept heures du matin, nous nous arrêtons encore sous le village de *Han-yang-pin*, pour une petite réparation de notre bateau. Là aussi le pays est très-joli et les collines sont verdoyantes. L'arbre à huile (*Elæococca*) est fréquent, et je crois distinguer une plantation de thé sur un coteau exposé au soleil levant. La *bartavelle*, la *perdrix des bambous*, le *hoamy*, le *Sannio*, les *Ixos* sont très-abondants, et égayent ces vallées par leurs chants printanniers. Je reconnais aussi le petit refrain du *Lusciniopsis canturiens*, et la sonore et curieuse voix de mon *Chao-ho-lo*, du Tsing-ling. Les bate-

liers me disent que ce dernier oiseau abonde encore chez eux, c'est-à-dire à l'extrémité sud-est du Chensi, et qu'on l'y élève en liberté dans les maisons, parce qu'il y détruit les punaises et les autres insectes incommodes.

Ce matin, j'ai vu encore des gneiss et d'autres schistes durs; à Han-yang-pin, ce sont des schistes calcaires noirâtres, très-mélangés de quartz. On m'a dit que non loin d'ici il y a de la houille. Et en effet, quand nous nous remettons en mouvement et que nous descendons à une lieue plus bas, nous voyons extraire le charbon minéral du milieu de schistes dressés verticalement. Il paraît que ce combustible est peu estimé, mais que plus loin il y en a de meilleur et en plus grande quantité.

Aujourd'hui, nous observons que, ici comme dans certaines parties du Setchuan, le sommet de beaucoup de collines est garni de fortifications et de murailles : ce sont des abris où se réfugia la population du pays, au temps des rebelles.

A propos de ces brigands, notre chef batelier, qui a été avec eux, non comme soldat, mais emmené malgré lui comme portefaix, nous dit que lorsque ces ravageurs se sont dispersés définitivement, après avoir dévasté la moitié de la Chine, ils se sont tranquillement retirés chacun chez eux; et que la moitié des hommes que nous rencontrons sur notre route ont fait partie des bandes des *Tchang-mao*, sous un titre ou sous l'autre. En effet, deux sur quatre de nos bateliers sont allés

avec eux, soit au Kansou et au Setchuan, soit au Kiangsi et à Nanking. Pour les empêcher de s'enfuir, nous content nos hommes, les rebelles de vieille roche, les *longs-cheveux* titrés, leur liaient chaque soir les mains, au moyen d'une corde dont les bouts, passés dans un bambou, venaient s'attacher à leur cou, de manière à leur empêcher de lever ou d'abaisser les bras.

Vers dix heures, nous apercevons de notre barque, sur la rive gauche, une montagne qui paraît avoir quinze cents mètres de hauteur au-dessus de la rivière. Le pays devient de plus en plus joli, et les maisons sont aussi plus nombreuses; l'on voit quelque bétail, des chèvres blanches, etc., dont la présence égaye le paysage. Les collines phylladiques offrent de fraîches vallées, et leurs flancs sont couverts partiellement de bois taillés, qui consistent surtout en chênes. J'apprends qu'ici aussi on récolte une grande quantité de *Mou-eul* ou lichen gélatineux, dont on transporte depuis quelque temps une grande quantité à Hankeou, pour le compte des Européens.

Sur les rochers se montrent toujours les mêmes fleurs : des rosiers blancs, des spirées, des glycines, etc.; mais je suis fort surpris de n'y apercevoir aucune azalée, aucun rhododendron, plantes communes ailleurs dans cette latitude et à cette époque.

J'observe que, depuis que les schistes calcaires ont remplacé les roches quartzeuses et cristallines, les collines sont plus verdoyantes et plus

boisées, à cause d'une terre meuble plus abondante, mais qu'elles sont aussi plus aignës et plus élevées.

Après avoir passé encore cette après-midi plusieurs rapides importants, nous venons nous arrêter au soir sous la ville de *Tse-yang-chién*. Sur mon bateau, le baromètre y signe sept cent vingt-neuf millimètres, à six heures du soir, avec vingt-quatre degrés de température. Ici aussi je vois des schistes d'un bleu noirâtre, crispés et veinés de quartz; et dans un vallon latéral, que je vais examiner avant la venue de la nuit, je trouve de magnifiques ardoises, qui ne sont point ou presque point utilisées. Plusieurs merles bleus (*Petrocincla cyanea*) ont établi leur demeure parmi ces pierres plates; et je vois un *Ardetta flavicollis* pêchant aux petits poissons d'un clair ruisseau, sur les bords duquel je récolte un *Lysimachia* rampant, à fleurs jaunes, et un *Delphinium* à petites fleurs bleues, deux plantes nouvelles pour moi.

Ce soir, les hommes du bateau parlent et rient plus que de coutume. Malgré cela, ils ont l'air préoccupé; et nous comprenons, par leurs conversations, qu'ils ont des craintes superstitieuses sur l'issue de leur navigation. C'est que notre barque a trépigné d'elle-même plusieurs fois, depuis qu'elle est à l'amarre; et c'est, dans leur esprit, un signe de mauvais augure! — Les remous occasionnés par les rochers voisins cachés sous l'eau expliquent très-bien ces mouvements de la barque. Le fait est que nous avons à passer de-

main plusieurs rapides, qui sont réputés fort dangereux, et que la peur est toujours une mauvaise disposition pour triompher du péril....

22 avril 1873. Naufrage. Temps chaud et très-beau.

Nous sommes en route dès la première aube. Nous commençons le voyage par passer deux rapides très-violents, sans toucher les dangereux écueils qui les obstruent, mais non sans avoir roulé et tournoyé vertigineusement, de façon à faire jeter les hauts cris à nos bateliers qui se croient déjà perdus. Mais, au troisième et voisin rapide, ces hommes, égarés par la peur et l'émotion, manœuvrent d'une manière si déplorable, que notre pauvre barque est emportée par l'écumeux courant, et vient heurter violemment sur un gros rocher granitique qui s'élève au beau milieu de la rivière!

Ce choc, qui brise le devant du navire, rejette la poupe sur un second écueil; et ce nouveau coup est tellement impétueux que la lourde barque casse par le milieu et se plie en deux, en craquant misérablement.... Heureusement, ce second et impitoyable rocher, qui a détruit notre navire, fait aussi notre salut, en nous fournissant le moyen de sauter d'écueil en écueil jusqu'au rivage. Il arrête aussi pendant quelques minutes la barque brisée, ployée et à moitié pleine d'eau, qui résiste miraculeusement ainsi à l'impétuosité d'un courant de cataracte.

Pendant que les bateliers déconcertés ne font que pleurer comme des enfants, je me jette à l'eau pour rattraper la grosse amarre, que j'attache de mon mieux à un bout de rocher ; et puis, aidé de mes deux Pékinois qui font bonne contenance, je parviens à mettre à terre la plus grande partie de nos effets, et même une bonne partie de ceux de nos marchands fumeurs d'opium, que le naufrage a surpris au lit ; mais tout est mouillé et abîmé déjà : patience.

J'ai observé, dans mes divers voyages sur les fleuves, que des Chinois établissent toujours leurs demeures dans le voisinage des passages périlleux. Aussi voyons-nous, aussitôt après notre naufrage, plusieurs bateaux se détacher du rivage pour venir nous offrir leurs services. Mais, à peine trois de ces légères embarcations ont-elles réussi à s'approcher de la barque cassée et suspendue sur l'abîme, que celle-ci cède à la violence des eaux, craque encore comme en râlant, se sépare en deux parties et disparaît dans les flots mugissants....

On sait qu'à vau-l'eau de tous les rapides violents il y a des contre-courants qui rejettent souvent sur la rive des objets emportés par l'eau. Nos Chinois connaissent très-bien cela ; et, bateaux et bateliers, ils se hâtent de descendre la rivière, pour repêcher les débris du naufrage, les épaves qui paraîtraient sur les flots ou s'arrêteraient sur le sable et les rochers. Par bonheur, un tronçon de notre barque a été saisi un instant par les em-

barcations qui le suivaient; et l'on en a retiré plusieurs objets, entre autres une de mes caisses d'histoire naturelle. Mais, la caisse de mes grandes salamandres vivantes a disparu, de même que beaucoup d'autres effets m'appartenant : ce sont des pertes que je ne pourrai pas réparer !

Bref, pendant que mes domestiques sont descendus, eux aussi, le long de la rivière, pour tâcher de ravoir des objets perdus, je reste au lieu du naufrage plusieurs heures, planté sur les rochers, mouillé de pied en cap, pieds nus, et ayant, par-dessus le marché, plusieurs contusions et écorchures par les bras et par les jambes. Je garde les ruisselants débris de nos effets, que nous avons empilés au bord de l'eau, contre la rapacité de ces riverains, qui viennent en foule nous contempler de leurs yeux cyniques et convoiteux, et sans dire un seul mot.

Mes hommes reviennent enfin avec un bateau qu'ils ont loué cher, et seulement pour nous passer de l'autre côté de la rivière. Il y a là une grande plage sablonneuse où nous apercevons beaucoup de monde : c'est qu'une autre grosse barque y a été tellement maltraitée ce matin par les mêmes rochers qui ont causé notre malheur, qu'elle a dû s'arrêter pour décharger en toute hâte sa cargaison et procéder aux pressantes réparations.

C'est vers cinq heures du matin que nous avons fait naufrage, quand j'étais au milieu de mes prières d'habitude. Nous restons sur notre plage

jusqu'après trois heures du soir, avant que nous puissions louer une autre barque qui nous conduise jusqu'à la grande ville de *Shin-ngan*. Le temps est très-beau et le soleil fort chaud. Nous sommes tellement occupés à faire sécher sur la grève le plus que nous pouvons nos habits, couvertures et autres effets, que nous ne songeons pas même que nous n'avons rien mangé depuis hier soir, à cinq heures : cela serait d'ailleurs inutile.

Nos compagnons d'infortune aussi sont occupés à étaler sur les rochers et le gravier les débris de leurs ballots de feuilles de tabac : tous les sacs de riz ont disparu dans l'eau, excepté le nôtre. Je n'ai pas pitié de ces stoïques fumeurs d'opium; mais je plains sincèrement notre ex-chef batelier, qui a perdu tout son avoir en perdant sa barque, et qui ne cesse de pleurer à chaudes larmes. Aussi, bien que j'eusse déjà payé à cet homme les deux tiers du prix de tout le voyage, je me fais un devoir de charité de lui donner un autre secours d'argent, puisque la Providence a fait que je n'ai pas perdu ma réserve pécuniaire. Au surplus, ce n'est pas la bonne volonté qui a manqué à ce pauvre homme qui est père de famille!

Tous les fragments de la barque brisée ont été perdus et emportés par le rapide, avec ma caisse aux *oa-oa-yu*. J'ai sauvé la majeure partie de mes autres effets : mais tout a été plus ou moins mouillé, et mes collections d'histoire naturelle se trouvent pour la plupart dans un état déplorable.

Ce qu'il y a de pire, c'est qu'il ne me sera pas donné de pouvoir déclouer les caisses, jusqu'à la fin de la navigation de cette rivière! Même mon bréviaire a flotté dans l'eau, et ce matin je récite mon office dans le livre encore tout mouillé.

Je ne sais pas si hors de la Chine il existe aussi des hommes qui profitent des malheurs du prochain pour accroître injustement leurs intérêts; mais je crois pouvoir affirmer que les Chinois manquent rarement de vendre le plus chèrement possible leurs services dont ils voient qu'on ne peut pas se passer. C'est ce que j'ai expérimenté ce matin, au passage de la rivière : ces impitoyables *Carons* n'ont consenti à nous prendre que quand nous leur avons déboursé cinquante fois plus de sapèkes qu'il n'était juste de le faire. Et, ce soir encore, nous ne parvenons à louer un bateau couvert, pour faire une trentaine de lieues, qu'en cédant à des exigences exorbitantes : *abyssus abyssum invocat!*

Enfin vers quatre heures, nous montons dans notre nacelle, mes deux domestiques et moi, et nous venons nous arrêter pour la nuit sous un gros village qui est entouré d'un côté et de l'autre par deux forts ruisseaux d'eau claire. Quelques coups de fusil, que nous voulons inutilement tirer sur des oiseaux, nous montrent que toute notre provision de cartouches a été endommagée par le naufrage : il sera donc heureux pour nous de ne plus rencontrer d'animaux rares!

Dans ce village aussi, les roches consistent en calcaire schisteux entremêlé de grès siliceux. Des *Corydalis* rouges et jaunes, des *Stachys* fétides, et une autre labiée inconnue à longues fleurs roses, tapissent les rochers et les vieilles murailles.

Au soir, nos nouveaux bateliers, qui parcourent incessamment ces parages, nous disent que, si nous avions fait naufrage à l'endroit où notre grande et pesante barque a tournoyé pour la première fois, nous aurions infailliblement péri tous, corps et biens, dans l'irrésistible vortex. Nous devons donc remercier Dieu de nous avoir préservés d'un malheur plus grand, et de n'avoir à déplorer que la perte d'objets matériels.

Nous apprenons encore que, outre le gros bateau dont j'ai parlé, il y en a un troisième qui s'est abîmé contre ce même rocher qui a brisé le nôtre, et qu'une quatrième embarcation s'est aussi perdue un peu plus bas. Voilà donc aujourd'hui quatre sinistres qui ont eu lieu sur un trajet bien court! — Il n'est pas probable que les équipages de ces barques aient été aussi tous sous l'impression de quelque mauvais présage; mais je sais que nos hommes à nous étaient tellement saisis de crainte superstitieuse et la barque était si lourdement chargée, que j'aurais regardé comme un bonheur singulier que nous eussions franchi sans coup férir toute cette série de passages dangereux. — Toutefois, ces pressentiments de nos bateliers sont fort étranges! et moi-même, dès le premier réveil, je pensais à un accident plus aujourd'hui

que les autres jours et sans savoir au juste qu'il y eût à passer en ce jour plus de périlleux rapides qu'auparavant... Il y a certains concours de circonstances qui provoquent les mêmes émotions, les mêmes préoccupations dans les esprits.

23 avril 1873. Navigation sur le Han. Ciel couvert.

Dans le lieu où nous avons passé la nuit, les collines sont couvertes d'arbustes verdoyants : la contrée y est jolie, gaie, animée : on s'y sent en plein printemps. Pendant la nuit, j'ai entendu fréquemment le cri plaintif du petit-duc japonais, et le chant nargueur et sonore du grand coucou (*Cuculus sparveroïdes*), précurseur des orages... Mais, dès l'aube du jour, d'autres voix plus harmonieuses font résonner tous les échos de ces vallons : Je reconnais le *merle bleu* (le même oiseau que notre passereau solitaire), le *Hoamy* aux blancs sourcils et au sifflement puissant, la perdrix des bambous à la poitrine rousse, le mélodieux *Babax lanceolatus*, le *Lusciniopsis canturiens*, cet arrière-petit-cousin de notre inimitable rossignol, etc.

Bientôt après notre départ, nous voyons les granites et les gneiss succéder aux schistes calcaires. Les montagnes sont toujours aiguës, et quelques-unes d'entre elles paraissent avoir jusqu'à quinze cents mètres de hauteur relative.

Vers sept heures, après avoir passé encore plusieurs rapides et une véritable cataracte, nous

nous retrouvons au milieu des collines schisteuses. Nous y voyons extraire de la houille en plusieurs endroits, en particulier à *Ma-eul-keou* et plus au-dessous. Les couches carbonifères sont aussi relevées verticalement, ou peu s'en faut, et elles reposent sur des strates calcaires plus épaisses. Dans un endroit, je distingue clairement que ces dernières sont supportées par le granite. Quelques échantillons de ce charbon que je vois me paraissent être de l'anthracite; ils salissent la main, et sont purs de soufre (pyrite).

Depuis midi, nous voyons des collines plus arrondies le long de la rivière, qui continue à offrir des rapides plus ou moins dangereux. Mais nos trois bateliers, qui les connaissent parfaitement bien, se font un jeu d'y guider leur légère embarcation, en frisant les nombreux écueils.

Pendant la journée, le ciel s'est purgé de nuages et le temps redevient beau. Au pied et sur les flancs des montagnes, nous apercevons plus d'habitations humaines que dans les régions parcourues les jours passés; mais il n'y en a pas encore beaucoup, eu égard à l'étendue du pays. Je vérifie donc par mes propres yeux l'exactitude de ce que me disait dernièrement le P. Vidi, c'est-à-dire qu'au Chensi méridional les ravages des rebelles ont réduit la population au *cinquième* de ce qu'elle était auparavant (les chrétiens mieux aidés, au *tiers*).

24 avril 1873. Navigation sur le *Han*. Très-beau temps.

Depuis hier soir, nous nous trouvons amarrés devant *Shing-han-tcheou*, qui est une ville murée assez importante, sise sur la rive droite du fleuve. Notre petit bateau est d'ici; et ses propriétaires ne veulent pas consentir à continuer le voyage, comme nous le désirions. En attendant que nous ayons loué une autre barque qui nous mène jusqu'à Lao-ho-keou, nous nous occupons encore à faire sécher une partie de notre bagage et des collections. Malheureusement, il n'y a aucun moyen d'ouvrir ici plusieurs des caisses qui ont été mouillées; et je crains qu'il n'y ait des dégâts regrettables, bien que mes domestiques me soutiennent que le papier verni ne s'en est détaché qu'après le naufrage.

Depuis la plaine de Tchén-kou-chién, le Han-kiang a été constamment et étroitement resserré au milieu des collines et des montagnes; près de cette ville, où mon baromètre note sept cent trente-neuf millimètres, je ne vois que des monticules longs et bas, qui sont cultivés en entier, et dont le sous-sol (du moins au bord du fleuve) consiste en cailloux roulés.

La houille qu'on brûle ici provient des mines que nous avons longées hier; l'on en porte jusque dans le Houpé : preuve que ce combustible manque plus bas.

Ayant loué nos places sur une barque de médiocre grandeur, dont la cargaison principale consiste en bois de chêne à brûler, nous nous remettons en marche vers quatre heures du soir.

L'équipage se compose de cinq hommes, dont deux (les propriétaires du bateau) sont des bonzes ou religieux *Tao-cheu*.

Après la petite plaine de Shing-han-chien, toute entourée de collines basses, viennent des monticules anguleux, qui ont de cent à deux cents mètres de hauteur. Nous continuons à voir les mêmes genres de roches qu'au-dessus de la ville : schistes calcaires bleuâtres et ardoises grises. On exploite celles-ci en plusieurs endroits, soit pour en couvrir les maisons, soit pour en faire de grandes et belles dalles destinées aux tombeaux.

Ce soir, le pays me paraît plus joli encore que les jours passés; il est cultivé en grande partie et paraît bien peuplé. Mais les blés qui couvrent les champs me semblent misérables, à cause, sans doute, du manque de pluie.

Mes bateliers ont suspendu leur marche avant la nuit, pour charger encore du bois à brûler! Or, comme notre vieille barque porte déjà un poids considérable, et qu'il y aura à passer de temps en temps des rapides dangereux, je suis obligé de me fâcher avec ces hommes, afin qu'ils n'augmentent pas ainsi nos dangers. L'argent qu'ils ont reçu de moi est plus que le prix ordinaire que l'on paye pour la barque entière. Je suis donc dans mon droit, d'autant plus qu'il n'y a que deux hommes qui travaillent à la rame. Mais ces avides Chinois ne voient que le gain immédiat, et ils perdent tout à fait de vue les périls éloignés, à la pensée de quelques sapèkes de plus à gagner; et sachant

que je ne puis pas me passer d'eux, ils ne tiennent pas compte de ma feinte colère et ils continuent, comme si rien n'était, à accumuler leurs bûches tant que leur embarcation tient à flot. Que faire, moi missionnaire, qui n'ai pas frappé même un chien depuis dix ans que je parcours la Chine? Prendre encore patience, et m'en remettre à la bonne Providence.

La grosse barque, qui avait refusé de nous prendre à bord, après notre naufrage, n'en a pas été plus heureuse pour cela : nous l'avons vue ce soir, couchée sur le flanc et hors de combat, un peu au-dessous d'un rapide où elle s'est heurtée sur les rochers.

Il paraît que les parages où nous sommes amarrés pour passer la nuit sont infestés de voleurs ; et nos bateliers nous prient de décharger quelques coups de fusil, avant de nous coucher, afin de tenir les pirates en respect.

25 avril 1873. Navigation sur le Han. Très-beau temps.

Les voleurs de fleuve et de terre n'ont pas osé s'approcher d'un bateau armé de fusils européens. Mais, à leur place, nous avons entendu, pendant la nuit tranquille, le gai ricanement de l'*Athene whiteleyi*, le chant si vigoureux du *Cuculus sparveroïdes*, et le cri court et rauque d'un *Cervulus*. Au lever du soleil, ces chanteurs nocturnes sont remplacés par le *Petrocincla cyanea*, le *Ruticilla fuliginosa*, les *Ixos sinensis* et *xanth*, le *Garr. per-*

spicillatus, le *Perdix chukar*. Depuis trois jours, les *Bambusicola* ont cessé de nous faire entendre, du milieu des fourrés, leur chant *parabolique*, si pénétrant, si essoufflant; et, à leur place, une quantité de bartavelles caquettent sur tous les coteaux rocheux.

A mon ordinaire, j'emploie en voyage tout le temps qui n'est pas consacré à mes devoirs religieux à examiner minutieusement tout ce que je puis apercevoir de notre prison ambulante et à crayonner mes notes; tandis qu'autour de moi, mon monde s'évertue à dormir le plus possible, le jour comme la nuit : rien n'est capable que la sapèke d'intéresser un Chinois.

Ce matin, les bords de la rivière nous présentent des collines arrondies, très-vieilles, composées de schistes ardoisiers et ayant de deux à quatre cents mètres de hauteur; elles sont bien cultivées et assez bien garnies d'arbres. Les *Paulownia* et les *Catalpa* sont couverts maintenant de fleurs; mais ils sont moins nombreux ici que plus haut. Nos bateliers nous disent que le bois de ces deux arbres est employé de préférence à tout autre pour la construction des bateaux.

A onze heures, nous faisons une courte halte sous la petite ville de *Shun-yang-shien*, bâtie sur un tertre de la rive gauche : là mon baromètre marque sept cent quarante millimètres, avec vingt-six degrés de température à l'ombre et dans la barque. Vers le nord-est se voient des montagnes plus hautes que celles que nous avons longées et

qui paraissent monter jusqu'à deux mille mètres d'altitude.

Ayant repris notre course, après l'achat de quelques provisions de bouche, nous continuons à faire bon voyage jusqu'au soir, en ne voyant près de nous que toujours le même genre de collines schisteuses ; seulement, celles-ci redeviennent plus sauvages, et les rapides ne manquent pas non plus, comme pour nous tenir en haleine.... Nous passons encore à côté de deux barques qui se sont échouées dans la journée.

Ce soir, le ciel se couvre quand nous sommes déjà amarrés; et il se lève un grand vent, chaud et orageux, auquel succède un peu de pluie à la nuit. Ce phénomène vulgaire a été précédé par une très-curieuse agitation de la surface de l'eau du fleuve, qui ne me paraît pas provenir du vent seul : les petites ondes claquetaient entre elles et sautillaient confusément, de manière à rappeler une danse électrique. Je pense que nous avons eu là une sorte de trombe, un fait d'électricité, une attraction de bas en haut, faible mais étendue.

26 avril 1873. Navigation sur le Han. Beau temps de nouveau, chaud. Fort vent de sud-est.

Les collines, parmi lesquelles nous voyageons ce matin, ont quatre ou cinq cents mètres de hauteur, et sont composées de schistes calcaires. Elles ont l'aspect peu riant, et les champs clair-semés offrent des blés que la sécheresse a fait jaunir avant le temps. Encore aujourd'hui nous passons

plusieurs forts rapides ; et, de même qu'hier, nous sommes obligés de faire plusieurs haltes, pour satisfaire aux formalités légales, dans les postes des douanes et des octrois : c'est que nous approchons des frontières du Chensi et du Houpé.

Vers quatre heures du soir, nous nous arrêtons encore sous la petite ville murée de *Pé-ho-shien*, sise sur la rive droite. Immédiatement après commence la grande et populeuse province du *Nord des lacs* (*Hou*-lac, *Pé*-nord). Là, par un temps devenu orageux, le baromètre note sept cent trente-neuf millimètres, avec trente degrés de chaleur à l'ombre et dans la barque. Les collines sont pointues et consistent en schistes calcaires. Ensuite, en continuant à descendre le fleuve jusqu'à la nuit, et en nous dirigeant vers le nord-est, nous trouvons des calcaires gris plus massifs et veinés de blanc, avec quelques cailloux dioritiques et porphyritiques.

27 avril 1873. Navigation sur le Han. Ciel couvert au matin.

Le grand vent d'est d'hier a continué toute la nuit, et il souffle encore aujourd'hui. Il annonce sans doute l'approche de la pluie, qui est tant désirée et tant demandée au ciel par ces pauvres campagnards.

Nous entendons depuis plusieurs jours, partout où il y a des groupes de maisons, retentir le *tam-tam* et les clochettes, et claqueter les pétards en l'honneur du Dieu de la pluie. On fait aussi des

jeûnes et des processions publiques, à l'effet de fléchir le ciel. Dans ces districts, la sécheresse dure depuis si longtemps que les montagnes paraissent grisâtres, au lieu d'être vertes; et les blés sont petits, rares et jaunes.

Le vent contraire retarde maintenant beaucoup notre marche, et il nous oblige même à faire plusieurs haltes. C'est dans le Houpé que nous voyageons désormais. Les collines, composées de schistes quartzeux grisâtres, sont encore raides pendant la journée; mais nous les voyons s'abaisser vers le soir. De son côté, le lit de la rivière s'élargit, et les rapides deviennent plus rares.

Les merles bleus ou passereaux solitaires sont très-nombreux dans les gorges tortueuses que nous traversons, où ils sont occupés à leurs devoirs du printemps. J'observe aussi plusieurs pèlerins et des crécerelles nichant sur les rochers à pic; je vois l'un de ces premiers oiseaux charger vigoureusement et poursuivre un gros balbuzard. Auprès des maisons, l'azédérach expose ses nombreuses grappes de fleurs lilas.

Mes deux maîtres bateliers, bonzes ou religieux de la *raison pure*, passent presque tout leur temps à préparer leur nourriture, à manger, à dormir en ronflant bruyamment (et de part et d'autre), comme des veaux marins. Jamais je ne leur vois faire une prière ou quelque autre acte religieux que ce soit: ce sont de bien curieux cénobites!

Les *Tao-cheu* portent le même habit que les autres bonzes, mais ils n'ont pas la tête entièrement

rasée comme eux ; ils tiennent les cheveux noués au sommet du sinciput, à la mode des anciens Chinois. La doctrine qu'ils professent diffère beaucoup du bouddhisme des bonzes ; mais jamais on ne rencontre parmi eux (pas plus, du reste, que parmi tous les autres Chinois) quelqu'un qui connaisse sa religion et qui possède un corps quelconque de croyances. Pour eux, tout se réduit à quelques absurdes pratiques superstitieuses, avec lesquelles ils abusent de la crédulité populaire, et à une application continuelle à se rendre le plus indifférents possible à tous les événements de la vie, pour jouir de la paix et du bonheur....

Les *Tao-cheu* sont beaucoup plus nombreux dans les provinces du sud que dans le nord ; les familles les y emploient fréquemment pour solenniser les funérailles par leurs chants et par leurs cérémonies magiques.

28 avril 1873. Navigation sur le Han-kiang.

Il a plu fort pendant toute la nuit ; mais la pluie a cessé ce matin, de même que le vent : nous pourrons donc faire une bonne journée de voyage. Cependant il y a encore des rapides ; de bonne heure, nous en passons un fort dangereux, qui est formé par un cordon de rochers granitiques traversant toute la largeur de la rivière. Pour la première fois, mes bateliers ont pris un pilote du pays, pour franchir ce pas si périlleux.

Nous naviguons au milieu de collines d'une centaine de mètres de hauteur moyenne, composées

de granites, de gneiss, de micaschistes, de talcschistes et d'autres roches métamorphiques. La rivière est plus large ; ses bords sont plus évasés, et les pentes des monticules sont douces. On voit peu de végétation spontanée, et les plantes cultivées ont l'air bien souffrant.

Entre huit et neuf heures, notre navigation devient encore délicate, quand il nous faut descendre un très-long rapide où l'on voit de nombreux rochers de gneiss s'élever dans tous les sens au milieu du fleuve. Heureusement le courant n'y est pas très-fort, et nos hommes y dirigent bien leur bateau.

A deux lieues avant d'arriver à Yun-yang-fou, les collines sont très-basses, rousses, composées de terrains sédimentaires. La terre meuble est supportée par un conglomérat sous lequel je vois un grès rouge; au-dessous de celui-ci existe une autre couche de conglomérat. Ces strates de grès et de poudingue sont peu déplacées, comparativement à ce que j'ai observé un peu plus haut, où les phyllades et les autres schistes sont disloqués et le plus souvent dressés verticalement, et elles paraissent alterner plusieurs fois au bord du Han.

A dix heures et un quart, nous faisons halte sous la ville de *Yun-yang;* mon baromètre y marque sept cent quarante huit millimètres, avec une chaleur de vingt-quatre degrés et demi, dans la barque et à l'ombre.

Ici on vend à vil prix de petites cerises assez bonnes, ressemblant à nos cerises sauvages de

France : ce sont les premiers fruits que nous voyons cette année, et nous en faisons une bonne provision, sans nuire beaucoup à notre bourse.— J'ai rencontré plusieurs fois, dans les montagnes de la Chine, le cerisier à l'état sauvage et primitif; mais les Chinois cultivent peu cet arbre et n'ont pas su en améliorer le fruit.

Après avoir terminé les longues formalités indispensables avec ce qui remplace ici nos douaniers et nos gendarmes, nous quittons cette ville, sise sur la rive gauche, dont la grande enceinte de murailles paraît contenir peu de population; et nous nous remettons à descendre rapidement.

Les collines rousses, à conglomérats alternant avec les grès et les marnes, continuent à se montrer encore pendant l'espace d'une lieue. Après quoi, viennent d'autres collines plus hautes, qui me paraissent consister en schistes métamorphiques et en granites; plus bas, nous voyons des calcaires dont les couches sont très-dressées. Des écueils de gneiss ou de micaschiste, plantés sur une grande longueur dans le lit même du fleuve, y forment une interminable série de rapides, que nous passons heureusement, grâce à l'expérience d'un pilote du pays.

Chemin faisant, nos bateliers nous disent que l'on compte mille deux cent quarante *li* de distance de *Han-tchong-fou* jusqu'à *Shing-han-tchéou*, mille deux cent quarante *li* de cette dernière ville à *Lao-ho-keou*, et treize cent soixante *li* de là jusqu'à *Han-keou;* ce qui donnerait un total de trois

mille huit cents quarante *li* pour la longueur totale de notre voyage sur ce grand affluent du Yang-tsé-kiang.

En m'éloignant pour toujours du Chensi, je dois écrire ici quelques observations sur le caractère général ou dominant de la population de cette province occidentale. Contrairement à ce qu'il a paru à quelques autres voyageurs, il me semble que les Chensinois sont en général plus paisibles et meilleurs que les habitants de beaucoup d'autres contrées de la Chine; les bonnes mœurs y sont en honneur, plus particulièrement que dans le Setchuan et les provinces méridionales. C'est au point qu'un homme, que ses affaires ont fait séjourner plusieurs années dans ces derniers pays, ne jouit plus de l'estime de ses compatriotes à son retour dans la terre natale.

D'un autre côté, les habitants du Chensi m'ont paru avoir un esprit assez peu éveillé; ils sont moins actifs et moins industrieux que d'autres Chinois, et, en général, ils se contentent de peu pour leurs habits et pour leurs demeures. Cependant, quelques habitants de cette contrée ont su organiser de grandes maisons commerciales, qui sont représentées sur les points les plus éloignés de l'empire. — Mais laissons là les pays arrosés par le Fleuve-Jaune.

Les bateaux voyageurs que nous rencontrons désormais ont pour la plupart une forme élégante; ils ont les deux bouts relevés et arrondis, à la façon des gondoles vénitiennes. Ce matin nous avons

rencontré toute une petite flotte de ces belles barques qui remontaient la rivière, chargées de coton. On me dit qu'en redescendant, elles porteront du blé, du tabac et du *mou-eul;* tous objets abondants et excellents dans la riche vallée de Han-tchong-fou.

Avec les bois ont disparu les oiseaux; nous n'en voyons plus guère que quelques espèces aquatiques. Je remarque le *Motacilla alboïdes*, qui est le seul hochequeue de cette rivière en cette saison, et j'observe que le dos est *noir*, tant dans la femelle que dans le mâle de cette race méridionale.

29 avril 1873. Navigation sur le Han. Très-beau temps.

A en juger par le bas niveau des eaux du Han-kiang, la pluie d'avant-hier soir ne doit pas s'être étendue bien loin. Ce matin, ce fleuve continue à couler dans un lit très-évasé et bordé de petites collines largement pyramidales. Il ne manque à celles-ci, pour être jolies, que de la végétation qui change en vert la triste teinte *roux-gris* qu'on y voit maintenant : grâce à l'orage des jours passés, il est probable qu'elles reprendront bientôt leur robe de printemps.

Il paraît qu'aujourd'hui encore (et je voudrais espérer que c'est pour la dernière fois) nous avons à franchir une série de mauvais passages qui se succèdent dans l'espace de quatorze *li!* Il nous faudra donc prendre un pilote, si tant est que l'avarice ne pousse pas mes bateliers à tenter la fortune sans son aide. On me dit que le rapide passé

hier au soir avait aussi deux lieues de longueur. — D'après mes hommes, l'endroit où nous avons passé la nuit dernière n'est plus qu'à une trentaine de lieues de Lao-ho-keou; mais notre lourde *patraque* ne pourra y parvenir que demain matin.

A mesure que nous descendons, nous voyons les collines s'allonger et s'abaisser, et les couches de grès et de marnes qui les composent se conservent dans leur position presque horizontale. Ces terrains me rappellent parfaitement les roches qui constituent la majeure partie de la province du Setchuan. C'est donc tout un autre paysage que nous avons maintenant sous les yeux; l'on sent qu'on est sorti de la région des montagnes.

Nous continuons à apercevoir, comme les jours précédents, beaucoup d'orpailleurs occupés sur la grève à laver les sables : c'est une industrie très en vogue, dans la saison des eaux basses, sur toutes les rivières de la Chine occidentale, et la recherche des paillettes d'or y donne régulièrement de petits bénéfices à ces hommes qui seraient sans travail à cette époque de l'année.

Pendant notre petite halte, faite vers neuf heures du matin devant la ville de *Kiun-tcheou*, mon baromètre marque 748 millimètres, et le thermomètre 24 degrés, à l'ombre et dans la barque.

Pour la première fois, cette année, je vois là des martinets ordinaires de Chine (*Cypselus pekinensis*), établis sur les tours et dans les murailles de la ville. J'y vois aussi l'*Hirundo daurica*, que je n'avais point rencontrée plus haut; tandis que le

Cotyle riparia et le *Cotyle sinensis* y avaient fait leur apparition depuis la diminution des froids. J'observe aussi deux grands *Sterna* voltigeant et pêchant sur les eaux (tranquilles ici) du Hang-kiang ; ces beaux oiseaux ont des couleurs très-pâles et je n'en reconnais pas parfaitement l'espèce.

Après cette ville, qui est placée à peu de distance de la rive droite, les collines ne sont guère plus que des inégalités de terrain dans le voisinage du fleuve ; mais, non loin de là s'aperçoivent encore d'autres monticules plus élevés, et vers le sud, dans le lointain, se dressent les grandes montagnes dites d'*Ou-thao-chan*, que les cartes indiquent sous le nom de *Long-thang-chan*.

Remis en route, nous voyons la rivière s'engager de nouveau au milieu de petites collines. Les coteaux sont toujours déboisés et ont l'air misérable, quoiqu'on les cultive partout où cela est possible : c'est à peine si les blés y masquent la couleur ocracée du sol.

Sur le rivage de *Kiun-tcheou*, les cailloux roulés consistent en débris de calcaire schisteux ; plus bas, nous voyons reparaître les gneiss et les phyllades métamorphiques, qui parfois forment encore des écueils dans le fleuve, mais moins dangereux que ceux que nous avons traversés plus haut, parce que l'eau est plus large et moins rapide. Maintenant les embarras de la navigation viennent des bas-fonds sablonneux ; et notre bateau ne manque pas de s'y engager de temps en temps.

Vers cinq heures, nous passons devant l'embouchure d'une rivière venant du nord, qu'on me dit être navigable sur six ou sept cents *li* de parcours ; là elle forme l'une des frontières du Honan occidental. Jusqu'ici, les collines, toujours basses ou cultivées, ont continué à nous offrir des schistes métamorphiques ; mais, dans les monticules très-allongés que nous rencontrons à six ou sept lieues plus haut que Lao-ho-keou, je vois des couches horizontales de grès gris alternant avec des marnes rouges ou bleuâtres.

Nous avons jeté l'ancre à une trentaine de *li* seulement au-dessus de cette dernière ville, jusqu'où est loué notre bateau et où nous parviendrons demain de bonne heure. Déjà nos bateliers se livrent à une joie bruyante pour la bonne issue de leur voyage : il n'y a plus d'écueils à redouter ! Au surplus, ces grossiers rameurs me paraissent être d'assez braves gens, bien que je comprenne, par leurs conversations, que plusieurs d'entre eux ont aussi suivi les *Tchang-mao* (*c'est toujours malgré eux*, bien entendu).

De mon côté, je me sens aussi plus à mon aise pour en avoir enfin fini avec ces innombrables rapides et cataractes, qui ne laissaient pas de me causer toujours quelque émotion. Car ces fatalistes Chinois sont souvent si négligents et si maladroits que ce n'est qu'à regret et au pis aller, que je leur confie ma vie et mon avoir.... Mais, il n'y a plus de périls sérieux dans ce dernier tiers de notre voyage.

L'altitude du lieu où nous nous trouvons est de très-peu supérieure à celle de Han-keou ; le tortueux cours de notre fleuve n'a donc plus qu'une pente très-faible. D'après mes calculs, le niveau du Han-kiang ne baisse en moyenne, de *Han-tchong-fou* jusqu'à *Han-keou*, que d'un mètre pour six kilom res ; par conséquent, nous descendrions de huit à dix mètres d'altitude par journée de navigation, en supposant l'inclinaison du fleuve constante et graduelle. Mais, en réalité, nous avons descendu beaucoup plus que cela jusqu'ici, et nous descendrons très-peu désormais, jusqu'à la fin de notre navigation sur ce grand affluent du Yang-tsé.

CHAPITRE XXI.

DU 30 AVRIL AU 7 MAI 1373.

Sortie des montagnes et arrivée au port de Lao-ho-ko. — Avarice des bateliers Tao-cheu. — Fatigue et ennuis. — Une nouvelle barque est louée pour continuer la navigation; les nouveaux obstacles. — Fantching, célèbre monopole commercial. — Haltes forcées. — Les oiseaux de passage. — Abondance des bateaux de commerce sur le Han-kiang. — Les assertions de M. Huc. — Défiance des bateliers. — Curiosité excitée dans une halte. — Impatience du voyageur pour en finir avec les barques chinoises. — Arrivée à Han-keou.

30 avril 1873. Navigation sur le Han. Très-beau temps.

Depuis que nous n'avons plus de hauteurs de quelque importance qui brisent les vents, notre navigation est devenue plus lente, à cause de ce vent d'est qui nous est contraire et qui souffle presque continuellement dans ces contrées au printemps. La rivière continue à serpenter ici presqu'autant que dans ses mille détours des montagnes; malgré cela, nous suivons, depuis le commencement de notre voyage, la direction gé-

nérale du sud-est, que nous tiendrons désormais plus régulièrement jusqu'à Han-keou.

Nos faibles rameurs, près d'arriver au terme de leur voyage, font d'autant moins d'efforts pour vaincre les obstacles, que nous nous sentons, de notre côté, plus d'impatience d'en finir avec leur très-incommode barque et leurs dures bûches. Tel est pourtant l'avantage de se trouver avec des gens connus, que je me vois sur le point d'accepter l'offre qu'ils me font de nous porter jusqu'à Han-keou à des conditions raisonnables. Mais, arrivons au port, et nous ferons nos conventions.

Le Han-kiang est beaucoup plus large maintenant, mais il est embarrassé de nombreux bas-fonds et de plages sablonneuses. Aux longues et basses collines à couches horizontales de grès, en ont succédé d'autres plus rondes, dont la roche constitutive me paraît être du schiste cristallin.

C'est à neuf heures que nous arrivons devant *Lao-ho-Keou*, après nous être engagés plusieurs fois dans les bas-fonds, qui sont d'autant plus fréquents que la rivière se divise là en plusieurs branches qui sont séparées par des bancs de boue.

Cette ville n'est pas entourée de murs, et elle n'est point marquée sur les cartes géographiques, européennes et chinoises, que je possède. Elle est cependant très-considérable et très-importante, et pour sa population et pour son grand commerce qui y attire et retient beaucoup de bateaux ; nous en voyons une multitude, de toute grandeur et de

toute forme. Ceux du Honan sont remarquables par leurs formes sveltes, étroites et basses, et surtout parce qu'ils ont l'extrémité de leur poupe roulée en spirale et de côté, comme une corne de bélier. Je ne comprends pas quelle peut être la cause de cette étrange disposition, qui diminue la grâce de ces embarcations, fort jolies d'ailleurs.

Avant de conclure un nouvel arrangement avec mes bateliers bonzes ou *Tao-cheu*, pour faire avec eux ce dernier tiers de notre voyage, j'envoie mes domestiques pour voir s'il n'y a pas dans le port un bateau qui puisse nous convenir mieux que celui-ci. Mais ces jeunes gens, après avoir perdu leur temps à se promener dans cette ville populeuse, reviennent avec une réponse négative. Et ce voyant, nos bonzes marchands profitent aussitôt de notre embarras pour demander, si nous voulons user de leur barque, un *cinquième* de plus que l'argent à moitié convenu hier, et, pardessus le marché, ils exigeraient deux jours de repos, afin de se procurer une nouvelle cargaison. Je me sens tellement révolté de ce procédé, que je renvoie immédiatement mes hommes louer un autre bateau, coûte que coûte, et pour nous seuls.

En attendant, je reste dans ma barque à bonzes qui fait eau de toutes parts, et qui, après de pareilles exigences, me paraît encore plus misérable que jamais. Et, comme si celle-ci n'était pas assez humide, le maître-bonze emploie sa matinée à arroser généreusement ses milliers de bûches,

pour les faire peser davantage ; car, c'est au poids qu'il doit vendre son bois.

A dix heures du matin, le baromètre marque 749 millimètres, et le thermomètre, 27 degrés à l'ombre et au courant d'air ; à deux heures, la température y monte à 35 degrés.

Lao-ho-Keou a ses berges protégées, du côté du nord, par de grandes murailles, dont les pierres consistent en schistes talqueux verdâtres, provenant des collines que nous avons longées ce matin, et peut-être aussi d'autres monticules de même nature que nous apercevons plus bas, sur la rive droite. Du côté gauche, la plaine doit s'étendre assez loin, car l'horizon n'y est borné que par de basses collines qui paraissent fort éloignées.

On me dit que nous ne verrons plus de montagnes jusqu'à Han-keou, si ce n'est des élévations de terrain, rares et de peu d'importance. La rivière sera donc toujours large et sans rapides, et notre voyage, qui durera encore une huitaine de jours, sera moins tourmenté, moins pénible, moins périlleux, s'il plaît à Dieu, que par le passé. Malgré cette perspective, je commence à me sentir fatigué de cette vie aventureuse : le naufrage où nous avons couru des dangers sérieux, les pertes que j'y ai faites et dont je ne connaîtrai toute l'étendue que lorsque je pourrai déclouer mes caisses, s'ajoutent aux continuels ennuis provenant des répugnantes manières de ces Chinois, et aux peines et privations de tout genre, pour achever de

me dégoûter de toutes ces courses incessantes, et pour me faire soupirer plus que jamais après une tranquillité relative et une existence plus conforme à mon état ! La Providence me l'accordera-t-elle?

Enfin nous avons réussi à louer une barque qui est propre et dans laquelle je puis, cette fois, me tenir debout, moyennant le déplacement d'une portion du plancher, mais où je ne pourrai faire un pas. Notre nouvelle embarcation vient se placer côte à côte près de la nôtre, pour faciliter le transbordement des bagages; après avoir pris congé de nos ronfleurs de bonzes, qui nous souhaitent mille prospérités, nous nous confions gaiement aux soins de nos trois bateliers, qui ont l'air honnête et qui sont mis proprement.

A trois heures, notre travail d'installation étant terminé et nos provisions de bouche et de foyer achetées, nous laissons la *Gorge du vieux fleuve* (Lao-ho-Keou), et, après nous être lentement dégagés, à force de *cric et de croc*, du milieu de cette forêt d'embarcations, nous regagnons le large, et nous essayons, mais en vain, de suivre le cours des eaux. Hélas! le vent d'est a recommencé à souffler si violemment, que ce n'est qu'à force de rames et de piques que nous avançons dans la rivière, très-large désormais mais peu profonde; tandis que de nombreuses et grosses barques la remontent à pleines voiles et avec la rapidité des vapeurs.

Mes nouveaux conducteurs m'apprennent que nous avons dépassé *Koang-hoa-chién*, avant d'arriver à Lao-ho-Keou ; mais nous n'avons point aperçu cette ville que les cartes indiquent au bord du fleuve. L'on compte cent quatre-vingts *li* de distance de Lao-ho-Keou à la grande ville de *Siang-yang* que nous verrons plus bas.

1er mai 1873. Navigation sur le Han. Beau temps au matin.

Nous avons passé la nuit près d'un village où l'on n'a cessé de jouer la comédie qu'après minuit, sur une estrade élevée en plein air et avec accompagnement de la bruyante musique de coutume : c'est, chez les Chinois, l'une des manières de demander une faveur au ciel. Ici la campagne a un pressant besoin de pluie.

Partis de grand matin, nous voguons d'abord assez rapidement, ayant à notre gauche une plaine de deux ou trois lieues, limitée par des collines très-basses. A notre droite, les hauteurs sont un peu plus considérables et inégales, s'avançant tantôt jusqu'au fleuve et tantôt s'en éloignant beaucoup. La roche qui les constitue est du schiste calcaire, sorte de grossière ardoise exploitée çà et là pour dalles.

Les collines sont déboisées, et leur végétation n'offre à l'œil qu'un vert pâle et bien triste, excepté auprès des habitations. Là je reconnais l'orme, dont les chenilles dévorent entièrement la feuille, le *Melia* en fleur, le *Catalpa*, le *Cedrela*, le *Biota*,

des chênes divers : mais ce ne sont tous que de petits arbres.

J'observe quelques petits oiseaux de passage, des *Anthus japonicus* ; je suis étonné de rencontrer encore ici le *Turtur risorius* d'occident.

En descendant plus bas, je remarque que des schistes cristallins, soulevés du côté ouest, sont recouverts d'une assise de marne rouge déposée sur eux en stratification discordante, et qu'au-dessus de cette marne dure, repose la terre jaunâtre quaternaire. Vers neuf heures, nous passons à côté d'une colline s'élevant sur notre droite, dont la partie supérieure se compose d'une couche de calcaire dur de cinq mètres d'épaisseur ; au-dessous d'elles, il y a une série de marnes rouges et grises, de grès et de conglomérats.

A mesure que le soleil monte, le vent d'est devient de plus en plus fort, comme hier, et il rend notre navigation lente et fatigante. L'eau est très-houleuse, et déjà il est fort difficile de se guider sur cette large rivière, toujours encombrée de plages sablonneuses. A cause du mauvais temps, les nombreux pêcheurs laissent aussi reposer leurs gigantesques carrelets et leurs dociles cormorans : nous voyons que, pour le moment, ces palmipèdes au bec crochu sont remplacés, dans la guerre aux poissons, par les élégantes hirondelles de mer, qui foisonnent sur la rivière depuis sa sortie des montagnes.

Vers onze heures, le vent contraire est devenu si impétueux que nous sommes obligés de sus-

pendre notre navigation et de jeter l'ancre au beau milieu du fleuve. La partie basse de l'atmosphère est chargée d'une poussière fine, ou d'une sorte de brouillard telle que nous ne distinguons plus les objets éloignés, bien que, au haut du ciel, aucun nuage n'arrête la violence des rayons solaires, qui sont brûlants, et qui achèvent de détruire toute végétation dans la campagne.

Du lieu de notre halte, je vois que les collines de la rive droite, montant jusqu'à deux cents mètres, continuent à être composées de marnes et de grès, avec de grandes masses de calcaire blanchâtre dans la partie supérieure.

De même qu'hier, le vent ne cesse que dans la nuit.

2 mai 1873. Navigation sur le Han. Bonne matinée avec ciel un peu voilé; pluie à dix heures.

Nous avons perdu hier une grande demi-journée à cause de ce vent d'est d'une impétuosité si extraordinaire. Pour regagner notre temps, nous nous remettons en marche de très-grand matin; il n'y a pas de vent et nous filons bien. A quelque distance au sud, nous avons en vue de petites montagnes soigneusement déboisées, tandis que, sur la rive gauche, les collines sont si basses qu'elles ne s'aperçoivent point de notre barque. Quelques cailloux, que je distingue sur le rivage, consistent en quartz blanc, en grès, et en calcaire gris et bleu : ils proviennent sans doute des vieux conglomérats devant lesquels nous avons passé plus haut.

Ce matin, au point du jour, comme hier à l'entrée de la nuit, il passe en très-grand nombre des *Totanus hypoleucus*, des *Tot. glareola* et des *Tot. glottis*. Je vois aussi le balbuzard, des *Circus* et et de petits faucons.

Nous arrivons vers neuf heures et nous nous arrêtons devant *Siang-yang-fou*, où le bord de la rivière est garanti par une longue chaussée en pierres de taille calcaires. Vis-à-vis de cette ville, qui n'a pas l'air très-prospère pour un *fou*, se trouve sur la rive gauche *Fan-tching*, célèbre par son commerce et par ses foires qui y attirent les marchands de tout l'Empire. Il existe une route carrossable d'ici jusqu'à Pékin, de manière que les commerçants de la capitale arrivent tous les ans aux foires de Fan-tching. Aussi est-ce un centre de population et d'activité plus important que le chef-lieu du département, de la rive droite.

Au milieu de ces deux villes et dans notre barque, mon baromètre marque 751^{mm}, et le thermomètre 19°.

La ville de Fan-tching est très-grande et très-riche. Elle n'est point entourée de murailles; mais, aux deux extrémités, il y a des fortifications et un camp retranché avec garnison militaire; sur les eaux du fleuve stationnent plusieurs canonnières chinoises.

Au sud-ouest de Siang-Yang, à la distance d'un à deux kilomètres, s'élèvent jusqu'à six cents mètres quelques jolies collines qui ont l'inconvénient ordinaire d'être nues.

Repartis à onze heures, avec petite pluie, nous passons, à quinze *li* plus bas, devant un affluent considérable, qui vient du nord, et dont l'embouchure est tout encombrée de bateaux qui vont au Honan ou qui en retournent; d'après mes bateliers, cette rivière se nomme *Thao-ho.*

Le vent s'est refroidi, est devenu violent, et il a tourné au nord : aussi mettons-nous la voile, pour la première fois dans ce voyage, et faisons-nous bonne route jusqu'à une heure après-midi. Mais alors, il devient si impétueux qu'il nous oblige à jeter l'ancre, non loin d'un groupe de jolies montagnes calcaires s'élevant jusqu'à huit cents mètres au-dessus de Han-kiang. Quoique nous ayons parcouru jusqu'ici beaucoup d'espace, eu égard au temps, le cours du fleuve est tellement tortueux que nous ne nous trouvons encore, en ligne droite, qu'à une lieue de Siang-yang? Pendant la halte forcée, je vois passer des barques chargées de houille, qu'on me dit provenir du district de *Ngan-lo-fou.*

Après avoir repris notre navigation, nous faisons bientôt une seconde halte, occasionnée par la pluie et les affaires personnelles de nos bateliers; de manière que, avant la venue de la nuit, il ne nous reste plus que peu de temps pour continuer à voyager. Nous longeons un autre groupe de collines, sises cette fois sur la rive gauche, et composées de roches calcaires grises : la perdrix rouge (*Perdix Chukar*) y fait entendre son gai chant du

soir, qui sans doute ne frappera plus notre oreille dans les contrées qui nous restent à parcourir.

3 mai 1873. Navigation sur le Han.

La pluie d'hier soir a continué, plus ou moins abondante, pendant la nuit, et ce matin le ciel est encore menaçant et l'air froid. Mais un vent favorable et assez fort nous pousse rapidement dans les dédales de cette rivière, tout encombrée de bancs sablonneux.

Nous dépassons de bonne heure la ville murée d'*Itchen-chién*. Il y a toujours beaucoup de bateaux sur le fleuve, qui me paraît être une artère très-fréquentée. Il passe des busards cendrés, et j'observe une nombreuse volée de Kobez (*Falco Raddei*) chassant aux insectes sur les champs sablonneux de la rive gauche, en compagnie de plusieurs *Sterna hirundo*, qui paraissent aimer aussi ce genre de nourriture.

Les collines que nous avons eues en vue dès le matin sur les deux rives, à quelque distance de la rivière, varient de forme et de hauteur. Vers huit heures, nous les voyons se rapprocher du fleuve, à notre gauche, et j'y aperçois d'abord une grosse couche de calcaire impur, marbré de jaune et de rouge; plus bas, les grès et les marnes rougeâtres, à couches peu altérées, continuent à former de longues et basses collines, jusqu'à un peu plus loin que la petite ville murée de *Liou-che-Keou*, sise sur la rive septentrionale. A droite, les hauteurs sont plus éloignées, et on les voit difficile-

ment, à cause de la poussière que le vent tient en suspension. A une heure et demie, nous côtoyons, à droite, quelques collines rondes et basses, paraissant composées de schistes métamorphiques.

Vers trois heures, le vent, quoique soufflant dans un sens favorable, devient encore tellement violent que force nous est de faire une troisième et longue halte, à une lieue et demie avant d'arriver à *Ngan-lo-fou*. Là, le fleuve, toujours accidenté d'amas de sable et de boue, est bordé d'une plaine au delà de laquelle on voit, des deux côtés, surgir de petites montagnes, distantes d'environ une lieue. Une meule de moulin, que j'observe sur la berge élevée de la rive gauche, offre un conglomérat composé de cailloux calcaires bleus, unis ensemble par un ciment ferrugineux rouge : je pense que ce bloc provient des collines voisines, dont il indique la constitution.

Il y a toujours grand passage de faucons à pattes rouges; ils volent par bandes désunies de quinze à vingt individus, formées chacune d'oiseaux du même sexe. L'on ne voit plus, sur la rivière, de palmipèdes voyageurs; mais, seulement, la monotonie du voyage y est rompue un peu par la rencontre de quelque héron cendré, du bihoreau au manteau noir, de l'aigrette au blanc panache. Point même de martins-pêcheurs, petits ou grands; les rouges-queues riverains, si gais, si jolis, avaient disparu avec les grandes montagnes.

Enfin, le vent ayant diminué vers le soir, nous remettons à flot et parvenons pour la nuit vis-

à-vis de *Ngan-lo*, mais sans voir cette grande ville, qui est à quatre *li* dans l'intérieur des terres. Un peu avant d'y arriver, nous avons longé à notre droite de basses collines de grès rouge, dont les couches horizontales sont exploitées pour pierres de taille : on en transporte une grande quantité jusque fort loin. C'est aussi dans les montagnes de Ngan-lo-fou que se trouvent les mines de charbon, dont plus haut nous avons vu des barques pleines.

4 mai 1873. Navigation sur le Han. Très-belle matinée.

Nous avons laissé le port de Ngan-lo de très-bonne heure, et nous voyageons à la rame. Maintenant le fleuve coule en plaine parfaite, et il a toujours sa largeur moyenne de quatre à cinq cents mètres, depuis sa sortie des montagnes au-dessus de Lao-ho-Keou ; mais les plages boueuses l'obstruent fréquemment.

Il paraît que les habitants du Houpé septentrional aiment à nourrir des ânes : depuis trois jours nous entendons et voyons beaucoup de ces utiles coursiers, au gosier éclatant, qui trottent gaiement sur les digues du fleuve.

A mesure que nous avançons, le pays paraît devenir plus fertile, à en juger par les moissons, et il paraît y exister une prospérité relative. Çà et là, les bords de la rivière sont protégés par de grandes digues inclinées, faites en morceaux cubiques de grès rouge. Les *Pako*, que nous n'avions plus aper-

çus depuis des jours, ont reparu ici en grand nombre ; et je vois, butinant dans les berges, deux grandes volées de choucas noirs (*Lycos neglectus*) mêlés à quelques corbeaux à cravatte blanche (*Corvus torquatus*). Sur de grands ormeaux ombrageant une chaumière, gazouille une multitude d'*Emberiza pusilla*, à la voix agréable, pendant qu'un loriot (*Oriolus chinensis*) mêle ses sympathiques notes au chant matutinal des bruants aux joues fauves. Je reconnais aussi dans le lointain le cri *tetra-syllabique* du *Cuculus micropterus*, espèce qui retourne en Chine plus tardivement que les coucous ordinaires et fugaces. Au bord de l'eau se promènent plusieurs lavandières grises, que je ne reconnais pas : seraient-ce déjà de jeunes sujets de l'année, ou bien le *Motacilla dukhunensis* que j'ai capturé à Han-tchong?

La plaine que nous traversons pendant toute cette demi-journée doit s'étendre assez loin, puisque d'aucun côté nous n'apercevons de hauteurs. Le pays paraît bien peuplé, à en juger par les fréquents bouquets d'arbres qui indiquent autant de villages et de hameaux. Cependant, les maisons sont toujours misérables, n'étant faites d'ordinaire que de terre et de paille.

L'une des industries de cette contrée consiste dans la fabrication des poteries communes; on y fait, en particulier, beaucoup de grandes urnes (*Kang*), dans lesquelles les Chinois conservent les herbes salées, les grains, le vin de riz, etc.

Bien que nos robustes bateliers rament sans

répit, nous sommes loin de faire autant de chemin qu'hier : nous n'avons plus le vent en poupe. A midi, nous nous trouvons à une dizaine de lieues de notre point de départ, et là nous côtoyons, à notre droite, deux petites collines ou mamelons isolés qui font tourner brusquement la rivière vers l'est. On les nomme *Ma-Yang-Chan*. La végétation herbacée qui les recouvre exclusivement nous laisse voir une terre rouge, ou marne ocracée, reposant sur une roche grise, laquelle, du bateau, me fait l'air d'être un calcaire.

Il y a aujourd'hui une multitude de barques sur le fleuve; quelques-unes de celles qui le remontent portent des poutres et des soliveaux (les radeaux formés de bois et venant d'en haut s'étaient arrêtés à Lao-ho-keou et à Fan-tching). Je commence à voir que fréquemment c'est une femme qui tient ici le gouvernail ou bien l'aviron de la proue : ceci rappelle les usages de la Chine méridionale.

En voyant le grand nombre de bateaux de toute grandeur qui voguent sur ce fleuve (qui n'est lui-même qu'un des nombreux affluents du Yang-tsé, dont autrefois je connaissais à peine le nom) et qu'on peut compter par centaines à tous les moments du jour, il me vient en pensée que ce que M. Huc affirme de la multitude fabuleuse de barques qu'il aperçut à son passage sous *Ou-tchang-fou* ne serait point aussi exagéré que l'ont dit les voyageurs modernes, et, entre autres, le capitaine Blakiston (si je m'en souviens bien). Il y a entre

ces messieurs et M. Huc tous les longs massacres, les incendies, les vandalismes des Tchang-mao..., dont il faut bien tenir compte. Ce que je viens de voir moi-même dans le Chensi méridional, où l'on m'a démontré que la population a été réduite à son cinquième par le fer et surtout par la famine qui a suivi les déprédations d'un demi-million de brigands, me fait comprendre qu'il ne faut point juger de l'état passé d'une grande partie de la Chine par ce que nous y voyons actuellement. Ceci m'explique encore comment le baron de Richthofen réduit à une centaine de millions d'âmes la population totale de l'Empire, lui qui a surtout voyagé sur les grand'routes et dans les parties de la Chine qui ont été fréquentées par les rebelles.

Vers deux heures, nous voyons, à quelques *li* de distance de la rivière et sur la rive gauche, de petites collines coniques qui courent vers le nord-est; tout le reste est plaine.

Maintenant l'orge est mûre et même récoltée en plusieurs endroits. Ce sont aussi les femmes qui, ici comme au nord, battent le blé à l'aide de larges fléaux de bambou. Il paraît que, dans tout l'Empire, ce rude travail forme l'une des prérogatives du beau sexe, tout aussi bien que le broiement des grains.

Nous n'avons fait que sept lieues de route, cette après-midi, à cause du vent contraire qui est devenu plus fort encore; cependant le ciel s'est maintenu pur tout le jour. Ce soir, nous nous arrêtons

sous la ville non murée de *Chayang*, où l'on n'a point d'éminences en vue.

Les oiseaux aperçus dans la soirée consistent en courlis (*Numenius phæopus*) et chevaliers divers. Quant aux hirondelles de mer vulgaires, elles paraissent de plus en plus nombreuses sur ces eaux et nous annoncent le voisinage des grands lacs.

5 mai 1873. Navigation sur le Han. Très-beau ciel, mais fort vent du sud-est comme hier.

Aujourd'hui encore nous voyons un très-grand nombre de barques remontant la rivière avec rapidité, favorisées qu'elles sont par ce vent qui retarde tant notre marche : *mors tua, vita mea!*

La plaine n'offre plus aucune hauteur à notre vue, et les bords sablonneux de la rivière présentent une végétation très-maigre, qui n'est pas faite pour égayer et distraire la longue monotonie de notre voyage. L'une des plantes les plus abondantes que j'y observe est le trop vulgaire *Ranunculus sceleratus*, qui est ici la seule espèce du genre. J'y vois aussi un *Oxalis*, analogue au *Corniculatus*, un *Verbena* vivace, ressemblant assez à l'espèce commune de France, et un *Carduus*, qui me rappelle le *C. decurrens* d'Europe. Ces trois dernières plantes ne croissent point dans la Chine septentrionale. Mais le reste de la végétation spontanée de cette plaine ressemble tellement à celle des environs de Pékin qu'on croirait se retrouver dans ce pays si sec et si monotone.

Pendant tout le jour, le ciel a été immaculé;

mais le vent n'a pas cessé de nous entraver. Cependant, comme le fleuve serpente beaucoup, on a pu par moments se servir de la voile.

6 mai 1873. Navigation sur le Han. Ciel couvert, vent d'est encore.

Hier on a continué à marcher bien avant dans la nuit, et ce matin nous quittons longtemps avant qu'il ne soit jour l'endroit où nous avons dormi et où nous étions encore éloignés de quatre cents *li* de Han-keou.

La contrée que nous traversons, en nous dirigeant vers l'est, paraît riche et bien peuplée. La terre, d'une couleur brune, est moins sablonneuse et plus fertile. Les villages, dont quelques-uns sont fort grands, et les habitations isolées se succèdent avec peu d'interruption. L'arbre le plus commun qui entoure les maisons est toujours le saule-soupirant, une grossière ébauche du saule-pleureur.

C'est aujourd'hui que j'aperçois le premier *Chibia brevirostris* de l'année; mais l'*Oriolus chinensis*, son compagnon ordinaire de migration, se fait entendre fréquemment depuis quelques jours. Je vois aussi, au loin, quatre énormes oiseaux, qui me paraissent être des *pélicans frisés*.

Le ciel redevient serein vers le milieu du jour, sans que le vent du sud-est cesse de souffler fort; aussi avançons-nous avec une lenteur désespérante et rencontrons-nous toujours un très-grand nombre de bateaux qui remontent l'eau avec une

célérité qui fait envie. Parfois ces embarcations sont accouplées deux à deux, pour mieux défier les *quintes d'Éole*. Beaucoup d'entre elles sont chargées de bois de toute dimension; les autres portent du coton, des toiles d'Europe, etc.

Mes bateliers ne sont pas de Han-keou. Par les discours qu'ils tiennent entre eux je comprends qu'ils sont singulièrement étonnés de savoir que je viens de Pékin, que j'ai voyagé pacifiquement à l'intérieur, traversé et habité le Chensi, que tous nos établissements chrétiens y subsistent encore, etc. Ces gens croyaient que toutes les œuvres des missionnaires avaient été anéanties déjà dans tout l'Empire ou doivent l'être bientôt. Et c'est toujours le fameux *Li-hong-tchang* qui est considéré par le peuple comme le libérateur de leur pays et comme devant nettoyer le *royaume du Milieu* de toute souillure étrangère.... — Pour moi, je crois fermement que ces rumeurs populaires sont l'écho des *pieux désirs* des hommes influents de la Chine et une émanation des trames qu'on voudrait ourdir. Mais, mais.... mordez la lune, mes braves! *Japhet* a vaincu *Sem*.

Comme le vent est tombé ce soir, et que la rivière ne présente plus de difficultés, nos hommes continuent à ramer pendant toute la nuit, en alternant deux fois seulement. Comment dire après cela que les Chinois sont sans force ni résistance!

7 mai 1873. Navigation sur le Han. Ciel couvert, menace de pluie, pas de vent.

Nous avons bien voyagé cette nuit ; ce matin à six heures, nous nous trouvons à l'embouchure d'un canal qui va au nord et qui mène à *Té-ngan-fou;* là, me dit-on, nous ne sommes plus qu'à cent-vingt *li* de Han-keou, et l'on pense qu'on arrivera cette après-midi dans cette ville, ouverte au commerce européen. Quelle bonne nouvelle!

Vers sept heures, nous apercevons, sur la rive droite et au sud-est, quelques collines isolées, les seules que nous ayons vues depuis celles de *Ma-yang-chan*, et c'est à dix heures que nous passons à côté d'elles. Elles n'ont que quelques dizaines de pieds de hauteur; elles sont arrondies et verdoyantes, mais dépourvues d'arbres. L'une d'elles, surmontée d'une pagode peu élégante, a une forme allongée et s'avance jusqu'au fleuve; elle y est composée de roches siliceuses mêlées d'argile, posées en grandes masses horizontales.

Il y a sur le pied septentrional de cette colline un petit hameau ombragé de quelques azédérachs en fleur : c'est la patrie de mes bateliers, et il faut naturellement arrêter la barque dans le voisinage.

Pendant cette halte, les enfants du village s'avancent en foule pour contempler l'Européen. J'ai observé maintes fois que, dans les parties les plus reculées de l'Empire, la vue d'un étranger européen ne pique point ou presque point la curiosité du peuple; d'ordinaire on ne le regarde même pas : *ignoti nulla cupido*, et il faut quelque temps à l'esprit lent de ces hommes pour réfléchir qu'il y a un objet digne d'intérêt à sa portée; mais il

en est tout autrement dans les pays où l'on entend souvent parler des Occidentaux et où l'on voit fréquemment des objets qui proviennent d'eux. Là, la venue inopinée d'un *yang-kouy-dze* (diable de mer) rassemble aussitôt ces nargueurs ignorants, hommes, femmes et enfants; il n'y a que les jeunes femmes et les filles adultes qui ne s'approchent jamais de l'étranger, si c'est un homme : c'est une règle de décence observée très-généralement en Chine.

L'atmosphère est lourde aujourd'hui et il tombe de la pluie de temps en temps. Je vois passer beaucoup d'étourneaux cendrillards et des petits oiseaux que je présume être des bruants : tous ces volatiles semblent fuir devant le mauvais temps qui s'avance.

Après avoir quitté ces collines, qui sont à cinquante-cinq *li* de Han-keou, nous continuons à en voir encore, du même côté, quelques autres un peu plus élevées et plus éloignées de notre rivière. Ce sont là sans doute les monticules que je trouvai inondés quand je partis pour le Setchuan, à la fin de 1868, et dont je me souviendrai toujours, parce que j'y fus, pour la première fois, l'objet d'une tentative d'empoisonnement dont je faillis perdre la vie et dont j'ai souffert pendant longtemps.

Voilà aujourd'hui le vingtième jour que je me trouve sur le Hankiang : nous approchons enfin de la fin de cette ennuyeuse et fatigante navigation, dont les deux premiers tiers ont même été

dangereux. Mais, comme c'est quelque chose d'étrange que l'habitude et la facilité avec laquelle l'homme s'attache à son état présent! Je me trouve fort mal dans ma barque : je ne puis m'y tenir debout que par exception; couché sur mes couvertures, je ne puis pas m'étendre complétement; le jour et la nuit les cris sauvages des bateliers, dont je ne comprends guère le jargon local, me brisent les tympans et m'empêchent de reposer; la fumée de leurs pipes et de leur opium ainsi que celle de leur foyer me suffoque péniblement; les loisirs que me laissent les devoirs religieux de mon état y sont perdus ou mal employés à énumérer monotonement les rochers et les montagnes qui tombent sous mes yeux.... et pourtant, sur le point d'en finir avec cette situation si peu agréable, je me sens encore comme une sorte de regret! Cela semble paradoxal. Et ce sentiment, je l'ai éprouvé toutes les fois qu'il s'est agi de quitter un lieu, une occupation, une personne à laquelle j'étais habitué, pour commencer comme une existence nouvelle.... Je pense qu'il en est ainsi de tout le monde, et je considère cette disposition de l'homme à s'affectionner, à se faire à sa position du moment, comme l'un des grands bienfaits du Créateur, fertile en conséquences les plus heureuses.

Enfin, vers le soir, nous traversons la longue, très-longue, la double et triple file des bateaux qui sont ancrés vers l'embouchure du Hankiang : on ne peut les compter que par milliers. Là, la ville

chinoise de Han-keou fait bon effet avec ses maisons accumulées et celles du bord de la rivière dressées sur de longues poutres qui ont été fichées dans la terre. *Han-yang-fou*, qui est en face et sur la rive droite du Han, a peu d'apparence, et aujourd'hui même, nous apprend-on, un terrible incendie y a détruit environ deux cents maisons.

Bientôt, ayant pénétré dans le Yang-tsé-kiang et tourné à notre gauche, nous nous trouvons en face de plusieurs majestueux vapeurs européens, dont la vue me dilate délicieusement le cœur. Je voudrais en avoir fini pour toujours avec les barques chinoises.

Enfin, la pluie, si redoutable pour le voyageur en Chine et si ardemment désirée et demandée au ciel par les agriculteurs, commence à tomber avec abondance pour continuer ainsi pendant toute la nuit; mais elle nous a laissé le temps de débarquer et d'arriver, sans nous mouiller, à la maison de la procure des missions italiennes.

Par un heureux concours de circonstances, j'ai le plaisir de trouver réunis dans cet établissement l'évêque du Houpé, l'excellent P. Angelo, et plusieurs autres missionnaires italiens, français, belges et hollandais. L'accueil amical de ces messieurs, leurs conversations franches, vives, gaies, cordiales, intelligentes, m'ont fait bientôt oublier les peines du passé et mon silence forcé de plus de huit mois de durée ! C'est avec une avidité d'enfant que j'accueille toutes les nouvelles que l'on me donne sur l'Europe et la France, sur Pékin et le

reste de la Chine : j'apprends la mort de Napoléon III, l'abdication d'Amédée, et une foule d'autres choses, plus intéressantes les unes que les autres, quoique la plupart soient peu égayantes.

CHAPITRE XXII.

DU 8 AU 21 MAI 1873.

Séjour à Han-keou. — M. Francis Garnier et ses projets de voyage. — État actuel de la colonie européenne; le consulat de France. — Bienveillance des résidents européens pour les voyageurs scientifiques. — Les bateaux à vapeur du Yang-tsé. — Arrivée à Kiou-kiang. — Accueil cordial des confrères; Mgr Bray; les pérégrinations du P. Heude. — Courses dans les alentours de la *Ville aux neuf fleuves*. — Le docteur Shearer, M. Kopsch. — Un noyé.

8 mai 1873. — Séjour à Han-keou. Grosse pluie pendant toute la nuit et une partie du jour, avec éclats de tonnerre dans la soirée. A neuf heures, le baromètre marque sept cent cinquante-huit millimètres et le thermomètre vingt degrés.

Je n'ai pas besoin de répéter aujourd'hui ce que j'ai écrit sur Han-keou en 1868. La seule observation qu'il y ait à faire c'est que les établissements européens n'y ont augmenté ni en nombre ni en prospérité : c'est même le contraire qui a eu lieu. Plusieurs des belles maisons que les commerçants y avaient bâties à grands frais tombent déjà en

ruines ou se vendent à vil prix pour être démolies; les autres continuent à loger *très au large* les agents des grandes sociétés de Changhay, qui sont des Anglais, des Américains, des Russes et des Allemands, sans compter plusieurs missionnaires protestants. Quant aux missionnaires catholiques franciscains, qui soignent les chrétiens indigènes de la province du Houpé, de même que ceux du Hounan, du Chensi, du Chansi et du Chantong, on peut dire que leurs œuvres y sont en progrès notable. Une nouvelle procure est construite pour remplacer la maisonnette provisoire où je logeai il y a cinq ans; la grande et belle maison des religieuses italiennes élève un grand nombre d'orphelins chinois, et les nouvelles conversions au christianisme se multiplient, surtout dans la partie orientale de ce vicariat. Aussi cette mission, sagement administrée par Mgr Zanoli, reçoit-elle un renfort important de missionnaires d'Europe.

Je crois qu'actuellement M. Blancheton, gérant du consulat de France, est le seul Français qui réside à Han-keou. Je m'étais proposé d'aller aujourd'hui saluer ce monsieur, que j'ai connu autrefois à Pékin; mais, aussitôt qu'il a appris mon arrivée dans cette ville, il a eu la bonté de m'écrire pour m'inviter à aller déjeuner chez lui ce matin.

J'ai le plaisir inattendu de trouver au consulat M. Fr. Garnier, officier distingué de notre marine, qui fit partie de l'expédition scientifique du Mé-

kong. Ce voyageur, devenu célèbre par les importantes et intéressantes publications qu'il a faites sur les résultats obtenus par la mission qu'il dirigea depuis la mort de M. de Lagrée, se prépare à aller dans la partie méridionale du Setchuan, et voudrait bien que je pusse l'accompagner dans cette rapide exploration. Mais, les conditions où je me trouve en ce moment m'empêchent de concourir à ce voyage, qui m'aurait souri d'ailleurs à certains égards. M. Garnier m'apprend qu'il a l'intention de faire une seconde campagne pour essayer de pénétrer dans le sud du Tibet. Cependant les prétendues missions exploratrices de la Chine centrale et méridionale, annoncées par les journaux de Changhay, ne sont, me dit-il, que des *canards!...*

Mon voyage en Europe s'était fait dans de si fâcheuses conditions pendant la guerre franco-prussienne, que je n'y avais pu prendre connaissance de ce qui avait été déjà publié sur la grande exploration du Mékong. Je regrettais cela d'autant plus vivement que je considère cette brillante entreprise comme une œuvre vraiment méritoire et glorieuse, dont les petits travaux, plus ou moins analogues, que j'exécute me font mieux sentir qu'à d'autres l'importance ainsi que toute la grandeur des difficultés que les courageux officiers de notre marine ont eu à surmonter. Aussi, est-ce avec le plus vif intérêt que je parcours aujourd'hui le magnifique volume que M. Garnier met entre mes mains : c'est beau, et pour le fond et pour la

forme. — Si jamais je me mettais à écrire quelque chose sur mes recherches et sur mes prosaïques pérégrinations, le lecteur ne trouverait dans mon travail rien de semblable ou de comparable au livre de M. Francis Garnier.... Seulement le naturaliste avide de connaître quelque chose des productions et des conditions physiques de l'intérieur de la Chine, rencontrerait peut-être dans mes notes des détails et des observations dont il pourrait tirer parti, en attendant que d'autres fassent mieux sur la même matière.

On sait que les trois villes de Han-keou, de Han-yang, et d'Outchang ne sont séparées l'une de l'autre que par l'eau, et qu'elles forment le centre de population le plus important de l'empire, porté par les livres chinois à sept millions d'âmes! Ce chiffre, qui a pu être vrai pour les temps passés, est maintenant beaucoup au-dessus de la réalité; je pense que le total des habitants actuels des trois villes aurait de la peine à atteindre deux millions.

Tandis que la capitale du Houpé, *Ou-tchang-fou*, et *Han-yang-fou* sont bâties sur la colline, leur voisin *Han-keou* se trouve placé sur une plaine alluvionale, basse et aqueuse. Aussi, la concession européenne y est-elle dans une situation déplorable; mais de toutes les maisons que les Occidentaux y ont élevées, c'est sans contredit celle du consulat de France qui *jouit* de la position la plus lâcheuse, sans compter qu'elle est isolée et trop éloignée du reste de la ville. Je dus y aller en

bateau *jusque sur la porte*, quand je passai dans cette ville, il y a cinq ans. Maintenant les eaux du Yang-tsé sont basses, et le piéton peut aller voir M. le consul sans autre inconvénient que celui de se crotter richement en route.

Néanmoins M. Blancheton trouve le moyen de faire cultiver des fleurs dans le grand jardin qui existe devant le consulat et dont, sans les inondations périodiques, on pourrait faire quelque chose de joli. En ce moment, il y a là une profusion d'*œillets mignardises* et de *Petunia* de toutes les nuances qui égayent les yeux des rares visiteurs.

Mais, ce qui m'intéresse le plus dans ce jardin, ce sont trois faisans Amherst et trois faisans sans collier, qu'on y nourrit dans une très-belle volière, et qui ont été envoyés de Yunan par M. Dupuis. A propos de ce hardi commerçant français, que j'ai rencontré jadis ici même, on me dit qu'on n'a plus de ses nouvelles, depuis longtemps qu'il est entré dans cette province.

M. Blancheton m'apprend que, il y a deux mois, il a eu, dans son jardin, plusieurs autres rares gallinacés, qui avaient été envoyés du Thibet oriental par les soins de Mgr Chauveau (Crossoptilon blanc, Lophophore et Ithagine). Ces oiseaux avaient une destination particulière, mais c'est en France, croit-on, qu'ils ont été dirigés.

9 mai 1873. — A Han-keou. Ciel couvert.

A cause de la pluie, je n'ai pas pu m'embarquer hier soir pour *Kiou-kiang;* il faudra que j'attende

jusqu'à demain. — Mon intention est de me rendre, après quelques jours de relâche, dans cette ville, au sud-est du Kiang-si, où je crois que je trouverai encore à travailler utilement pour l'histoire naturelle, tout en restant auprès de mes confrères français.

10 mai 1873. — A Han-keou. Assez beau temps.

En allant prendre ma place sur un des grands et beaux bateaux à vapeur de la compagnie Russel, je vois, devant le bureau de l'Office, les marques des principales inondations du Fleuve Bleu qui ont été observées à Han-keou depuis que les Européens y sont : celle de 1870 est la plus élevée; elle atteint à peu près ma hauteur au-dessus du niveau du quai. Or, comme le sol des maisons de Han-keou est moins élevé que le quai et que le Yang-tsé grossit régulièrement en été, c'est chaque année, et parfois pendant des mois, qu'elles ont l'agrément d'être changées en véritables îles, accessibles seulement en bateau. Malgré cela, les résidents européens de cette ville prétendent que le climat y est salubre, et que les maladies y sont incomparablement plus rares qu'à Changhay.

Depuis un an, mon nom a paru assez souvent dans les journaux de la Chine. Les articles que M. E. Blanchard, de l'Institut de France, fit paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*, pendant le siége de Paris, sous le titre de *Nouvelles explorations de la Chine*, et dans lesquels ce savant professeur du Muséum a fait ressortir une partie de

mes travaux bien au delà de leur mérite, ont été reproduits d'abord par le *Nouvelliste de Changhay*, et puis, en anglais, dans l'*Evening courier*, et dans le *Sanghae budget*. On en a même fait deux éditions anglaises, en cahiers séparés. De plus, une longue lettre que, l'été dernier, j'écrivis sur les productions naturelles de l'intérieur de l'empire, à M. Forbes, l'un des membres les plus actifs de la Société asiatique, a été insérée *in extenso* dans le volume annuel du *North-China-Branch* de cette année. De sorte qu'il est maintenant peu d'Européens vivant dans cet extrême Orient qui ne me connaisse de nom.

Cette renommée, que je n'ai pas provoquée, que je ne désirais pas et qui ne laisse pas de m'embarrasser quelque peu, a aussi son bon côté. Ainsi, ce matin, le bon père Angelo n'a eu qu'à décliner mon nom aux agents de la compagnie des steamers pour que ces *gentlemen* lui aient aussitôt accordé une place gratuite pour moi dans la meilleure cabine du bord : à quelque chose honneur est bon !

J'ai observé que, de tous les Européens qui habitent ces régions éloignées, les Anglais sont ceux qui suivent le mouvement scientifique avec le plus d'intérêt et d'assiduité. Il y a un bon nombre de ces honorables résidents qui, tout en vaquant au négoce et à leurs autres emplois, trouvent le moyen de s'occuper aussi de sciences, d'observations, de recherches géographiques, historiques et littéraires, et de toute sorte de collections d'his-

toire naturelle. Aussi, les hommes qui se dévouent à un but scientifique sont-ils sûrs de recevoir d'eux des marques d'une estime particulière. Et moi, en particulier, je puis dire avec vérité que, depuis que l'on sait que je travaille avec activité à l'histoire naturelle, j'ai été traité avec égards dans tous les bateaux anglais où j'ai dû voyager; tandis que dans nos bateaux français, excepté une fois sur cinq, on a eu bien soin de m'assigner toujours ce qu'il y avait de pire en fait de places et de cabines.

Je me suis embarqué au soir, et on ne lève l'ancre que vers le milieu de la nuit.

11 mai 1873. — Arrivée à Kiou-kiang. Beau temps avec fort vent d'est.

Deux compagnies de vapeurs font en ce moment le service régulier de Changhay à Han-keou. La plupart de ces bateaux sont fort grands et d'une construction particulière adaptée à la navigation fluviale; ils sont très-hauts et portent deux étages d'appartements au-dessus du pont. Les voyageurs européens occupent les cabines du devant, très-propres, très-belles; et les nombreux Chinois trouvent leur logement, pour un prix très-modéré, dans deux grandes salles qui sont en arrière de la machine, où ils passent leur temps philosophiquement, en fumant le tabac ou l'opium et en jouant aux cartes, etc. En comptant le temps dépensé dans les haltes de Tchin-kiang, de Nan-king et de Kiou-kiang, les vapeurs mettent quatre

ou cinq jours pour monter à Han-keou, et trois ou quatre pour redescendre à Changhay. Sur tout ce trajet, le magnifique Fleuve Bleu est navigable en toute saison; cependant, à cette époque de l'année où nous sommes, les eaux sont si basses qu'il y a des précautions à prendre pour ne pas toucher aux bas-fonds. Dans l'équipage de ces bateaux-marchands, il n'y a d'ordinaire d'Européens que les cinq ou six chefs principaux; tout le reste du service est entre les mains des Chinois, qui s'acquittent avec adresse et intelligence de leur office. Seulement les voyageurs doivent se tenir en garde contre les tentations *accipitrines* de leurs doucereux serviteurs à la luisante natte.

C'est à une heure après-midi que notre grand navire à triple étage se trouve devant la *Ville aux neuf fleuves* (*Kiou-kiang-fou*). Une petite croix de pierre placée sur la porte et la tour carrée d'une chapelle en construction m'y indique la nouvelle habitation de mes confrères, à quelques pas du débarcadère. — Quel bonheur de se retrouver enfin avec les siens!

Actuellement, le personnel français de l'établissement catholique se réduit à Mgr Bray, vicaire apostolique du Kiangsi, et à M. Portes, qui tient la procure de la mission : deux anciennes et chères connaissances. — J'avais rencontré déjà le premier, alors M. Bray, deux fois dans le cours de mes excursions ; d'abord près de la villa impériale de Jéhol et, plus tard à *Eul-che-san-hao*, en Mongolie; et à chacune de ces rencontres, j'ai vive-

ment été touché des procédés francs, cordiaux et généreux de cet excellent confrère à mon égard. Mais maintenant il est devenu *monseigneur!* La Providence l'a élevé à la dignité épiscopale, que certainement il n'avait point ambitionnée. Or, tout d'abord, le nom d'évêque vous inspire le respect ; le respect c'est en quelque sorte de l'éloignement ; l'éloignement c'est une diminution, une négation même de l'amitié, de l'affection.... Ceci est tellement vrai, que les hommes auxquels les simples mortels accordent le plus le respect sont ceux-là mêmes qu'ils redoutent davantage! La double voix de l'histoire passée et contemporaine est là pour enseigner ce fait aux *amateurs* de respect passif et actif; mais chacun a son goût : tous les rôles trouvent leur place dans le grand théâtre de ce monde. — Pour moi, je consentirais volontiers à voir disparaître de nos vocabulaires le froid mot de respect (quand il ne signifie que *surface*, *ignorance* du fond, *art* ou *artifice*), pour le remplacer par le mot estime (qui indique *connaissance*, *sincérité*, horreur de l'*artificiel* et du *théâtral*). Ce mot m'offre incomparablement plus de garantie et de sûreté, plus d'encouragement et de sécurité !

Mais quand on n'a accepté l'épiscopat que pour la charge et pour les graves devoirs qu'il impose, et que, sous les rigides emblèmes de la mitre et de la crosse, on n'a rien perdu du cœur et des bonnes affections des temps passés; quand, en un mot, on retrouve encore, sous ces insignes, un ami véritable, un condisciple estimé,... l'on se

sent à son aise, et l'on donne un libre cours à l'irrésistible besoin d'épanchement : on est heureux de ne pas *voir poser* et de ne *devoir pas poser*, sous prétexte de sauvegarder le respect.

Mais je m'aperçois que je moralise et que tout le papier de ces autres missionnaires qui m'hébergent généreusement ne me suffira pas si je continue ainsi à écrire toutes les rêveries que les hommes et les choses me suggéreront *crescendo*.... Je reviens donc à mes *moutons*.

J'entends dire ici que, depuis deux ans, on porte sur le marché de Kiou-kiang, pendant l'hiver, des chevrotins roux et des cerfs de moyenne taille, ayant de fortes cornes et un pelage d'un brun fauve. Ces animaux dont, à l'époque de mon premier voyage ici, on ne put même pas m'apprendre l'existence au Kiangsi, doivent être très-intéressants pour le zoologiste; aussi s'est-on empressé, paraît-il, d'en envoyer des dépouilles à M. R. Swinhoe.

On m'annonce également que le P. Heude, ayant poussé ses pérégrinations jusqu'ici, et même jusqu'à Han-keou, s'est procuré les mêmes cervides au marché de Kiou-kiang, à la fin de l'hiver dernier; et que ce naturaliste, qui s'occupe surtout des animaux aquatiques (qu'il peut facilement étudier et récolter dans sa belle barque chinoise), se trouve encore dans l'intérieur de notre vicariat du Kiangsi. — J'aimerais tout autant que le révérend père fût ailleurs; d'autant plus qu'il savait très-bien que mon intention était de ter-

miner par l'exploration de cette province mes courses dans l'intérieur de la Chine. Mais il est vrai que les découvertes scientifiques sont du domaine du *premier occupant*. Après tout, il ne s'agit pas ici de *droit :* il n'y a qu'une question de délicatesse....

12 mai 1873. Kiou-kiang. Beau temps.

Enfin, je puis déclouer mes caisses naufragées. Il y en a une (qui contenait une grande partie de mes oiseaux) qui est en bien pitoyable état : tout est abîmé, ou à peu près ! Quel malheur ! — Le reste est aussi plus ou moins mouillé ; mais, moyennant de grands soins, je parviendrai à les sauver.

13 mai 1873. Beau temps.

Quoique le défaut de pluie ait fait manquer dans ces régions la première récolte du riz, les petites collines des environs de la ville sont verdoyantes et belles maintenant. Je vais les visiter du matin au soir, en compagnie de mes deux chasseurs pékinois ; j'y fais une récolte abondante d'insectes, mais sans guère trouver de nouveautés marquantes. En cette saison, la gracieuse *Sericina fortunei* est très-abondante ; et je vérifie que les individus jaunes et les individus blancs appartiennent indubitablement à une seule et même espèce, les premiers étant des femelles et les seconds des mâles. Mais il me semble que ce lépidoptère si élégant, dont la chenille se propage sur les aristoloches, offre ici des caractères constants par lesquelles il

diffère assez sensiblement des sujets de Pékin, distingués sous le nom de *Ser. telamon*, et surtout de ceux que j'ai chassés jadis à Jéhol et qui ont le dessous des ailes *glacé d'argent* ou de *nacré*.

Le beau lac de Kiou-kiang, naguère si plein, si limpide, si orné de plantes aquatiques, si animé de poissons et d'oiseaux, est à sec maintenant, excepté dans sa partie médiane; il exhale au loin la puanteur des moules, des limnées, des paludines et des cyrènes en putréfaction, c'est dire assez que l'on n'y voit pas les folâtres *Nettapus*, ces sarcelles mignonnes qui nichent sur les toits, ni les étranges *Hydrophasianus* à la longue queue. Seuls, les hérons cendrés et les aigrettes y guettent silencieusement les grenouilles et le menu fretin qui agonise dans la mare. J'aperçois aussi, à mon grand étonnement, une jeune cigogne égarée, le *Ciconia nigra*, qu'on ne rencontre d'ordinaire que dans les grandes montagnes.

14 mai 1873. Kiou-kiang. Il pleut assez pour dire qu'il fait mauvais temps, mais non pour arroser suffisamment la terre avide d'eau.

Nous continuons à réparer de notre mieux les dégâts du naufrage.

15-20 mai 1873. Kiou-kiang.

Bien que je sache fort bien que l'été de Kiangsi est redoutable pour la santé, surtout dans l'intérieur de la province, la joie de me retrouver avec

les miens, près des Européens, et les avantages multiples que cette compagnie procure, m'ont tellement remonté au physique et au moral, que je renonce entièrement à l'idée de descendre maintenant à Changhay, d'où il n'est pas probable que je reviendrais jamais dans ces parages. Après avoir donc consulté l'expérience de mes confrères, je me détermine à aller passer cet été et une partie de l'automne sur les confins de Fo-kién. Notre mission possède là un établissement assez commode, et je suis persuadé que je n'y perdrai pas mon temps, et même que mes collections y pourront s'enrichir d'espèces nouvelles d'animaux et de plantes, quoique le P. Heude y ait déjà guidé sa confortable barque jusques aux recoins les plus éloignés.

Mais, avant de me remettre en route et pendant que je fais chercher les moyens de faire mon voyage, j'organise un envoi au Muséum, après avoir séché et plus ou moins bien restauré une partie des collections endommagées par vingt jours d'humidité.

Dans cet intervalle, j'ai l'occasion de voir plusieurs fois le docteur Shearer, le médecin de la petite colonie européenne de Kiou-kiang. Ce monsieur, qui s'occupe avec le plus grand zèle de botanique, me fait cadeau d'un *Platysternum* sec, qui lui avait été donné par un autre Anglais; mais nous ne pouvons pas savoir si cette tortue au bec de perroquet a été pêchée dans les eaux du Yang-tsé : je penserais que non. Il m'offre aussi, assez mal

préservé par l'alcool, un grand chéiroptère, au museau garni d'appendices membraneux : c'est un *Phyllorhina* nouveau pour moi, mais que je soupçonne devoir se rapporter au *Phyll. Swinhoi*.

Je trouve encore ici M. Kopsch, commissaire de douane, avec qui j'ai voyagé l'an dernier, de Marseille à Changhay. Il m'apprend que c'est lui qui a envoyé à M. Swinhoe les cerfs en question, ainsi que des *Nettapus*. Ces jolies petites sarcelles, que j'ai procurées à notre Muséum il y a cinq ans, ont été étudiées par le savant ornithologiste anglais et décrites dernièrement par lui sous le nom de *Nettapus Kopschii*. Quant au cerf qu'il a acheté au marché de la ville, c'est, paraît-il, le seul qu'on y ait porté depuis de longues années : cet animal était dépourvu de bois, et son pelage brun était marqué au dos de taches plus claires. Ce signalement me prouve qu'il s'agit ici d'une espèce nouvelle pour la faune chinoise; les renseignements que je prends auprès des Chinois m'apprennent en effet qu'elle vit en petit nombre parmi les montagnes du nord-est du Kiangsi.

Dans une excursion que je fais aux collines du voisinage, je vais revoir *Nazareth*, cette résidence provisoire de mes confrères, il y a dix ans, et qui a été démolie en grande partie. Pendant les trois mois d'été que je vécus là, en 1868, j'avais pour premier voisin le *Tho-jén*, ou maire de ce district champêtre, dont les enfants venaient souvent m'apporter des insectes, de petits reptiles, pour lesquels je leur donnais des poignées de sapèkes

ou quelque bagatelle d'Europe. Aujourd'hui, ces jeunes gens, y compris leur sœur, devenue maintenant une belle jeune fille de quinze ans, apprenant que je me trouve parmi leurs collines, profitent du premier prétexte venu pour passer devant ma maison et me montrer qu'ils se souviennent de moi. Mais je m'aperçois que, quand ils sont rentrés chez eux, ces pauvres innocents sont l'objet des plus bruyants reproches de la part de leurs parents.... Je cite ici ce petit fait, insignifiant en lui-même, comme une nouvelle preuve du changement en pis des dispositions des Chinois à l'égard des Européens. En effet, c'est dans tout l'intérieur de l'empire qu'il existe un travail souterrain des lettrés et des mandarins pour augmenter la haine des populations contre l'élément étranger, et il n'y a plus guère que les indigènes chrétiens et les hommes de peine qui consentent à avoir des rapports avec les Occidentaux, dont on désirerait se défaire.

Pendant ces six jours, le temps continue à être d'une sécheresse telle que la campagne en souffre considérablement. Cependant, les froments, récoltés à moitié, sont fort beaux dans cette contrée; mais cette céréale n'a pas ici une grande importance, comparativement à celle du riz, dont la première récolte est considérée comme déjà perdue.

Ce n'est pas seulement au Kiangsi, mais dans tout le centre et l'ouest de la Chine, que les pluies sont tardives cette année, si nous en jugeons par le bas niveau du grand fleuve, qui absorbe en

lui tous les cours d'eau de ces vastes régions. A cette occasion, j'apprends que le corps d'un négociant américain, qui était tombé dans le Yang-tsé l'hiver dernier, en face de la ville, et qu'on n'avait pu retrouver, malgré toute sorte de recherches, vient d'être retiré ces jours-ci, *intact et non corrompu*, après cinq mois de séjour dans l'eau, ou mieux dans la vase. C'était un homme qui jouissait de l'estime de tous les Européens, et sa mort avait grandement contristé la petite colonie de Kiou-kiang; d'autant plus que ce gentleman, après avoir relevé sa fortune à force de courage et d'activité, se disposait à porter à sa famille le fruit de ses économies et de son intelligence. Mais, comment se rendre compte de l'étonnante conservation de ce cadavre pendant si longtemps? Il faut sans doute chercher la cause de ce fait dans les matières bitumineuses ou charbonneuses qui se seraient trouvées dans la masse des boues où il s'était enfoncé.

CHAPITRE XXIII.

DU 13 MAI AU 3 JUIN 1873.

Départ du Kiou-kiang pour l'intérieur du Kiangsi. — Les ateliers à thé. — Voyage en chaise à porteurs. — Buffles et leur nouvelle exploitation. — Le *Ly-chan*. — Mauvaises auberges. — Orage; maladies des porteurs. — Végétation des collines. — Une halte forcée; un artiste chinois; la poule qui glousse. — Fuite d'un porteur. — Les femmes kiangsinoises. — Nan-tchang-fou; Fou-tchéou. — Les chrétiens de ce district; les persécutions nouvelles; leur origine et leur histoire. — La Sainte-Enfance; mariage des filles recueillies. — Zèle de M. Anot. — Vergers, camphrier colossal. — Arrivée à Tsitou.

22 mai 1873. Départ de Kiou-kiang pour le sud-est du Kiangsi. Très-beau temps; vent d'est. Fait soixante-dix *li* de route.

C'est en bateau que les missionnaires du Kiangsi font d'ordinaire leurs voyages; car c'est le moyen le moins coûteux et le plus commode. Mais, comme les eaux du lac *Poyang* sont très-basses maintenant, et qu'à cette époque de l'année les vents contraires de sud et de sud-est sont quotidiens, j'ai pris le parti de voyager par terre, c'est-à-

dire en chaise à porteurs. Mes robustes jeunes gens feront leur route à pied et accompagneront les deux brouettes sur lesquelles ont été ficelés nos lits, nos habits et tous nos autres effets nécessaires. Nous comptons arriver en six jours à *Fou-tcheou-fou*, jusqu'où seulement j'ai loué mes cinq hommes. Là je trouverai le respectable M. Anot, le vétéran de la mission kiangsinoise, qui me donnera des renseignements et des moyens pour continuer mon voyage.

Cette fois-ci encore, j'ai eu beaucoup de peine pour trouver les porteurs qu'il me fallait : la cause de cette rareté de porte-faix est que la première récolte du thé de l'année arrive ces jours-ci de l'intérieur de la province et du Fokien occidental, et qu'à Kiou-kiang, qui est un grand entrepôt de cette précieuse marchandise, tous les travailleurs valides sont avidement recherchés, soit pour transporter, soit pour préparer et encaisser la feuille aromatique que les négociants européens attendent avec impatience.

Déjà depuis plusieurs jours, outre les vapeurs ordinaires de commerce, il est arrivé à Kiou-kiang et à Hankéou plusieurs bateaux théiers qui n'attendent que leur cargaison pour repartir vers l'Occident et y porter le thé nouveau le plus promptement possible. Des primes sont accordées aux premiers arrivants.

Pendant mon premier séjour dans cette ville, j'ai pris quelques notes sur la préparation qu'on y fait subir au thé avant de le livrer au com-

merce européen; car il ne plairait pas aux Européens tel que les Chinois le prennent. En effet, les indigènes font infuser la feuille, telle qu'elle a été récoltée, après l'avoir fait sécher à l'ombre et enfermée ensuite hermétiquement dans des pots de terre avec quelques fleurs odorantes, dont la meilleure est le *Jasmin sambac*. De plus, les Chinois ne mettent jamais dans leur thé ni lait ni sucre, car la bonté de ce breuvage consiste plutôt dans ses effets toniques que dans sa saveur un peu amère.

Il y a dans Kiou-Kiang plusieurs ateliers où l'on prépare en grand le thé pour l'usage européen. La feuille, apportée des montagnes de l'intérieur, y est soumise à plusieurs opérations (une sorte de fermentation, une torréfaction, et des manipulations soit à la main, soit au pied) qui développent l'arome qui plaît au palais des Occidentaux. Actuellement, le principal de ces établissements appartient à un chrétien; et je suis allé le visiter deux fois : il y a là plusieurs centaines de Chinois des deux sexes, occupés aux différents travaux. Les gains pour chacun sont à proportion du travail qu'il a fait dans la journée. Je puis dire que ce ne sont pas les conversations et les rires qui font défaut dans ces vastes ateliers, bien que les hommes et les femmes travaillent dans des compartiments séparés; mais aux matrones d'un âge mûr sont mêlées beaucoup de jeunes filles au regard fugace, et c'est dans tous les pays du monde que cet aimable élément provoque la gaieté.

Quand, pour voyager, on a affaire avec des Chinois, c'est toujours par le mot *enfin* qu'il faut commencer pour annoncer que tout est prêt et qu'on se met en route : ils ne sont jamais pressés de partir! Aujourd'hui, on ne fait pas une exception à la coutume, car il me faut attendre plus d'une heure entière, au seuil de la porte et le parasol en main, avant que les préparatifs ne soient terminés. Il est donc plus de huit heures quand nous nous mettons en mouvement.

Au Kiangsi, les hommes qui voyagent ont d'ordinaire une chaise à eux, couverte et plus ou moins commode ; mais celles que les entrepreneurs de voyages fournissent aux étrangers consistent en une chaise ordinaire de bambou, suspendue au milieu de deux longues perches : libre au voyageur d'y ajouter une toile cirée ou non cirée, qui le garantisse du soleil et de la pluie.

Au Setchuan et sur d'autres points de la Chine, j'ai toujours vu que les porteurs de profession avaient leur chaise à eux, couverte et complète. Les Kiangsinois sont donc, sous ce rapport et sous bien d'autres, moins avancés et moins civilisés que les Setchuanais: et les voyages sont ici plus désagréables encore qu'ailleurs, à moins que l'on ne soit en bateau.

Nous avons pris et nous suivons ce qu'on appelle ici la grand'route, qui mène à la capitale de la province; mais je dois avouer qu'il m'est souvent difficile d'y distinguer même un sentier battu Nous nous dirigeons le jour vers le sud-

ouest, en traversant d'abord une série de plaines, qui sont converties en lacs à l'époque des grandes eaux : là errent en liberté des troupeaux de vaches et de buffles, broutant l'herbe rare qui y pousse; à notre approche quelques-uns de ces derniers trottent et bondissent, en branlant leurs noires cornes, avec une agilité que je n'aurais pas soupçonnée sous ces formes si massives; ce qui me ferait croire que, malgré les apparences, le buffle est plus leste que le bœuf. J'observe là un petit trait, nouveau pour moi, de la tenace rapacité des Chinois : plusieurs chercheurs de crottin, l'épaule chargée de la hotte odorante, suivent avec acharnement plusieurs de ces gros ruminants, qu'ils tourmentent du bout de leur houlette sans trêve ni merci, jusqu'à ce que, de guerre lasse, les pauvres bêtes aient exhibé le fruit de leur rumination! Voilà un procédé singulier pour avoir de l'engrais hâtif.

En quittant les petites plaines, nous nous engageons parmi des monticules assez jolis, dont la terre superficielle a une teinte fort rouge. Le sous-sol est tantôt du calcaire bleu, tantôt du grawake, tantôt de la marne; le quartz y est répandu abondamment.

Notre chemin passe à l'ouest du groupe montueux de *Ly-chan* ou *Lu-chan*, lequel me paraît de ce côté avoir des sommets un peu plus élevés que ceux que j'avais vus et mesurés, il y a cinq ans, dans la partie orientale. Cette longue montagne et celles qui la suivent vers le sud sont déboisées

dans la partie que nous en apercevons ; mais une épaisse verdure de broussailles et de plantes herbacées leur donne en ce temps un aspect admirable.

C'est aujourd'hui que j'aperçois les premières petites sarcelles des toits de l'année : ces gentils oiseaux sont assez nombreux déjà sur certaines rizières abondamment pourvues d'eau.

23 mai 1873. Voyage dans le Kiangsi. Fait quatre-vingts *li*. Temps orageux; pluie au soir.

Il est fort heureux pour moi d'être habitué (ou résigné) à toute sorte d'incommodités ! Comme on me l'avait annoncé, je vérifie que les auberges de cette province sont plus désagréables encore que partout ailleurs : on y est dans la saleté, dans la puanteur, dans la fumée, et au milieu d'un incessant brouhaha. Pas une chambrette qui soit fermée, isolée, un peu propre ! plusieurs sales lits partout; et rien qu'une paille fétide pour y étendre ses couvertures. Je pense que cet état de choses tient d'abord aux ravages des rebelles qu'on est encore loin d'avoir réparés, et ensuite et surtout, à ce qu'il n'y a guère de voyageurs d'importance qui fassent de longs voyages par la voie de terre, dans cette partie du Kiangsi. Quant aux nombreux porte-faix et brouettiers qui fréquentent cette route, ils s'accommodent de tout, pourvu qu'ils aient un peu d'opium à savourer le soir.

Aujourd'hui la chaleur est terrible, et nous en souffrons tous beaucoup. Mais je plains l'un de

mes brouettiers, dont la maigreur et le teint cadavérique m'indiquent un homme déjà épuisé de forces : ce pauvre diable n'ira pas loin.

Notre voyage se fait sur le même genre de collines rouges que celles d'hier. Cependant j'observe que dans la construction des ponts et dans d'autres bâtisses, les pierres calcaires sont remplacées par de grosses dalles d'ardoise; et je vois porter de la houille qu'on me dit avoir été extraite dans le voisinage. Ainsi, il y aurait des mines de charbon à une dizaine de lieues seulement au sud-ouest de Kiou-Kiang.

J'ai oublié de noter en son temps que le combustible minéral ne manque pas dans cette ville, comme lors de mon premier voyage : les Européens ont trouvé moyen d'y faire apporter une grande quantité de houille d'assez bonne qualité, d'une localité qui a nom *Lo-pine* et qui est dans les parties nord-est de la province. Mais ce charbon leur coûte encore trois fois plus cher que cela n'aurait lieu s'il leur était permis d'aller eux-mêmes le faire prendre sur les lieux d'extraction, c'est-à-dire à trois journées de distance du Kiou-Kiang.

La végétation n'offre pas de nouveauté sur ma route : les camphriers et les liquidambars deviennent plus communs qu'au nord; je vois encore que parmi les broussailles abondent toujours les faisans à collier blanc.

Nous avons traversé deux rivières en barques dans cette journée, et nous n'avons pas cessé d'avoir en vue le *Ly-chan*, sur notre gauche. L'endroit

où nous nous sommes arrêtés pour la nuit s'appelle *I-lan*. Nous y sommes parvenus abattus de fatigue; bientôt après notre arrivée, éclate un gros orage qui met en vraie jubilation les campagnards, mais dont les suites ne réjouiront pas les pauvres voyageurs. On nous dit que nous avons fait, dans notre longue journée de marche, quatre-vingts *li* de route! D'après ceci, il me paraît que les *li* de ce pays sont plus longs que ceux d'ailleurs.

Je prévois que mon voyage va devenir plus difficile. Outre que les chemins sont abîmés par la pluie torrentielle qui tombe ce soir, je constate que le brouettier au pâle et maigre visage est malade à n'en pouvoir plus, sans que le vin que nous lui donnons diminue sa souffrance; de son côté, l'un des porteurs de la chaise commence à se plaindre d'une entorse mal guérie au pied. Me voilà donc bien embarqué! L'on m'a fait payer, pour avoir les cinq hommes nécessaires, un bon tiers de plus que le prix accoutumé (comme cela m'arrive souvent); et néanmoins l'on m'aurait donné pour faire un long voyage des invalides qui risquent de me laisser sur la route! et cela dans un pays inconnu, et infesté de bandits! — Tâchons d'espérer qu'il n'en sera pas ainsi.

24 mai 1873. Voyage dans le Kiangsi. Il a plu beaucoup pendant la première partie de la nuit. Ce matin le temps se remet un peu, mais il reste orageux; la pluie recommence à trois heures.

A cause du mauvais temps et de l'état maladif des porteurs, nous ne faisons aujourd'hui qu'une cinquantaine de *li* de chemin. Mes jeunes Pékinois m'ont fait un plaisir sensible en se mettant spontanément à aider les brouettiers, au moyen de cordes passées à l'épaule : ils sont chrétiens, disciples de cette religion qui prêche la charité, la générosité, l'abnégation! Au surplus, je ne veux pas trop pénétrer dans le cœur de mes garçons; ils savent que c'est le meilleur moyen de se faire des mérites auprès de moi, que de payer généreusement de sa personne, n'importe pour qui.... Du reste, il est si rare de voir un acte de véritable dévouement au milieu de ces populations païennes, si vieillies, si blasées!

La plus grande partie du voyage se fait encore parmi des collines composées d'argiles rouges marbrées de blanc, qui se rapportent, je pense, aux formations tertiaires désignées sous le nom de *latérite*, ainsi que de grès rouge et d'ardoises épaisses. Quelques pierres de taille que je vois sur la route sont de granit gris.

La campagne est maintenant revêtue de sa plus belle robe; mais la végétation y est toujours peu variée et elle ne m'offre point de nouveautés. Les *Pistacia sinensis* sont abondants et atteignent souvent les proportions des grands arbres, sans égaler cependant celles des vieux et imposants camphriers, qu'on ne rencontre qu'auprès des maisons.

Les collines sont sèches et peu habitées; elles

nous présentent des touffes de pins communs de Chine, de petite taille, et quelques sapins à feuilles lancéolées (*Cunninghamia*). L'on y voit aussi des chênes, des châtaigniers, des fortuneas, des micocouliers, des planéras, des ormeaux en petit nombre et à l'état rabougri, et des troënes de deux espèces. Le *Croton sebiferum* est assez abondant près des terres cultivées. L'arbuste le plus commun est le *Vitex negundo*, ou gattilier. Il y a aussi le *Dyospiros kaki*, sauvage et abondant, le *Smilax china*, l'*Aphyllanthus*, le *Gardenia*, des *Lespedeza*, plusieurs *Rosa* et *Rubus*, le *Xanthoxylum alatum*, un *Abelia*, une sorte de *Vitis idæa* ressemblant à un *Arbutus*, etc.; mais toutes ces plantes ne se voient que par-ci par-là, et ne parviennent pas à donner un aspect riant au paysage. On dirait que la végétation ne croît plus qu'à regret sur cette terre vieille et appauvrie.

Les insectes aussi sont très-peu nombreux sur les buissons : j'y distingue des *Anomala* et des *Cétonides* de petite taille. En passant près de l'eau, j'observe plusieurs *Ardetta flavicollis*, un *Gallinula phœnicura*, et beaucoup d'*Anas zonorhyncha* qui paraissent nicher au pays. Les autres oiseaux aperçus consistent en quelques merles au bec jaune, et force *Pakos* et *Ixos* des espèces ordinaires.

25 mai 1873. Voyage dans le Kiangsi. Un très-fort et bruyant orage a duré toute la nuit dernière, avec une pluie diluvienne.

Malgré le temps très-incertain au matin et mal-

gré le mauvais état des chemins, qui sont convertis en ruisseaux ou en fondrières, nous nous remettons en marche de bonne heure, après avoir avalé deux bols de riz chacun. Après avoir passé une rivière qui coule vers le sud et où les bateaux abondent, nous essayons de voyager dans le même genre de collines qu'hier, où le latérite bariolé est entremêlé de cailloux roulés; mais nous faisons peu de chemin. L'orage continue avec quelques interruptions, et il nous oblige à des haltes fréquentes; mais bientôt nous nous trouvons tout mouillés, hommes et bagages.

Le pays est toujours très-désert. Pourtant à un moment où la pluie recommence à tomber plus fort que jamais, nous avons la bonne chance de rencontrer, sur le sommet de l'une de ces nombreuses petites collines déboisées et dépeuplées, une méchante auberge en bois, pénétrée de toute part par la pluie et le vent. C'est à peine si nous y trouvons de quoi nous mettre à l'abri de la pluie qui tombe à torrent; et nous devons rester là près de quatre heures, trempés et transis de froid. Dans cet intervalle, l'un des hommes qui avaient été loués pour remplacer les porteurs malades, profite du désordre occasionné par l'orage, pour se cacher et prendre la fuite, bien entendu avec l'argent qu'il avait reçu pour plusieurs jours : cet événement nous met dans un nouvel embarras !

Pendant notre halte forcée, j'observe la pratique employée par les Chinois pour refroidir *les poules qui gloussent :* je vois trois de ces pauvres

bêtes qu'on a attachées étroitement par les pattes et exposées ainsi à la grande pluie. Ce bain peu agréable ne manquera pas, me dit-on, de faire renoncer les poules à leur passion de couver; et bientôt elles recommenceront à pondre des œufs. Voilà qui est bon à savoir.

Une autre petite distraction, pendant cette effroyable pluie des tropiques : un peintre ou doreur ambulant est arrivé presque en même temps que nous à l'auberge, avec tout son nécessaire du métier renfermé dans un joli petit panier verni. Après avoir déposé une partie de ses habits mouillés et remplacé ses bottes cirées par des souliers de velours, il se met gravement à gratter, enduire et repeindre, devant nous, une fort vilaine statuè d'homme, de deux pieds de haut ; c'est le dieu protecteur de la maison. L'aubergiste paraît attacher la plus grande importance à ce que cette opération se fasse convenablement; les couleurs les plus voyantes, ainsi que l'or et l'argent, sont prodiguées à foison par l'artiste, mais sans aucun discernement, sans aucune intention de représenter la nature, sur la face et l'habillement de ce grotesque petit bonhomme. Tout le monde sait qu'un ridicule grotesque est le genre adopté par les Chinois pour représenter leurs divinités. Mais, ce que tout le monde ne sait pas c'est que les Kiangsinois, malgré le grand nombre de lettrés qu'il y a parmi eux, sont peut-être les plus superstitieux des habitants de tout l'empire.

Enfin, la pluie étant cessée et ayant trouvé par

hasard à engager un autre homme, nous nous remettons aussitôt en route, et nous continuons à marcher jusqu'à la nuit, pataugeant péniblement dans l'eau et dans la boue.

Nous n'avons parcouru aujourd'hui qu'une quarantaine de *li* de distance, c'est-à-dire moins de cinq lieues de France.

26 mai 1873. Voyage dans le Kiangsi.

Le temps est meilleur aujourd'hui; mais les chemins sont difficilement praticables, et nous ne faisons encore qu'une demi-étape.

Point d'observations particulières à noter : mêmes collines et mêmes terrains que ci-devant. Nous continuons à tenir la direction générale du sud, depuis trois jours que le *Ly-chan* a cessé de paraître à notre gauche.

En passant devant les maisons, j'ai remarqué depuis plusieurs jours que les femmes de ces contrées ont souvent un air distingué, des traits réguliers, le teint clair, en un mot, un minois qui ne ferait pas du tout mauvais effet parmi nos élégantes d'Europe : je pense qu'elles peuvent disputer la pomme de la beauté aux célèbres Honannaises. Mais, comme dans tout le reste de la Chine, leur mise est toujours des plus simples et des plus modestes. Quant aux hommes, ils me paraissent ici assez mal taillés, frêles et faibles : c'est justement le contraire de ce que j'ai observé sur d'autres points de l'empire, où souvent lorsque le sexe laid offre beaucoup de formes régulières, le beau sexe ne

présente guère que des physionomies rappelant involontairement la tête d'un crapaud....

27 mai 1873. Voyage dans le Kiangsi. Le temps revient peu à peu au beau ; vent de nord-ouest.

Ce jour, nous voyageons en plaine, près des bords méridionaux du lac Poyang et dans le voisinage de *Nan-tchang-fou*. Nous traversons au matin une première rivière venant du sud-ouest; et plus tard, une seconde, très-large, venant du sud et baignant le côté occidental de la capitale de la province. Nous n'entrons point dans cette grande ville, dont la population et surtout les lettrés ont juré, dit-on, que jamais aucun Européen n'en souillerait l'enceinte par sa présence. Cependant, il y a trois ou quatre ans le chargé d'affaires de France, le comte de Rochechouart, trouva le moyen d'entrer dans cet inviolable *Sancta-sanctorum* et de donner aux premiers magistrats du *Sen*, comme ils le méritaient, une leçon capable d'humilier leur insolent orgueil.

La route que nous suivons passe par les faubourgs considérables qui longent le grand fleuve que nous venons de traverser : nous les parcourons pendant une heure (tant ils sont longs!), et nous nous arrêtons même longtemps dans une des rues les plus populeuses, pour laisser à nos hommes le loisir de faire leurs petites commissions. Deux des porteurs loués à Kiou-kiang nous avaient quittés, malades, pour y retourner; et leurs remplaçants ne sont engagés que d'étape en étape : ce

qui nous cause un surcroît d'embarras et de perte de temps.

Pendant ma halte sous les murs de Nan-tchang-fou, un grand nombre de personnes viennent nous considérer, d'un air plutôt curieux que malveillant; j'apprends alors qu'on ne brûle guère que de la houille dans cette ville. Les pierres de taille employées dans les bâtisses et au pavage sont: granit, grès chloritique ressemblant à celui de Pékin, calcaire gris, bleu, rose; des grès rouges, composés parfois de grains roulés noirâtres mêlés à la pâte. Les montagnes qu'on aperçoit de là sont à trois ou quatre lieues de distance, à l'ouest de la capitale, et elles me paraissent avoir un millier de mètres d'élévation. Mais on ne peut pas dire que c'est de là que proviennent toutes les matières que je viens d'énumérer: le lac et les fleuves mettent *Nan-tchang* en communication facile avec une immense région.

Nous reprenons notre voyage, en nous dirigeant au sud-est, à travers une magnifique et riche plaine, toute cultivée maintenant en belles rizières. On n'y laisse d'inculte que le terrain strictement nécessaire pour les villages.

Les oiseaux aquatiques abondent dans les canaux; je distingue le *Gallicrex cristatus*, à l'étrange et sombre cri, la *Fulica nigra*, le *Gallinula phœnicura*, le *Nettapus*, le canard au bec zoné de jaune, l'*Ardeola prasinosceles* et quelques autres hérons déjà rencontrés ailleurs.

On nous dit que, du village où nous sommes ar-

rêtés pour passer la nuit jusqu'à *Fou-tcheou-fou*, il y a encore plus de cent soixante *li* de distance. Du pas que nous marchons et vu la longueur des *li* du Kiangsi, il est à craindre que deux jours ne nous suffisent pas pour faire ce voyage. — Aujourd'hui, nous avons parcouru sept ou huit lieues.

28 mai 1873. Voyage dans le Kiangsi. Assez beau temps, avec vent frais du nord.

La journée n'offre aucun incident particulier. Nous voyageons d'abord au travers de fertiles plaines, semblables à celles que nous avons parcourues hier soir, du milieu desquelles s'élèvent, dispersées çà et là, de petites montagnes insolées. Cela fait penser que l'alluvion a couvert ici une région montueuse préexistante, dont les cimes seules pointent comme autant d'îlots. Nous faisons aujourd'hui environ quatre-vingts *li* de chemin.

29 mai 1873. Voyage dans le Kiangsi. Le temps redevient chaud.

Notre voyage continue dans les mêmes conditions qu'hier : belles plaines couvertes de riz et quelques petites montagnes en vue. Les villages, près de celles-ci, sont ombragés de grands arbres, parmi lesquels priment les camphriers.

Nous faisons encore aujourd'hui à peu près quatre-vingts *li* de route; mais, comme je l'ai noté plus haut, les *li* de ces pays sont bien longs comparativement à ceux de Pékin.

30 mai 1873. Arrivée à Fou-tcheou-fou. Temps comme hier; trop chaud.

Aujourd'hui, c'est le cinquième jour de la cinquième lune de l'année chinoise ; et, de même qu'au premier jour de la lune, les Chinois sont en fête; tous ils ornent en ce jour leurs portes et leurs boutiques d'un bouquet de feuilles d'acorus et de tiges d'armoise, qui ont, dans leur esprit, la propriété de chasser de leurs pénates tous les diables malfaisants. Cette pratique est universelle dans la Chine païenne.

De l'endroit où nous avons dormi jusqu'à Fou-tcheou il n'y a plus que trois lieues de distance. Nous savons que l'établissement de M. Anot est en dehors de la ville, à deux *li* au nord-est; mais aucun de mes porteurs n'est jamais venu jusque dans cette contrée. J'observe que ces hommes ont souvent besoin de demander la route, et que ce n'est que par exception qu'on leur donne l'information désirée. Mais quand, parvenus dans les faubourgs de ce chef-lieu de département, mes gens requièrent le chemin de l'établissement chrétien, je m'aperçois clairement qu'on se fait un plaisir de leur donner des renseignements fautifs : cela me fait comprendre qu'ici la population n'est pas sympathique aux missionnaires catholiques ni à leurs œuvres.

Malgré cela, nous parvenons avant midi chez le bon et vénérable M. Anot, mais non sans avoir roulé une heure plus qu'il ne fallait parmi les champs et les marais, grâce à la palpable niaise-

rie de l'un de mes garçons qu'on a trompé.... Comme toujours, un accueil fraternel nous fait bientôt oublier et pardonner les petits ennuis passés; d'autant plus que je trouve aussi là un jeune confrère fraîchement arrivé de France.

C'est le neuvième jour de mon voyage, depuis le départ de Kiou-kiang : sans les mauvais temps et les maladies, nous aurions pu arriver à Fou-tcheou en six ou sept journées de marche.

31 mai 1873. Halte à Fou-tcheou-fou. L'air s'est refroidi de nouveau, et il pleut une partie du jour.

Comme cela a lieu au voisinage de tous les grands centres d'habitation, les terres qui entourent la ville de Fou-tcheou sont d'une fertilité remarquable; et quoique la plaine y soit toute couverte de rizières et d'étangs, l'on y jouit d'un climat très-salubre. Cependant, la population ne m'y paraît pas nombreuse; mais cela doit s'attribuer aux dévastations et aux massacres endurés au temps des rebelles.

Ici aussi je vois brûler de la houille, et l'on me dit, je ne sais sur quel fondement, que le sel de cuisine y vient du Fokién! — On aperçoit de petites montagnes, à quelques lieues de distance, vers le nord et vers le nord-ouest.

On m'apprend que le P. Heude, mon très-estimé confrère maintenant, en mission scientifique, exploratoire, vagabonde ou *bestiaire* (comme l'on veut), est repassé à Fou-tcheou, seulement deux

jours avant mon arrivée (dont, paraît-il, personne ne savait mot ici). C'est dommage! J'aurais eu beaucoup de plaisir à revoir cet aimable rival en recherches zoologiques. Il paraît qu'il est allé passer quelques jours dans notre collége de Kien-tchang-fou, après avoir été dans plusieurs autres contrées méridionales de la province; et il semblerait que ses explorations n'y ont pas été trop satisfaisantes, puisqu'il a dit à son retour qu'il n'y a rien à faire dans ces parages et qu'il est bien inutile que M. David vienne perdre son temps dans le département de Kien-tchang.... Pour le coup, je souhaite que le P. Heude soit mauvais prophète; car, bien que nous ne soyons pas maintenant dans la bonne saison, j'espère que cet excellent monsieur se trompe : il n'est pas allé lui-même parcourir les grandes montagnes, surtout celles que j'ai l'intention de visiter sur les confins et dans le territoire même du Fokién.

Les oiseaux que j'aperçois autour de notre maison sont : *Passer montanus*, *Pica media*, *Garrulax perspicillatus*, *Copsychus saularis*, *Gall. phœnicura*, *Ardetta ruficollis*, *Ardea egretta*, *Ardea garzetta*. — Il n'y a presque point d'arbres au pays, et les bambous y sont rares aussi.

1er juin 1873. Fou-tcheou-fou. Ciel couvert et pluie par rafales.

Pentecôte. Fête célébrée avec grande affluence des chrétiens du voisinage, la plupart nouvellement convertis.

Quoique le temps soit et s'annonce assez mauvais, je me dispose à me remettre en route, demain, pour aller à une quinzaine de lieues au sud-est, dans le séminaire ou collége ecclésiastique du vicariat : c'est là que je me propose de passer la saison des grandes chaleurs que tout le monde me dit ne pouvoir pas être affrontées impunément dans ces parages.

Avant de quitter cette ville, comme je sais que jamais mes notes de voyage ne tomberont sous les yeux de M. Anot, je veux consigner ici quelques détails sur ce respectable confrère qui me donne l'hospitalité et qu'on pourrait proposer comme le modèle du bon missionnaire, ainsi que sur les vicissitudes du christianisme dans cette partie de la Chine.

Pendant les années de liberté ou de semi-liberté que les empereurs accordèrent jadis aux prédicateurs de l'Évangile, par égard pour les services qu'ils recevaient des missionnaires employés à Pékin, la foi chrétienne s'établit et se propagea au Kiangsi, non moins que dans le reste de l'empire ; et de nombreuses chrétientés s'y fondèrent en divers lieux, surtout au sud et au sud-est de cette province.

Mais le changement des dispositions du gouvernement impérial, surtout la suppression de la célèbre Compagnie de Jésus, ainsi que la grande révolution de France et les graves événements politiques qni troublèrent si longtemps l'Europe, furent cause que ces chrétiens néophytes se trouvè-

rent tout à coup privés de leurs pasteurs. A cet abandon vinrent se joindre bientôt les persécutions et les vexations de toute sorte, qui firent apostasier beaucoup de ces hommes à caractère faible ou à convictions mal raisonnées.

Le nombre des fidèles diminua donc rapidement; et il n'était plus que d'environ six mille, quand la Congrégation de la Mission reçut de Rome l'ordre de se charger du soin de ces restes de chrétientés, sous la direction de Mgr Rameaux.

Il ne paraît pas qu'il entre dans les desseins de la Providence que les Chinois se convertissent en masse au christianisme : c'est peu à peu et comme par exception que la foi pénètre parmi eux.

Néanmoins, les fidèles du Kiangsi montaient déjà à une dizaine de mille quand commencèrent les longs troubles des *Tchang-mao* ou Longs-Cheveux, il y a quelque vingt ans. Alors, tout le pays fut en proie à leurs dévastations, qui se prolongèrent pendant toute la durée de la rébellion; et, dans la province entière, qui compte environ quatre-vingts villes, il n'y en eut que deux (la capitale et une autre) qui purent résister avec succès aux attaques de ces insatiables vandales. Les chrétiens et les missionnaires lazaristes eurent à supporter leur bonne part de tribulations et de pertes pendant ces troubles : ainsi, dans la partie méridionale du vicariat, toute une chrétienté, composée d'un millier de personnes, disparut en entier dans la bagarre, etc.

Depuis lors, les adhésions au christianisme ont

recommencé et se sont même multipliées, en dépit de l'hostilité ouverte des lettrés du pays. Maintenant, le nombre de ceux qui croient et pratiquent la vraie religion est plus élevé qu'avant la rébellion. Un certain mouvement de conversions s'est manifesté sur plusieurs points de la province, et dans le seul district de M. Anot (Foutcheou-fou), on compte plusieurs milliers de néophytes pratiquants.

Mais c'est ici qu'ont lieu aussi, en ce moment, les principaux troubles à l'occasion de la religion. Il n'y a que deux mois que les païens ont saccagé *quarante-six* maisons de nouveaux chrétiens ; ils en ont maltraité, battu et torturé beaucoup d'entre eux. On est même venu il y a peu de jours attaquer nuitamment cette maison de M. Anot où je crayonne ces notes....

Jusqu'ici on a eu beau faire des réclamations auprès des autorités locales : la justice et les réparations sont encore à venir ! C'est que le grand mandarin de la province, connu pour son hostilité contre les chrètiens, soutient secrètement, dit-on, les malfaiteurs, dont le chef occulte est un de ses anciens camarades.

Voici comment la chose a commencé ; ceci fait bien connaître les mœurs chinoises :

Dans un fumoir d'opium, quelques mauvais sujets païens se permirent de débiter hautement des vilenies contre l'honneur de la femme du chef d'une famille chrétienne respectable. Des gens qui ont entendu les calomnies vont aussitôt les

rapporter à notre chrétien de fraîche date, qui, n'écoutant que son ressentiment, court sur-le-champ trouver ces vauriens dans leur boutique à drogues, en saisit un par la tresse de ses cheveux, l'entraîne dans la rue et le force à lui faire publiquement ses excuses. — Bravo, mon bon ! Voilà une prouesse qui n'est pas complétement conforme aux maximes du christianisme....

Mais la chose n'en resta pas là : les calomniateurs humiliés se concertèrent aussitôt pour tirer vengeance de la rude leçon qu'ils avaient reçue ; et, pour cela, ils ne trouvèrent rien de mieux que de s'adresser au *lion* du canton, un certain *Ouang-po*, homme redouté de tous les voisins, ancien compagnon d'armes ou d'office du *Fouthaé* de la capitale du Kiangsi, dont il se vante de posséder l'amitié.... Justement, ce chercheur d'aventures se trouve à court d'argent depuis quelque temps, et il pense qu'on lui offre là une excellente occasion pour s'en procurer. Il envoie donc son neveu réunir toute une bande d'autres mauvais sujets ; et, malgré toutes les prohibitions légales, des armes sont fabriquées immédiatement et l'on se met en campagne aussitôt.

Ces braves improvisés parcourent les maisons des chrétiens de toute la contrée ; battant ceux-ci, les flagellant ou les suspendant par les cheveux, pour leur faire renier leur foi et surtout pour s'en faire donner les sommes d'argent qu'ils jugent à propos de fixer. On pille, on détruit, on brûle tout l'avoir de ceux qui ne peuvent ou ne

veulent pas payer les énormes réquisitions, etc., etc.

Les affaires en sont là en ce moment : ces injustices révoltantes, ces cruautés sont restées impunies jusqu'à présent. Mais M. Anot, qui en a référé à qui de droit après avoir été éconduit ici, espère, me dit-il, qu'elles ne tarderont pas à prendre une tournure plus conforme à l'équité. *Fiat!*

Je ne crains pas de me tromper en affirmant que c'est à M. Anot que revient en grande partie le mérite d'avoir suscité les nouvelles et nombreuses conversions au christianisme qui ont lieu ici depuis quelque temps. Son zèle et son courage n'ont jamais connu d'obstacles, bien que sa tête ait été mise à prix par les envieux lettrés de la capitale. En particulier, c'est lui qui a organisé, l'un des premiers en Chine, la belle œuvre de la Sainte-Enfance, dont plus que toute autre cette province avait un grand besoin. Car il est de fait que, nulle part autant qu'ici, les parents ne se défont plus facilement de l'*excès* de leurs nouveau-nés, surtout des filles.... Aussi, n'y est-on pas embarrassé pour remplir les établissements d'enfants *trouvés* ou *renoncés*. Il est arrivé à nos confrères d'en compter jusqu'à treize cents à la fois, placés chez les nourrices. — Quand ces filles (car ce sont presque toujours des filles) sont grandes, on les fait élever par de bonnes chrétiennes, dans des maisons destinées à ce but ; puis on les marie, et cela avec la plus grande facilité. Voici pourquoi : 1° Ces enfants sont mieux élevées et plus

instruites que la plupart des autres petites paysannes; 2° on les accorde aux jeunes gens de bonne conduite qui les demandent, sans que l'on exige de ceux-ci la somme ordinaire que coûte dans le pays l'achat d'une épouse (c'est-à-dire deux ou trois cents francs, moins qu'un mulet). Seulement, le futur est obligé de débourser préalablement de vingt à vingt-cinq *piastres espagnoles*, afin de monter le trousseau de sa fiancée, qu'il n'a jamais vue et qu'il ne verra (à la chinoise) que le jour de ses noces. Ainsi, en prenant femme parmi les pupilles de la Sainte-Enfance, nos jeunes chrétiens font économie de la moitié de la somme qu'ils seraient obligés de donner en cadeau obligatoire et convenu aux père et mère d'une autre épouse.

Pour accomplir toutes ses œuvres, M. Anot n'a pas ici l'aide puissante des sœurs de la charité; il n'a pas d'hospice, etc. Il fait tout à la chinoise et sans éclat, avec la coopération d'auxiliaires indigènes; et tout marche bien, quand la malignité des lettrés ne vient pas troubler ses travaux.

Depuis trente ans que M. Anot se trouve au Kiangsi, il n'a jamais cessé de se livrer au travail des missions avec le dévouement le plus admirable; son activité apostolique n'a d'égale que sa ferveur et sa régularité exemplaires. Il a parcouru toutes les stations de cette province, qui a cent soixante-dix lieues de long sur cent de large; et une santé à toute épreuve lui a permis de subir des fatigues qui auraient tué tout autre Européen.

Tout dernièrement encore, il a fallu que son évêque, Mgr Bray, lui ordonnât formellement de faire désormais ses grands voyages autrement qu'à pied, à cause de son âge, car il a plus de soixante ans.

Je me complais à noter ici, *per transennam*, une faible partie des bonnes qualités de ce missionnaire aussi humble que vertueux, parce que je sais qu'il a été l'objet d'injustes appréciations et de préventions regrettables, et que je pense qu'il est bon que la vérité passe avant tout.

M. Anot est originaire du diocèse de Soissons. On prétend qu'il n'a pas brillé dans ses études : en ce cas, nous aurions eu en lui un de ces exemples, moins rares qu'on ne croit, de jeunes gens se développant tardivement, et parvenant à posséder dans l'âge mûr autant et plus de bon sens pratique que quelques-uns des condisciples qui les avaient éclipsés pendant leur jeunesse.

Je mets fin à ma digression sur les missions du Kiangsi, en ajoutant 1° qu'il faut faire à la Compagnie de Jésus la justice de reconnaître que c'est à des missionnaires de leur active société que la plupart des anciennes chrétientés des parties de la Chine que j'ai visitées ont dû leur origine ; 2° que les chrétiens de tout l'empire ont été autrefois plus nombreux qu'ils ne le sont maintenant.

Pour ne parler que de cette province, j'entends dire qu'il n'y a pas une ville qui n'ait eu jadis *sa* ou *ses* chapelles chrétiennes. Mais actuellement on ne compte guère, pour toute la Chine, qu'*un*

fidèle par *mille* païens ! Et bien que, dans toutes les dix-huit provinces, il y ait à présent des conversions de plus en plus nombreuses, mon opinion est que la christianisation générale de ce peuple, si jamais elle doit s'effectuer, ne peut s'attendre que dans un avenir très-éloigné encore, surtout depuis que la facilité progressive de circuler et de s'établir dans l'intérieur de l'empire y attire de plus en plus les prédicateurs de toutes les sociétés dissidentes. Cette déplorable divergence dans l'enseignement et dans la pratique du christianisme est pour les Chinois un *seminarium* d'indifférence, parce qu'ils s'habituent à croire que chacune des nations occidentales a sa religion particulière ; et ils pensent qu'ils sont raisonnables eux-mêmes en conservant la leur. C'est là une conséquence qui vient naturellement à l'esprit d'hommes qui ne veulent pas et qui ne peuvent pas étudier pertinemment la question religieuse.

2 juin 1873. Départ de Foutcheou pour *Tsitou*.

Quoique tout ait été préparé pour nous mettre en route de bon matin, la pluie nous fait retarder notre départ jusqu'à midi. Dans cet intervalle, mes domestiques n'ayant pas retiré le sac à sapèkes qu'ils avaient posé sur les bagages, quelqu'un a profité de leur inadvertance pour le voler. Il y avait là toute la monnaie nécessaire pour les frais des deux journées de voyage que je me propose de faire. Nous avons lieu de soupçonner que l'auteur de ce larcin est l'un des hommes loués pour con-

duire les brouettes ; mais les preuves manquent pour l'en accuser.

Le hameau de *Tsitou*, où je me dirige, est au sud-est de Foutcheou, à trois lieues de la ville de Kien-tchang. Pour y arriver, nous suivons par d'assez misérables sentiers et en plaine la rive droite de la rivière qui vient de ce chef-lieu de département. Une première chaîne de petites collines que nous longeons à trois lieues de notre point de départ est composée de grès rouge, mêlé souvent de grains verdâtres cristallins et aussi de petits cailloux brunâtres. Cette pierre est assez tendre, quoique compacte, et paraît être une roche volcanique.

Je vois cultiver, au pied de ces monticules et le long de la rivière, un grand nombre de pruniers, de pêchers, et de plaqueminiers, qui y forment des vergers très-étendus ; mais, cette année, les pruniers et les pêchers sont pauvres en fruits.

En dehors des *Diospyros*, c'est très-rarement que j'ai rencontré dans mes voyages de véritables plantations d'arbres fruitiers : un verger de pêchers au Chensi, deux ou trois vergers de poiriers au nord, et celui que je vois aujourd'hui, sont les seuls. Cela fait voir combien les Chinois tiennent peu aux fruits (que d'ailleurs ils mangent toujours dans un état peu ragoûtant de crudité).

Plusieurs camphriers énormes croissent auprès de quelques maisons où nous faisons halte ; j'en vois deux dont le tronc mesure huit ou neuf pieds de diamètre.

Toujours peu d'oiseaux au pays : un *Glareola orientalis*, paraissant égaré, chasse aux insectes sur une verte pelouse, sans s'inquiéter de mon très-proche voisinage ; quelques merles-mandarins chantent de leur admirable voix du haut des grands arbres qu'ils affectionnent, au lieu de rechercher les sombres buissons comme leurs congénères d'Europe. Je vois aussi un *Buchanga leucogenys*, et quelques autres oiseaux rencontrés précédemment.

Nous nous sommes arrêtés, pour passer la nuit, au bout d'une sale petite ville nommée Chouy-Ouan, où nous avons pataugé longtemps dans la boue avant de parvenir à la chapelle provisoire qui nous donne l'hospitalité et où se réunissent pour prier les chrétiens nouveaux de cette localité. Les divers appartements de cette maison qui tombe en ruine sont en bien mauvais état ; et il n'y en a aucun où nous soyons complétement à l'abri du mauvais temps qu'il fait.

Bien que je n'aie souffert d'aucune maladie depuis mon retour en Chine, je commence à me trouver faible et presque sans force, grâce aux fatigues que j'endure et surtout à l'insuffisance de mon régime alimentaire pendant ces huit derniers mois. Aussi, redouté-je toutes les influences morbifiques, contre lesquelles mon organisme se trouve dans l'impossibilité de réagir ; c'est donc avec répugnance que je me résigne à endurer l'humidité, le froid, ou une trop mauvaise nourriture, toutes choses dont je me préoccupais fort peu dans les temps passés.

3 juin 1873. Arrivée au collége de Tsitou. Ciel couvert, temps menaçant.

Il faut convenir que mes voyages de cette année sont marqués au coin des contrariétés ! Ne voilà-t-il pas que l'un des porteurs de ma chaise a pris la fuite pendant cette nuit? C'est sans doute lui qui a volé hier mes sapèkes.... et quelques paroles un peu fermes que j'ai prononcées devant lui, au sujet de ce vol, lui auront fait peur? — Nous voilà le bec dans l'eau, ne trouvant pas un autre porteur qui veuille remplacer le fuyard. Il y a bien deux autres hommes, effroyablement amaigris par l'opium, qui s'offrent à me porter dans leur chaise ; mais ils demandent plus du double du prix raisonnable et juste, et ma première chaise est déjà payée pour tout le voyage. Enfin, faute de mieux, l'un de mes jeunes hommes de Pékin ayant consenti à aider à porter la chaise, à peu près vide, avec le porteur qui est resté, je me décide à faire à pied le reste du chemin (une dizaine de lieues), malgré la faiblesse insolite que je ressens, probablement à cause de l'humidité à laquelle j'ai été exposé dans le misérable réduit où j'ai passé la nuit dernière.

Rien de nouveau en route ; nous voyageons le long de la même grande rivière. Aujourd'hui encore nous passons au milieu de beaux vergers de pruniers où j'aperçois quelques fruits commençant déjà à rougir ; mais les passants se gardent bien d'y toucher, car, me dit-on, les propriétaires de ces plantations jouissent du privilége de punir

eux-mêmes les voleurs des peines les plus sévères.

Vers le soir, après avoir traversé en bateau, et exposés à une pluie battante, une autre rivière limpide venant de l'est, nous quittons le bord du fleuve de Kien-tchang, et nous gravissons un massif de collines qui montent jusqu'à quatre ou cinq cents mètres. Nous voyons là quelques gorges très-fourrées où l'on me dit que les panthères se sont établies depuis quelque temps. Nous nous y avançons donc avec précaution et le fusil à la main ; mais nous n'y apercevons d'autres êtres vivants que quelques *Suthora webbiana* et une quantité de jolies phalènes jaunes que la pluie n'empêche pas de voltiger d'arbuste en arbuste.

Du haut de ces monticules nous voyons vers le midi une chaîne éloignée de grandes montagnes, et, dans l'intervalle, la ville de Kien-tchang-fou, près de laquelle se distinguent deux grands ponts de pierre à nombreuses arcades ainsi qu'une belle tour bâtie sur un mamelon voisin. C'est au nord-est de ce chef-lieu que se trouve, parmi les petites collines de grès rouge, le collége épiscopal du vicariat. Nous y arrivons pour la nuit.... *Hic pax regnat amica.*

CHAPITRE XXIV.

DU 4 AU 30 JUIN 1873.

Séjour au Kiangsi central. — Collége de Tsitou; aspect du pays; nature géologique; plantes; animaux. — Mœurs du gobe-mouches blanc. — Gélatine de figues sauvages. — Fécule de nénufar, excellent aliment. — Le chant du coucou. — Réflexions sur les aptitudes intellectuelles des Chinois. — Promenade à Miouan. — Le *Canis procyonoïdes;* les oiseaux chanteurs du pays. — Notions chinoises d'histoire naturelle.

4 juin 1873. Séjour à *Tsitou.* Le temps, qui a été menaçant jusqu'à ce matin, se remet au beau.

Comme on me l'avait dit, le village de *Tsitou* est à trois lieues de *Kien-tchang*, chef-lieu de ce département qui confine au Fokién. *Tsitou* signifie *Septième commune;* et dans ces pays, le mot *Tou* est employé de préférence pour indiquer un ensemble de hameaux formant une commune, comme on dit ailleurs *wan*, *tchoang*, *hao*, etc. Le collége, où l'on élève une trentaine de jeunes Chinois qui se destinent à devenir les collaborateurs des missionnaires, est une assez vaste maison bâtie à l'européenne, c'est-à-dire ayant un étage au-

dessus du rez-de-chaussée, avec des fenêtres garnies de croisées où la toile de coton remplace économiquement les cassantes vitres. C'est M. Rouget qui est le supérieur de ce bel établissement, et qui dirige et enseigne les séminaristes, avec l'aide d'un confrère indigène et de plusieurs professeurs séculiers, pendant qu'il veille aussi à l'administration de tous les districts chrétiens des environs : c'est une grande besogne, mais son activité suffit à tout.

Après m'être casé magnifiquement dans la plus grande chambre du séminaire, je me mets aussitôt à reconnaître les alentours de ma nouvelle demeure. Le pays est varié, il renferme des rizières et de petites collines assez boisées. Les roches qui constituent celles-ci appartiennent, je pense, aux formations secondaires, et consistent en grès rouge et gris, mêlés de marnes argileuses des mêmes nuances, semblables à ceux que nous avons observés en chemin. Vers l'est et le sud-est, se voient de petites montagnes qui, me dit-on, continuent en s'élevant jusqu'au Fokién. Au sud-ouest, au delà du chef-lieu, s'aperçoivent d'autres montagnes, d'environ quinze cents mètres d'altitude; et derrière elles paraît, à une quinzaine de lieues de distance, un pic isolé bien plus élevé, et qu'il me faudra aller reconnaître plus tard.

Le pays, sans être boisé, offre un bon nombre de bouquets de grands arbres, et les bords des cours d'eau sont richement revêtus de plantes. Je puis dire que cet ensemble de plaines, de collines et de

montagnes, arrosées par de nombreux ruisseaux et par des rivières, forme pour moi l'une des plus belles régions que j'aie encore rencontrée dans mes longs voyages de Chine. Aussi, la première impression que me fait l'aspect du paysage de *Tsitou* est-elle des plus agréables, esthétiquement parlant.

Cependant, la végétation de ces monticules offre peu de variété. Le *Pinus sinensis* y est l'arbre le plus abondant; l'autre seul arbre résineux est le *Cunninghamia lanceolata*, fort rare. Le *Liquidambar formosana*, le *Pistacia sinensis*, le *Fortunea sinensis*, le *Celtis caudata*, sont assez communs, ainsi que deux ou trois espèces de *Quercus :* l'un de ces chênes a les feuilles minces, non dentées et allongées, et forme une nouveauté pour moi. Il y a aussi abondance d'un arbre à feuilles persistantes, de quatrième grandeur, qui est maintenant couvert de ses belles fleurs blanches ressemblant à celles des *Camélias*. Les *Planera* sans piquants et des *Rhus semialata* croissent çà et là dans les ravins; le long des ruisseaux on voit des acacias d'Égypte et le julibrisin, de grands saules marceaux, l'arbre à suif, etc., mais point de peupliers ni d'aulnes. Le camphrier est commun auprès des habitations, avec quelques rares ormeaux et des saules pleureurs. L'arbuste le plus commun est le *Vitex negundo;* il recouvre tous les terrains secs, où l'on trouve aussi quelques pieds de *Cæsalpinia*. Une éricacée, rappelant beaucoup notre *Arbutus uva-ursi*, prodigue maintenant ses fleurs en

clochette. Les deux espèces d'azalées du pays sont défleuries déjà, de même que la glycine, les rosiers blancs, et les *Ligustrum lucidum* et *sinense*. Tous les vieux arbres sont enserrés par les innombrables lianes des figuiers parasites, qui souvent les font ployer sous leur poids. Mais je ne vois point ici le curieux figuier rampant, qui fructifie sous terre, et qui abonde tant dans l'ouest de l'empire; les lierres, de même que les autres araliacés, y sont également peu abondants. La seule clématite du pays ressemble au *Cl. vitalba* d'Europe; mais j'en ai vu une autre espèce fort belle, en route, portant de grandes fleurs bleues isolées. Actuellement il n'y a point ou presque point de plantes herbacées en fleurs.

Les oiseaux que j'aperçois aujourd'hui ne m'offrent aucune nouveauté. Je reconnais : *Picus taucola*, *P. mandarinus*, *P. kalaensis*, *Turtur sinensis*, *Leucodioptron chinense*, *Garrulax perspicillatus*, *Pomotorhinus stridulus*, *Suthora webbiana*, *Munia acuticauda*, *Passer montanus*, *Garrulus sinensis*, *Urocissa sinensis*, *Ceryle rudis*, *Alcedo bengalensis*, *Enicurus sinensis*, *Motacilla alboïdes*, *Parus minor*, *Milvus Govinda*.

En fait de quadrupèdes, je ne vois qu'un chevrotin à teintes rousses (*Cervulus sinensis*), que les chiens font partir du milieu des broussailles, pas loin de notre maison. Espérons que je parviendrai à m'emparer de ce joli animal, qui ne paraît pas rare au pays, et dont je désire constater les rapports avec le *Cervulus lacrymans* du Setchuan.

5 juin 1873. Tsitou. Beau temps; il redevient chaud.

Le voisinage d'un sale ruisseau (que mes confrères ont nommé *le Cocyte*) et des rizières rendent les nuits fraîches dans notre maison, et empestent l'atmosphère : aussi ne m'étonné-je pas d'entendre dire que cette vallée est malsaine et très-fiévreuse, malgré sa grande largeur et les bosquets qui la décorent. Il nous faudra user de précautions pour déjouer la *Malaria*, pendant tout le temps des grandes chaleurs que nous resterons ici à respirer les effluves paludéens.

La chasse aux insectes nous donne d'assez bons résultats; mais il n'en est pas de même pour les animaux supérieurs. Outre les oiseaux cités hier, je vois la perdrix des bambous (*Bambusicola thoracica*) le faisan à collier interrompu, et l'*Astur soloensis*. Ce petit épervier, remarquable par la brièveté de ses tarses et par la blancheur de ses parties inférieures, paraît fixé au pays pour y nicher.

6 juin 1873. Tsitou. Temps beau et chaud.

Aujourd'hui nous capturons un *Ninox japonicus;* c'est la première fois que je rencontre cette curieuse chouette aux pattes presque nues et à la face emplumée. Nous prenons aussi le *Sitta sinensis* typique, et deux beaux *Tchitrea Incei*, roux et à queue longue.

A propos de ces derniers oiseaux, j'observe un petit trait de leurs mœurs, que je veux consigner

ici. On sait que dans ce magnifique genre de moucherolles, les vieux mâles ont tout le plumage d'un blanc pur, excepté la tête qui est d'un vert-bronzé, avec les deux plumes médianes de la queue allongées démesurément. Ce soir j'ai rencontré un couple de ces oiseaux, à plumage roux, qui étaient occupés évidemment à chercher un endroit favorable pour leur nid; j'étais à considérer ces élégantes créatures, au bec et aux pattes du plus beau bleu de cobalt, quand survient sous la feuillée un malencontreux rival, d'un blanc éclatant. Naturellement, c'est un combat sans pitié qui s'engage aussitôt entre les deux prétendants, sans que la *belle* (il faut dire la *laide* pour les oiseaux) perde rien de sa placidité. Celle-ci paraît regarder d'un œil indifférent les généreux assauts de ses adorateurs aux longues pennes; mais, elle a fini sans doute par donner quelques signes de ses préférences, ou bien, les combattants se trouvent déjà hors d'haleine, quand l'un de ceux-ci (le rouge, le premier mari), prend tristement la fuite et s'éloigne sans retour de l'ombreux bocage où il comptait élever sa nichée. Il m'est arrivé plusieurs fois dans mes voyages de rencontrer des oiseaux mâles qui avaient été évincés de la sorte, et qui étaient condamnés à passer solitairement toute la belle saison : cela a lieu surtout dans les oiseaux polygames et dans les oiseaux polyandres.

Deux espèces de *Tchitrea* visitent la Chine : celle dont je parle ici et qui voyage jusque dans la Mantchourie, et le *Tchitrea princeps*, qui touche

aux côtes orientales dans son passage au Japon, et qui se reconnaît à sa queue noire. Ces moucherolles, connus des Chinois sous le nom de *ruban blanc*, *ruban rouge*, à cause de la longueur de leurs plumes caudales, vivent de papillons principalement.

Au soir, j'acquiers deux beaux *Cerambyx*, d'une couleur grise pulvérulente, avec le haut des élytres garni de points saillants : ce capricorne vit et se propage sur le figuier ordinaire ; et l'on a beaucoup de peine à défendre contre ses ravages quelques pauvres arbres de cette espèce qui sont plantés dans la cour du collége.

7 juin 1873. Beau temps ; très-chaud (Tsitou).

Course aux bosquets de pins, de camphriers, de liquidambars et de chênes, qui sont répandus isolément vers le sud-est de notre vallée.

Nous prenons sur les vieux pins plusieurs beaux buprestes, qui me rappellent le *B. mariana*, du midi de la France, et un *Chrysochroa* vert, dont les élytres ne sont pas rayées de rouge. Nous capturons encore un grand *Trichodes* nouveau et plusieurs *Melolontha* intéressants ; un *Alauda cantarella*, une couleuvre nouvelle, à teintes blondes, et plusieurs lézards marqués de vert aux flancs, font aussi partie de la chasse de cette journée où un brûlant soleil n'a pas cessé de nous fatiguer. Une belle chauve-souris rousse dont nous nous emparons dans la soirée, dans notre maison, tenait son petit caché sous ses ailes : je ne connais pas ce

chéiroptère, qui a l'air d'un *Vespertilio*, ayant des oreilles courtes et la peau du front épaisse et plissée.

8 juin 1873. Il pleut pendant tout le jour (Tsitou). Pas de nouveauté, si ce n'est que je vois au soir voler deux oiseaux nocturnes, dont l'un assez grand ne peut se rapporter à aucun des hiboux que je connais en Chine : c'est peut-être le *Bulaca newarensis*, que M. R. Swinhoe a signalé à Formosa.

9 juin 1873. Tsitou. Très-forte pluie tout le jour ; l'humidité devient pénible.

A propos des figuiers grimpants, dont j'ai parlé dernièrement, j'apprends aujourd'hui que ces deux plantes parasites, dont les analogues abondent en Cochinchine donnent plus tard de belles figues, grandes et de forme ordinaire, mais qui ne sont pas mangeables. Ces deux espèces se ressemblent beaucoup par la feuille et le fruit ; mais il n'y en a qu'une qu'on utilise pour faire ce qu'on nomme ici *Lèang-fèn*, de la gélatine. Voici comment on procède : quand les figues sont mûres, on les récolte à *attrape qui peut* ; et après les avoir exposées au soleil pendant quelque temps, on en enlève les petites graines (qui sont dépourvues de la pulpe sucrée), et on les fait sécher sur des claies. Alors on souffle dessus et l'on vanne pour enlever toute poussière et les petites enveloppes scarieuses.

Quand on veut préparer un seau de *lèang-fèn*,

on prend une poignée de ces graines de figue, qu'on coud dans un sachet de toile forte ; on jette ensuite le tout dans le seau rempli de l'eau la plus froide possible, et on l'y laisse pendant plusieurs heures. De temps en temps on froisse à la main le sachet, pour en faire sortir la matière gélatineuse contenue dans les petites graines. Peu à peu l'eau prend une consistance de gélatine, et la préparation est faite. On prend cette substance telle quelle, ou bien assaisonnée de sucre ou de vinaigre ; et l'on me dit que cette gélatine incolore est très-rafraîchissante, et que pendant l'été les Chinois en vendent beaucoup sur les chemins : le bas prix auquel on la donne prouve la facilité de sa fabrication.

M. Rouget, qui, en sa qualité de directeur du collége, porte intérêt à la question alimentaire, me parle aussi d'une autre industrie culinaire, particulière à ces pays. Il paraît que les fruits des abricotiers ne mûrissent guère ici ; mais on a trouvé moyen de les utiliser quand même. On les cueille quand ils ont acquis leur développement normal, puis on les trempe dans de l'eau bouillante, pendant quelques moments. Ensuite on les place par couches dans un grand vase de terre, en y mêlant beaucoup de sel de cuisine ; après plusieurs jours, quand le sel a bien pénétré les abricots, on les retire du récipient, on les étend sur des claies de bambou, et on les laisse ainsi sécher au soleil et se racornir pendant un mois. Ainsi préparés, ces fruits se conservent indéfiniment, et

ils forment un aliment, ou plutôt un condiment très-estimé et très-recherché pour accompagner le riz. Les médecins le prescrivent souvent aux malades convalescents, pour aiguiser leur appétit.

10 juin 1873. Tsitou. La pluie, qui a continué à tomber la nuit et ce matin, cesse vers le soir. A huit heures, mon baromètre marque sept cent cinquante-deux millimètres, et le thermomètre vingt-cinq degrés dans ma chambre.

Nous prenons un petit héron, d'une couleur générale ardoisée (*Butorides javanicus*), espèce que je n'avais point observée encore en Chine; un *Lanius magnirostris*, un *Pericrocotus cantonensis* et un *Sitta sinensis*. La chasse aux insectes donne aussi de bons résultats.

Hier j'ai pris note de deux industries culinaires assez curieuses de ce pays; en voici une troisième qui me vient de la même source, et pour laquelle, me dit-on, ce département a de la renommée : il s'agit du *ngo-fén*. J'ai vu que par toute la Chine la magnifique nymphéacée à grandes fleurs purpurines, connue sous le nom de *Nelumbium speciosum*, jouit d'une grande estime, non-seulement pour sa beauté, mais comme plante alimentaire et médicinale. Mais jusqu'ici c'était seulement la racine et les graines que j'en avais vu employer, telles quelles, ou assaisonnées de sucre. Ici, et peut-être aussi ailleurs, on sait extraire de cette grande racine une fécule blanche, qui, dit-on, est très-corroborante. Pour en préparer un bol, on

met au fond du vase une seule cuillerée de cette farine, et on verse dessus de l'eau bouillante en l'agitant rapidement au moyen d'un bâtonnet. Cette matière blanche perd sa couleur presque immédiatement pour ressembler à de la gélatine, et toute l'eau du bol se trouve changée en une belle masse transparente et consistante. Mais, par le refroidissement, elle devient brune et solide. Mêlé d'un peu de sucre, le *ngo-fén* est excellent pour les malades, et aussi pour ceux qui ne le sont pas.

Une autre fécule analogue, mais plus estimée encore, s'obtient de la racine de *ko-tén* ou haricot à chanvre (*Pachyrhyzus Kempferi*), et porte le nom de *ko-fén*.

11 juin 1873. Tsitou. Pluie encore, pendant tout le jour.

Dans un répit laissé par le mauvais temps, je capture une petite mésange, de la section des *Psaltria*, qui présente des caractères nouveaux pour moi. Cet oiseau a la taille et les formes du *Psaltria concinna;* mais il n'a de roux que sur la partie antérieure de la tête; en place de la tache noire isolée de la gorge, il porte un collier formé par de petits points de cette couleur; de plus les parties inférieures sont blanchâtres, au lieu d'être très-rubigineuses. D'ailleurs, le bec et les pattes sembleraient annoncer un sujet adulte. — En cas de nouveauté d'espèce, ma jolie petite mésange porterait le nom de *Psaltria sophia.* — Si, par hasard, cet oiseau n'était que le jeune âge du

Psalteria concinna, je crois qu'il faudrait aussi regarder le *Mecistura vinacea*, de Verreaux, que j'ai pris à l'Ourato, comme le jeune du *Mecistura glaucogularis* de Gould; parce qu'alors il serait avéré que toutes ces petites espèces de Parides commencent par être parées d'une livrée qui semblerait complète, mais qui se modifie entièrement après la première mue et se fixe pour le reste de la vie.

Nous avons encore au pays le *Buchanga leucogenys*, le *Volvicivora melaschistos* et l'*Eurystomus orientalis*, qui y sont établis et nichent sur les plus grands arbres : ces insectivores font une guerre acharnée aux coléoptères et sont pour moi des concurrents désagréables. Le seul coucou que je voie et entende ici est le *Cuculus micropterus*, dont le cri ou chant peut se représenter exactement par les notes suivantes : *la*, *sol*, *sol*, *mi*, répétées à satiété, à la manière de tous les coucous. Comme je n'ai point distingué ici la voix du *Cuculus sparveroïdes*, je pense que nous avons dans cette espèce un oiseau plus septentrional.

12 juin 1873. Tsitou. Encore mauvais temps au matin ; il paraît vouloir s'arranger au soir.

Fête de l'Ascension. Dans la plupart de nos séminaires de la Chine, les principales fêtes de l'année sont célébrées avec toute la solennité que les circonstances permettent, toutes nos cérémonies catholiques et le chant ecclésiastique y sont exécutés aussi exactement qu'en Europe, par les jeunes étudiants indigènes. Les Chinois ont l'es-

prit attentif, et, quand ils le veulent bien, ils imitent et ils apprennent facilement tout ce qu'on leur enseigne, pourvu qu'il ne s'agisse pas de sciences qui demandent du raisonnement et un esprit logique et profond. Leur mémoire est généralement meilleure que la nôtre, parce que c'est la seule faculté intellectuelle que cette race cultive, depuis d'innombrables générations, dans l'étude de leurs hiéroglyphes dont le nombre monte jusqu'à quatre-vingt mille et plus; en outre, les aptitudes mimiques sont très-développées chez eux. Ceci est tellement vrai que j'ai entendu des officiers instructeurs européens, qui étaient employés à apprendre le maniement de nos armes aux troupes chinoises, déclarer qu'ils réussissaient à enseigner en deux mois aux soldats de cet empire ce qui demanderait un an de travail pour les conscrits de notre Occident. Voilà pourquoi, nous et nos compatriotes d'Europe, nous trouvons facilement dans les hommes de la famille jaune des collaborateurs et des serviteurs qui nous comprennent parfaitement, et qui s'acquittent de leur besogne avec une intelligence et une minutieuse attention qu'on rencontre rarement ailleurs.

Nous devons admettre que les Chinois possèdent des qualités d'esprit très-estimables, et difficilement pouvons-nous nous rendre compte de cet état stationnaire où leur civilisation est restée depuis de si longs siècles. D'après moi, cette apparente contradiction trouve son explication : 1° dans cette constante application que l'autorité y a mise

de tout temps à empêcher toute sorte d'innovation, et par laquelle elle a réussi à conserver jusqu'aujourd'hui l'empire le plus ancien de la terre; 2° dans son écriture idéographique, si difficile, si compliquée : je pense que la littérature d'un peuple est autant la *cause* que l'*effet* de sa civilisation. Pour que les dispositions progressives de l'esprit humain se développent indéfiniment, il faut que les résultats des méditations et des observations des hommes de talent soient consignés dans des livres, dont le contenu puisse être assimilé sans trop de peine par les générations subséquentes et servir de point de départ, de base et de motif aux élucubrations des travailleurs à venir. Mais en Chine, la lecture et l'intelligence des livres est tellement difficile, que les efforts de la mémoire absorbent toutes les autres facultés des étudiants; et qu'un homme est devenu déjà vieux, quand il peut comprendre un certain nombre d'ouvrages, c'est-à-dire que son esprit n'a plus ni l'énergie nécessaire ni même le désir de faire un pas de plus que ses devanciers. Les études de plusieurs centaines de milliers de lettrés s'y réduisent à un travail d'*assimilation*.... Ils vivent du passé et dans le passé; l'avenir ne compte pas, n'existe pas pour eux. Les plus savants se font gloire de connaître tant de vieux ouvrages, de parler et d'écrire comme tel ou tel auteur antique.... Personne ne songe à acquérir une notion nouvelle, à s'expliquer les phénomènes de la nature, à savoir ce qu'il y a ou n'y a pas hors de chez eux, à sor-

tir de leur histoire matérielle.... Rien, chez eux, qu'une imitation servile du passé, un roulement perpétuel autour du même point, une rumination indéfinie du même *bol* intellectuel! Et il en sera toujours ainsi tant que les Chinois n'adopteront pas un alphabet phonétique, puisque chaque objet nouveau, chaque idée nouvelle, en exigeant la création d'un caractère idéographique nouveau, engendre un surcroît de difficultés pour l'étude. Il faut avouer que si la littérature hiéroglyphique était une invention de la politique des gouvernants chinois, pour conserver leurs peuples dans un *statu quo* éternel, nous n'aurions qu'à admirer l'efficacité incomparable de leur découverte!

Mais je reviens de ma longue digression sur l'*esprit chinois*, où m'ont entraîné les loisirs de la fête et du mauvais temps, pour ajouter qu'il me semble que les Kiangsinois sont, de tous les peuples de l'empire que j'ai visités, ceux qui montrent le moins de dispositions pour la musique (et ce n'est pas peu dire). J'ai une preuve de cela dans la manière peu satisfaisante dont nos étudiants chantent aujourd'hui à la chapelle. J'ai beau faire ronfler l'*harmonium*, je ne parviens pas à retenir dans le ton leurs voix nasillardes. Quant au chant populaire, que les campagnards ont le bon goût de prodiguer rarement, c'est tout ce qu'on peut imaginer de plus rudimentaire, de plus limité, de plus monotone : trois ou quatre notes répétées *in æternum!* — Après tout ce que je vois et entends, ici et ailleurs, de musique et de musi-

ciens chinois, je ne sais vraiment comment comprendre tout ce que le savant P. Amiot a écrit, dans sa belle monographie de la musique des Chinois, à propos du goût et de l'application de ce peuple pour l'art aimable des sons : si tout cela a existé autrefois, il faut dire que les goûts ont bien changé avec les temps.

Enfin, je retourne à mes moutons, ou à mes bêtes : depuis mon premier voyage au Kiangsi, j'entends souvent parler d'un *canis*, à courte queue (*sic*), qui vivrait dans cette partie orientale de la province, et auquel on donne ici le nom de *Touan-my-Kéou*. D'après les descriptions, plus ou moins inexactes, qu'on m'en a faites, je ne saurais à quelle espèce connue rapporter cet animal. Aussi, ai-je le plus vif désir de me rassurer à son sujet. En conséquence, je prépare tout aujourd'hui pour que l'un de mes chasseurs pékinois puisse partir demain matin, afin de chercher et me rapporter, coûte que coûte, cette bête, ou un fragment quelconque d'icelle qui me la fasse connaître. C'est dans les grandes montagnes du sud-sud-ouest qu'il devra diriger ses recherches ; il aura, pour le guider et porter son bagage, un homme connaissant bien ces pays : je lui laisse la latitude d'une ou de deux semaines pour accomplir sa commission.

13 juin 1873. Tsitou. Beau temps. Baromètre, 751 millièmes.

Aujourd'hui nos séminaristes ont un congé ex-

traordinaire en mon honneur ; et tout le monde va passer la journée à deux lieues d'ici, parmi les petites montagnes du sud-est, dans une fort jolie vallée nommée *Mi-ouan*.

Les collines de *Mi-ouan* sont fraîches, assez bien boisées, et les vallons y nourrissent les plus belles bambouseraies que j'aie vues en Chine. Quant aux bambous sauvages, ils y croissent en abondance, comme partout, mais sans dépasser les proportions des roseaux de marais. La plante la plus intéressante que j'aie rencontrée sur ma route est un *Bignonia* grimpant, à grandes fleurs rouges : je suis étonné que les Chinois n'aient point introduit ce bel arbuste parmi leurs plantes ornementales.

Grâce au beau soleil qu'il fait, les insectes sont assez nombreux aujourd'hui, et nous en faisons une bonne récolte. Mais, ce qui m'étonne beaucoup, c'est de voir si peu d'oiseaux dans une contrée qui paraît offrir tout ce qu'il faudrait pour le bien-être de ces animaux, c'est-à-dire des arbres, des buissons, des ruisseaux, etc. C'est que, très-probablement, les quadrupèdes carnassiers des genres *Mustela*, *Viverra* et *Felis*, y sont aussi abondants.

Les espèces emplumées que j'observe aujourd'hui (en dehors du *Hoamy* qui pullule partout), sont l'*Athene Whitelegi*, le *Rolle* d'Orient, le *Drongo* cendré, et un autre drongo qui m'a paru être le *Dicrurus cathœcus*. J'ai entendu, ici aussi, un grand *Pomatorhinus* dont le cri ressemble assez à

celui du Tsing-ling : il serait étrange que ce fût le même oiseau. En cherchant bien parmi les broussailles les plus fourrées, je découvre quelques petits oiseaux et je parviens à m'en procurer trois exemplaires : ils appartiennent à deux espèces intéressantes et non signalées encore dans la Chine orientale; l'un ressemble à l'*Alcippe nipalensis*, et l'autre paraît être l'*Alcippe brunnea*, de Formosa.

14 juin 1873. Tsitou. Beau temps; vent du sud. A midi, le thermomètre = trente-et-un degrés, et le baromètre sept cent quarante-huit millimètres.

Bonne chasse d'insectes; l'un de ceux-ci offre des formes tout à fait nouvelles pour moi et pour l'entomologie de la Chine : c'est un *Trictenotoma*, un gros lamellicorne dont les antennes assez longues ne se plient pas en coude, et dont les mandicules sont très-robustes. Ce beau coléoptère est aplati, et il a ses parties supérieures couvertes d'un petit duvet gris et couché ; il paraît se développer dans les vieux chênes.

15 juin 1873. Tsitou. Beau temps. Baromètre : — 749 millièmes.

Repos du dimanche; pas de nouveautés.

Le vent du sud, qui a soufflé hier toute la journée et qui rendait la chaleur supportable, ayant cessé vers la nuit, nous avons aujourd'hui un temps accablant. La nuit dernière, il m'a été impossible de

m'endormir, même couché sur le plancher, tant je me sentais oppressé et la respiration gênée. Quel terrible climat que celui-ci! — Certainement, d'autres éléments que la chaleur contribuent à rendre le temps plus ou moins insupportable; car j'ai enduré, sans souffrir comme ici, des températures plus élevées que celles que nous avons dans cette contrée, au Caire en Égypte, dans la rade d'Aden en Arabie, et à Pékin même où le thermomètre monte jusqu'à quarante-quatre degrés.

16 juin 1873. Tsitou. Ciel couvert et petite pluie.

Nous passons notre journée en courses, parmi les bosquets et les petites collines voisines. Nous prenons un nouveau serpent roux, dont les bandes noires annulaires sont très-distantes l'une de l'autre. Nous tuons encore un *Athene*, deux *Buchanga*, l'un cendré-clair et l'autre cendré-foncé, un *Corydella sinensis*, etc. L'*Eurystomus* est assez commun au pays, il y niche sur les pins les plus élevés : ce magnifique rolle, vert et bleu et au gros bec rouge, a un naturel très-méfiant. Il a le vol haut et soutenu, et pousse souvent un cri rauque et désagréable, qu'il répète à satiété : kakaka, kakaka, kakaka. J'observe que ses petits, n'étant encore qu'à demi emplumés, sortent volontiers de leur nid pour se mettre à l'abri du soleil à son ombre.

17 juin 1873. Tsitou. Ciel couvert et menaçant.

Quoique le temps soit bien douteux, j'ai un si

grand désir de mieux reconnaître les montagnes boisées de *Mi-wan*, que je pars de grand matin pour y passer la journée entière. Chemin faisant, j'abats un mâle adulte d'*Accipiter soloensis :* ce joli épervier niche ici ; et, quand il vole, il paraît tout blanc en dessous, excepté au bout des ailes.

A peine sommes-nous parvenus au milieu de nos montagnes, que nous sommes surpris par une grosse pluie et entièrement mouillés pour le reste de la journée. Aussi, notre chasse est-elle misérable : je ne revois plus mes intéressants becs-fins de l'autre jour. Parmi le petit nombre des insectes capturés, je n'ai de bon qu'une jolie espèce de *Cicindela*, ressemblant un peu à la splendide *Cicindèle de Chine*, une belle cétoine bleue, et un grand lépidoptère fauve, d'un type tout tropical et nouveau pour moi.

De plus, sur le tronc sec d'un chêne mort, je récolte une plante extrêmement curieuse : c'est un cryptogame filiforme, d'une couleur brune, dépourvu de tout appendice frondal, long et mince comme du crin, et croissant sur l'écorce et dans les cavités de l'arbre pourri, en imitant une grande touffe de barbe noire. Ce crin végétal est tout à fait nouveau pour moi ; j'en ai ramassé un paquet pour le Muséum.

Pendant les haltes auxquelles nous oblige la pluie, j'entends encore plusieurs fois et de bien près le grand *Pomatorhin;* et je me convaincs de plus en plus que nous avons affaire ici à un oiseau différant du *Pom. gravivox.*

18 juin 1873. Tsitou. Encore une journée de pluie.

Aujourd'hui M. Rouget me mène visiter quelques chrétiens de notre voisinage. Deux d'entre eux sont devenus riches par le commerce du thé; et l'un a poussé son amour-propre chinois jusqu'à acheter des boutons bleus pour ses fils et le bouton rouge pour lui-même : ce dernier donne un grade équivalant à celui de *Tao-taé*, ou mandarin de préfecture. On sait que la vente des boutons constitue un revenu considérable de la couronne; et un grand nombre des hommes qui ont leur chapeau orné d'un globule, doivent cet honneur à leur argent et non point à leurs mérites littéraires, civils ou militaires.

Pendant cette promenade, un de nos élèves me montre une petite herbe rampante, inconnue, qui croît au bord des rizières, et au moyen de laquelle il me dit qu'il a guéri sa grand'mère des fièvres intermittentes. On ne *mange* pas cette plante (en Chinois on dit : *manger* et non *prendre* une médecine); mais on en fait un tampon (qui varie suivant le sexe de la personne malade!) avec lequel on bouche l'une des narines.

Comme cela a lieu pour tous les coucous du monde, pendant ces journées pluvieuses le *Cuculus micropterus* fait entendre plus que jamais son chant de quatre notes.

19 juin 1873. Tsitou. Pluie encore.

Mon chasseur Ouang revient du *Nifang* : il ap-

porte deux grandes et belles chauves-souris, à museau membraneux, qui ont la moitié supérieure du dos blanchâtre. Les chrétiens de ces montagnes lui ont procuré aussi deux jeunes *Nyctereutes procyonoïdes*, qu'ils nomment *Long-kéou* et qu'ils prétendent être le même animal que le *Touan-mi-kéou*, de Tsitou. Il n'y a donc pas là un *Canis* nouveau, mais les couleurs d'un brun jaunâtre de l'espèce que nous avons ici sembleraient éloigner celle-ci de celle de la Mantchourie et du Japon septentrional, pour laquelle les auteurs indiquent des nuances différentes. Les *Nyctereutes* sont des renards en miniature; mais leurs formes tiennent le milieu entre celle du genre *Canis* et celles du genre *Viverra*.

Mon pékinois me dit que les montagnes où il s'est avancé vers le sud-est de Kien-tchang, jusqu'à cent soixante *li* d'ici, sont aussi considérables que celles d'*Inkiapo;* et que, à cinquante *li* plus loin, il existe une autre montagne pyramidale, qui passe pour la plus haute de la contrée. Ce chasseur a vu très-peu d'oiseaux et d'insectes pendant son excursion, à cause, sans doute, du mauvais temps qu'il a fait; mais on lui a dit que là aussi vivent le sanglier, le chevrotin roux et le brun (?) (peut-être le *Cephalophus* de Moupin), le porc-épic, le pangolin; mais point de phasianide particulier.

Parmi le petit nombre d'autres objets provenant de ce voyage, je remarque une vipère semblable à celle que j'ai prise abondamment à Kiou-kiang,

en 1868, et qui a été identifiée avec le *Trigonocephalus Blomhoffii*, de Pékin.

20 juin 1873. Tsitou. Encore la pluie.

Protégés par le mauvais temps, le faisan à collier et la perdrix des bambous viennent pâturer jusque tout près de notre établissement, ainsi que les nombreux *Hoamy*, le *Garrulax* et le *Pom. stridulus*. Les familiers *Munia acuticauda* sont cantonnés auprès de nous, avec les pétulants *Passer montanus*.

Les rats, que la pluie pousse aussi en plus grand nombre dans notre maison, sont ici d'une taille moyenne, ont la queue fort longue et un poil très-grossier mêlé de brun et de roux; mais ils ne portent pas sur le cou la tache ocracée qu'ont leurs congénères de Kiou-kiang : c'est donc encore une nouvelle espèce à ajouter à celles déjà si nombreuses que j'ai rencontrées en Chine. Serait-ce le *Mus Alexandrinus*, que M. Swinhoe indique au Fokien, et que je ne connais pas encore? — Je suis étonné d'avoir reconnu plus de vingt espèces de rats en Chine, quand notre Europe n'en possède que si peu d'indigènes.

21 juin 1873. Tsitou. La pluie cesse dans l'après-midi.

Je profite de la cessation de la pluie pour aller à un petit bois voisin, où sont cantonnés plusieurs oiseaux. Nous y tuons plusieurs bonnes espèces, et un *spizixos*, oiseau que je n'avais pas signalé

encore si loin des grandes montagnes. Notre chasse des coléoptères est aussi assez bonne; mais, il n'y a aucun *Carabe* au pays, et très-peu de carabiques.

Les oiseaux chanteurs que nous entendons ici à cette époque sont : 1° le merle au bec jaune (*Merula sinensis*) ; 2° le *Hoamy*, lequel, s'il n'est pas le plus mélodieux, est certainement le plus énergique crieur de nos collines ; 3° le *Copsichus saularis*. Ce dernier et joli oiseau, noir et blanc, qui remue sa queue en cadence d'une façon si curieuse, reste familièrement auprès des habitations humaines; on l'y voit perché sur les toits et les pieux, sifflant continuellement son chant assez varié et non dépourvu d'agréments. Point de *Lusciniopsis* ici; et surtout point de ces mélodieux chanteurs des bois d'Europe, dont les ramages contribuent à y *faire* le printemps *poétique*.

22 juin 1873. Tsitoù. Pluie encore, avec répit au soir.

Dans une promenade que je fais en compagnie de nos élèves, nous faisons une abondante moisson d'un grand *Anomala* vert, dont le dessous est d'un violet cuivré, et d'autres insectes, parmi lesquels figure une nouvelle espèce d'*Ascalaphus*. Sur les bords d'un ruisseau, je ramasse des *Cyræna* et des *Unio* à valves épaisses et rugueuses, qui forment encore une nouveauté pour moi.

Comme il n'y a au pays aucune sorte de fruits,

ni sauvages ni domestiques, les oiseaux y vivent d'insectes maintenant. Et, en particulier, le rolle, le drongo, le *Volvicivora* détruisent un grand nombre de coléoptères, dont il nous arrive souvent de trouver les débris par terre. Une magnifique élatéride verte, que j'ai recueillie à moitié dévorée ainsi, offre la particularité de continuer à vivre dans ma chambre *depuis douze jours*, quoiqu'elle ait été entièrement privée de son abdomen par le bec d'un oiseau... ! Par où respire ce pauvre insecte?

23 juin 1873. Tsitou. Bien que l'air soit lourd et le ciel chargé de nuages, la journée passe sans pluie.

Pendant que mes deux chasseurs vont passer la journée sur le sommet boisé d'une montagne voisine, je parcours nos alentours sans rien rencontrer de particulier. Mais j'observe un grand rapace inconnu, volant au haut des airs, et que deux éperviers harcellent de leur mieux. Cet oiseau pousse un petit cri en deux notes aiguës, et paraît avoir un cou allongé. Est-ce un vautour, un gypaète, ou bien peut-être une de ces grandes cigognes indiennes, qui n'ont jamais été signalées en Chine?

24 25 juin 1873. Tsitou. Deux belles journées.

Hier, la Saint-Jean et fête chômée. Rien de nouveau, si ce n'est que j'apprends qu'un *Sorex*, à forte odeur de musc, est commun au pays, dans

les canaux : c'est sans doute le *Sorex murinus*, que je n'ai jamais rencontré en Chine, mais que je sais vivre au midi, de même que dans l'Inde.

Aujourd'hui, les élèves ont une promenade extraordinaire, et je vais avec eux passer la journée sur ce qu'on nomme ici le *Mont-à-la-Pagode*, à une lieue au nord-ouest de Tsitou. C'est une colline, composée de grès rouge et gris, dont la partie supérieure est assez garnie d'arbres. Il y a là deux belles pagodes, dont l'une couronne le sommet et n'est pas habitée; la seconde, placée au haut d'un vallon très-agréable et à proximité d'une fontaine dont l'eau fraîche jaillit du rocher, abrite trois ou quatre bonzes qui, paraît-il, sont de nos amis. C'est là que s'est arrêtée notre escouade d'étudiants; et ce sont ces religieux païens qui préparent notre thé et notre petit dîner champêtre.

Comme le temps est splendide, quoique chaud, je me délecte à parcourir en tout sens ces bois solitaires. J'y entends, pour la première fois ici, notre coucou vulgaire; tandis que le *Cuculus micropterus* y crie de tous les côtés et est fort abondant. Il y a peu d'insectes, et rien de nouveau en dehors d'un *Lepturus*, d'un curieux *Hispa*, et d'un énorme diptère, hérissé de poils raides, de la section des *Asiles*.

Du sommet de la colline on distingue très-bien vers l'est et vers le sud, des massifs de montagnes assez hautes; mais c'est toujours le *Kun-fong-shan* qui paraît le pic le plus éminent, et je le vois

devant moi, à la distance apparente de deux à trois journées de marche.

Pendant notre retour au séminaire, nous traversons un ruisseau où j'aperçois une quantité de vrais *goujons;* j'y prends un très-joli petit poisson, une espèce de *macropode*, dont le corps est rayé transversalement de rouge et de vert, et dont les ailes et la queue sont allongées en fils.

Mes jeunes Pékinois, que j'avais envoyés chasser à *Mi-wan*, en reviennent les mains vides, n'ayant pris qu'un seul *Alcippe* et un petit nombre d'insectes insignifiants.

26 juin 1863. Tsitou. Très-beau temps.

Un de nos confrères indigènes, natif d'un village voisin, vient de rentrer chez lui, après avoir passé plusieurs mois dans les montagnes qui touchent au Fokién, dans la petite chrétienté de *Ouang-ma-tsaé*. Ce vieux prêtre vient nous faire une visite aujourd'hui, et il m'apprend qu'il vit là une grande espèce d'antilope, que les chasseurs recherchent avidement, pour son sang qui entre dans la médecine chinoise et se vend sur les lieux au poids de l'argent. Le dernier printemps, on a tué un de ces animaux, du poids de cent vingt livres; et il paraît qu'il en existe qui pèsent jusqu'à cent quatre-vingts livres chinoises. — Aurions-nous dans ce pays le *Nemorhedus Edwardsii* du Setchuan? C'est bien probable. Dans tous les cas, c'est une information précieuse pour moi, et

dont je profiterai après les grandes chaleurs de l'été.

Cet homme intelligent et instruit m'apprend encore que, dans le nombre des animaux qui vivent dans ce voisinage du collége, il faut compter le *Paguna larvata*, la loutre, une chauve-souris fructivore; mais le genre *Talpa* n'y est point connu, et l'écureuil ne vit qu'à une vingtaine de lieues d'ici ! — D'après lui, il y a deux ou trois journées de distance de Ouang-ma-tsaé jusqu'à la petite chrétienté de Koatén, qui est dans le Fokién, parmi de grandes et abruptes montagnes où abonderaient les singes et autres bêtes intéressantes : ce serait là un district digne d'être visité.

27 juin 1873. Tsitou. Beau temps, avec une chaleur supportable. Dans ma chambre, à trois heures, le thermomètre marque 31 degrés, et le baromètre 748 millièmes.

Dans une course que je fais aux collines du nord, je tue un milan à tête et poitrine blanches, avec le reste du plumage tout roux. Cette espèce est établie au pays et paraît y nicher aussi communément que le *Milvus govinda;* c'est l'*Haliastur indus*, que j'avais vu voler au Thékiang l'an dernier, et que M. Swinhoe ne voulait pas croire exister en Chine : ce sera un rapace de plus à ajouter à nos listes ornithologiques.

28 juin 1873. Tsitou. Beau temps, chaud et passablement oppressif.

Mes deux domestiques ont reçu un coup de soleil, et ils commencent à être malades assez gravement. Ceci me contrarie d'autant plus que je pensais partir avec eux après demain, pour mesurer l'altitude du fameux *Kun-fong-shan*, dont j'ai parlé plusieurs fois et dont nous apercevons de notre collége le sommet fourchu : c'est partie remise.

Je n'acquiers aujourd'hui qu'un petit *Vesperus*, tout différent de l'espèce pékinoise : cela porte à quatre le nombre des espèces de chéiroptères acquises jusqu'ici au Kiangsi.

29 juin 1893 Tsitou. Le temps se gâte, et il est devenu lourd ; il commence à pleuvoir un peu.

Aujourd'hui, dimanche et fête de saint Pierre, célébrée solennellement dans la chapelle du collége.

Mes deux malades se sentent de plus en plus mal à leur aise ; ils se plaignent de douleurs et de chaleurs insupportables à la tête et à la poitrine. Ils sont atteints de la maladie paludéenne du pays.

30 juin 1873. Tsitou. Le temps paraît revenir au beau.

Les rizières dont nous sommes entourés commencent à sécher ; elles puent terriblement déjà : je ne m'étonne donc pas qu'on soit souvent malade ici ! Malheureusement, ce n'est plus la saison où l'on puisse entreprendre un grand voyage im-

punément; et d'ailleurs je ne saurais guère où aller passer la mauvaise saison de l'été, sans m'exposer à perdre entièrement notre temps....

Dans une visite que je fais à notre vieux confrère, M. *You*, celui-ci me confirme les premiers renseignements qu'il m'avait donnés sur les productions des montagnes-limites. Mais il mêle à ses récits une si large part de fables, que je comprends, une fois de plus, que les plus instruits parmi les Chinois manquent d'esprit d'observation et de critique, dans tout ce qui regarde la nature : les erreurs les plus impossibles sont admises par eux sans aucun discernement. Ainsi, il soutient qu'il existe une *poule de montagne*, dont la longue queue se replie en avant de manière à couvrir tout l'oiseau comme un parapluie; il dit encore que le shan-yang (*Nemorhedus*) a sous chaque patte *cinq trous* par lesquels il fait sortir *ad libitum* une *glu* qui fixe ses pieds au rocher, de façon à empêcher l'animal de tomber et même de glisser sur les surfaces les plus inclinées, etc. — Certainement, il y a des choses aussi extraordinaires que celles-là dans la nature; mais rien d'analogue n'existe dans les genres d'animaux dont il s'agit ici.

CHAPITRE XXV.

DU 1er AU 31 JUILLET 1873.

Suite du séjour à Tsitou. — Les domestiques de l'abbé David tombent malades. — Familiarité des animaux sauvages qui ne sont pas persécutés par l'homme.— Les pêches malfaisantes.— Mauvaise conduite des païens envers les missionnaires. — Détails sur la pratique de l'infanticide. — Un cadeau de moustiquaires. — La confiture de tigre. — L'œuf de poule, un remède souverain. — Cause des cicatrices qu'on voit sur toutes les têtes au Kiangsi.

1er juillet 1873. Tsitou. Moins nuageux qu'hier, le temps est aussi plus sec.

Mes domestiques continuent à être gravement malades; et, comme eux, plusieurs autres personnes de la maison sont atteintes de coups de soleil. (?) — Le mal se déclare par des vomissements et un dégoût de toute nourriture; puis surviennent des douleurs et une chaleur insupportable à la tête et à la poitrine, qui réduisent bientôt le patient à une faiblesse extrême. — J'entends dire qu'il y a des années où il meurt de cette maladie autant de monde que d'une épidémie cholérique.

La prudence exigeant que je sorte peu dans la campagne, mes acquisitions d'histoire naturelle se réduisent à presque rien. J'utilise donc mon temps à écrire à l'encre ces notes de mon voyage.

2 juillet 1873. Tsitou. Beau temps; orage sans pluie au soir.

Je me vois condamné à une regrettable inaction, non-seulement par la maladie de mes deux domestiques, mais aussi parce que je commence à ne me plus sentir très-bien moi-même.... Me faudra-t-il aussi payer mon tribut à ce mauvais climat?

On m'a apporté hier soir une petite musaraigne, d'un brun cendré, que je pense être le jeune du *Sorex murinus*, quoique cet insectivore ne *pue* point le musc.

Quand le mauvais temps ou les infirmités obligent à garder la chambre, l'esprit se recueille plus facilement, et l'on devient observateur et attentif à tout ce qui se fait autour de sa demeure. Aussi, quelqu'un qui a la plume à la main trouverait-il dans ses méditations solitaires matière à noircir bien des feuilles de papier.... Moi, je dois m'astreindre à ne consigner dans mon journal que ce qui concerne mes bêtes et notre monotone histoire.

Le *Pomatorhinus*, à la voix si douce, si variée, si mélodieuse, que M. Swinhoe a surnommé bien mal *Stridulus*, ou criard, est ici d'une taille un peu plus forte que dans la Chine occidentale, et il a aussi ses couleurs d'un roux plus décidé. Ce joli

oiseau, au bec arqué, est tellement familier qu'il vient établir son nid sous ma fenêtre, parmi quelques herbes touffues qu'il y a là, sans point s'effrayer de mon voisinage. Mais ce sont les moineaux friquets qui poussent ici leur sans-façon à l'excès! Quand les portes et les fenêtres des appartements sont ouvertes, ils ne se gênent pas pour y pénétrer, les traverser d'un bout à l'autre, et même pour voler du riz au réfectoire pendant que tout le monde s'y trouve à table, etc. — J'aime beaucoup cette familiarité des petits animaux; et je pense qu'elle serait plus grande encore et plus universelle dans le monde, et qu'elle constituerait un agrément de plus dans la nature, si l'homme n'avait pas déclaré une guerre d'extermination à tout ce qui ne naît pas sous son toit. L'éducation générale est si mal soignée, à cet égard, surtout dans notre race européenne, qu'on se fait un mérite de la cruauté; les instincts meurtriers y sont si peu comprimés qu'à la vue d'un oiseau, d'un être vivant quelconque, qu'il soit inoffensif, beau, utile, la première pensée d'un enfant, d'un homme de notre Occident, est de lui donner la mort! comme s'il y était obligé par une loi.

Aujourd'hui je n'ai pu accompagner nos élèves dans la grande promenade qu'ils ont faite jusque dans la ville de Kien-tchang; mais la brûlante chaleur qu'il y a eu n'a pas empêché ces jeunes gens de ramasser pour moi un bon nombre d'insectes et une couleuvre rousse. Malheureusement,

je vois que la faune entomologique continue à être peu variée dans tout le pays.

3 juillet 1873. Tsitou. Temps orageux et un peu de pluie au soir.

Rien de nouveau. Le temps est véritablement accablant! A la suite de la promenade d'hier, quatre élèves sont alités, malades.—J'attends avec quelque impatience que mes hommes guérissent, mais cela va bien lentement. Je ne comprends rien à ce genre de maladie.

Il paraît que l'an dernier il y a eu ici une grande épidémie qui faisait mourir les malades en trois ou quatre jours, et qui se manifestait aussi par une chaleur insupportable dans tout le corps et surtout à la tête.

Il y a eu encore une épizootie qui a enlevé énormément de bœufs et de porcs : les animaux malades refusaient de manger, donnaient de l'eau par les narines et tombaient morts bientôt après. Cette peste n'a pas complétement disparu du pays.

Depuis quelques jours, les fruits nouveaux apparaissent sur notre table : de petites pêches assez bonnes au goût, mais qui passent pour causer la dyssenterie ; des prunes rondes, les unes rouges et acides et les autres jaunes et douces; celles-ci ressemblent beaucoup à nos *Reines-Claudes*. Ces fruits sont achetés à la ville de Kien-tchang, et viennent d'un verger semblable à celui que j'ai traversé à Chouy-wan, et dont ces districts ont le

monopole. Malheureusement, pas plus ici qu'ailleurs, les Chinois ne laissent jamais mûrir les fruits sur l'arbre, et ils sont généralement malfaisants. Pour ma part, je suis obligé de m'en abstenir entièrement.

4 juillet 1873. Tsitou. Beau temps, avec vent rafraîchissant du sud pendant le jour.

En Europe, le vent du sud est chaud en toute saison, parce qu'il a traversé les brûlantes régions de l'Afrique. La même chose ne peut pas avoir lieu dans la Chine méridionale, où, pendant l'été, le vent du midi rafraîchit singulièrement l'atmosphère.

Maintenant notre campagne est admirable pour la vue; si elle était aussi saine qu'elle est belle, il y aurait ici un séjour délicieux et l'un des pays les plus agréables que j'aie vus dans l'Empire.

M. Rouget n'a pas seulement qu'à soigner son séminaire, il doit aussi tenir l'œil sur les nombreuses chrétientés qu'administrent, sous sa direction, quatre ou cinq prêtres indigènes dans ce district : aussi est-il tenu au courant de toutes les affaires qui concernent la religion. Aujourd'hui, on nous apporte la nouvelle que, dans la partie méridionale de la province, notre confrère, le pacifique M. Sassi, vient d'être maltraité par les païens, battu, dépouillé et presque noyé dans le fleuve, parce qu'il s'était présenté dans la ville de Kan-tchéou, de la part de l'évêque, pour demander

au mandarin que l'on cessât enfin de le tracasser dans ses œuvres.

Là, comme à la capitale du Kiangsi, ce ne sont pas les populations, mais les lettrés, qui ont voué une haine mortelle aux chrétiens, aux missionnaires et à leur religion.

Depuis plusieurs années, M. Sassi a commencé à faire bâtir, d'après les permissions accordées par la loi, une chapelle pour les chrétiens indigènes, à quelque distance du chef-lieu du département. Mais des bandes de païens, excités et soudoyés par les lettrés de la ville, viennent à chaque instant détruire les travaux entrepris, sans aucune provocation, sans aucune apparence de raison qui justifie ces violences. Comme les plaintes, envoyées par écrit ou par des chrétiens aux autorités, étaient restées jusqu'ici sans aucun bon effet et sans obtenir des magistrats autre chose que des promesses dérisoires, M. Sassi a reçu l'ordre de se présenter au mandarin, au nom de Mgr Bray, pour le prier de faire cesser enfin ces iniques vexations. Mais le cas était prévu à la ville, et tout y avait été préparé pour qu'il ne pût pas arriver au tribunal : ce bon monsieur a reçu ces mauvais traitements des gardes mêmes de la porte ; et c'est avec peine qu'il a pu sauver sa vie, en fuyant et en se jetant sur une nacelle, chargé de coups, mais privé de tous ses effets.

Il paraît qu'à l'exemple du célèbre *Tien-ta-jén* les mandarins du Kiangsi ne se font aucun scrupule de déchirer les décrets impériaux de Pékin, et

cela avec des ironies publiques autant qu'indécentes.... Ils n'ont quelque égard que pour les ordres qui leur viennent du vice-roi de Nankin.

6 juillet 1873. Tsitou. Beau temps.

Repos du dimanche. Dans mes conversations avec M. Rouget, qui habite ces pays depuis dix-huit ans, j'apprends sur les mœurs de ces peuples quelques détails qui méritent d'être notés ici.

Il est de fait que l'infanticide est *très-habituellement* pratiqué dans les familles païennes : ce n'est point une exception dans cette contrée, mais bien la règle générale. Une sage-femme convertie au christianisme a assuré qu'elle connaît des mères qui ont fait périr jusqu'à *six* de leurs enfants, aussitôt après leur naissance ; et il paraît qu'on ne pourrait pas citer de famille du pays qui n'ait pas à se reprocher au moins deux ou trois de ces crimes. Ce sont les filles, dont on se défait ainsi, et cela sans le moindre scrupule. Voici comment l'*opération* a lieu d'ordinaire : quand l'enfant est venu au monde, la sage-femme le met dans un baquet, et l'on verse dessus de l'eau froide : le nouveau-né s'agite un peu pour respirer, mais tout est fini en quelques secondes. C'est en secret que l'on va jeter le cadavre de la petite créature à l'eau, ou bien qu'on le cache dans le fumier.

Aussi, nos établissements de l'enfance, depuis qu'ils existent au pays, n'ont-ils pas de peine à être pourvus d'enfants abandonnés : on ne va pas

les chercher, mais on les y porte spontanément. Car, d'ordinaire, les parents préfèrent encore les donner aux chrétiens que de les faire tuer, sachant combien ces pauvres créatures y seront bien traitées. Aussi arrive-t-il parfois que, quand les filles sont devenues grandes, leurs familles les réclament, non point par affection et parce que la voix de la nature s'est fait entendre, mais *uniquement* pour avoir les quarante *ligatures* de coutume, que les père et mère exigent de celui à qui ils donnent une fille en mariage! Mais, appuyés sur la loi chinoise, nos établissements demandent toujours une *cession* par écrit, pour chaque enfant qu'on y porte, de manière que leurs parents dénaturés n'ont plus rien à y voir légalement.

7 juillet 1873. Tsitou. Ciel serein; très-belle journée. A deux heures, et à l'ombre, le thermomètre marque 35°, et le baromètre — 751^{mm}.

Les gens de la maison s'amusent aujourd'hui à cueillir dans les environs les figues à *léang-fen*. Ces fruits sont assez mûrs maintenant; ils ont la forme de nos figues ordinaires, ils sont durs et verts, et dépourvus de pulpe sucrée. L'autre espèce a ses figues un peu plus grandes, spongieuses et très-légères, renfermant une cavité intérieure, du diamètre d'une balle à fusil, dont les parois sont tapissées de petites graines roses, dont la vue fait un très-joli effet; mais ces beaux fruits ne sont d'aucun usage.

8 juillet 1873. Tsitou. Beau temps. 36° de chaleur à trois heures.

Mes domestiques vont mieux, et ils commencent à marcher un peu. Bientôt nous pourrons reprendre nos excursions, mais en petit, en fuyant le grand soleil et la fatigue, d'après le conseil unanime des hommes du pays.

9 juillet 1873. — 39° de chaleur à l'ombre, à trois heures.

Il est impossible de travailler à autre chose qu'à écrire; et encore cela est-il fort incommode, à cause de la sueur continuelle que provoque une grande humidité jointe à la haute température. Même pendant la nuit, le thermomètre ne descend pas au-dessous de 30°, et l'on me dit que nous aurons à peu près toujours cette chaleur jusqu'en septembre.

10 juillet. — 37° à trois heures; baromètre = 748^{mm}.

Pas de particularités à noter. Je prends quelques exemplaires des trois *Cerambyx* du pays, qui vivent, l'un sur le figuier, le second sur l'oranger, et l'autre sur le chêne à feuilles étroites.

11 juillet 1873. Tsitou. Très-beau temps encore; vent de nord.

Dans un pays qui est tout couvert de rizières et de réservoirs d'eau en forme d'étangs, l'on doit s'attendre à avoir beaucoup de moustiques à ses

trousses. Aussi presque tout le monde a-t-il ici son moustiquaire, fait en toile claire d'ortie blanche. — Cette partie de la Chine est renommée pour ses tissus d'ortie et de haricot sarmenteux, qu'on fait avec les fibres non tordues de ces plantes, qui servent encore à confectionner les habits d'été les plus estimés. — Comme mes deux hommes sont venus ici dépourvus, de même que moi, de moustiquaires, j'ai cru leur faire un cadeau agréable en commandant pour eux deux beaux moustiquaires d'ortie blanche, qui pourront leur faire bon service pendant tout le reste de leur vie, et qui m'ont coûté la somme respectable de 5640 sapèkes. Mais voyez ce que valent, comme gratitude, les meilleurs d'entre les Chinois! Mes jeunes Pékinois, en acceptant mon don, ne m'ont pas dit même un petit *merci;* et pourtant il s'agit d'un objet dont la valeur dépasse la moitié des gages d'une année, que l'on donne ici à un domestique ordinaire....

12 juillet 1873. Tsitou. Beau temps. Orage sans pluie au soir.

Ce matin, une très-nombreuse bande d'oiseaux insectivores vient prendre ses ébats devant ma fenêtre, parmi les arbres de notre colline. Quoiqu'il y ait là, confondues, quatre ou cinq espèces différentes, tous ces gentils volatiles chassent aux insectes dans la meilleure harmonie du monde. La plupart sont des *Pericrocotus cantonensis;* mais il y a aussi des *Volvicivora*, des *Buchanga*, des *Tchitrea Incei*, et même toute une compagnie de *Psal-*

tria concinna. — J'ai observé assez souvent des réunions semblables d'oiseaux de différentes espèces, qui aiment à butiner ensemble, quand ils ont à peu près les mêmes mœurs. L'instinct ou l'expérience a appris aux animaux faibles que lorsqu'il y a beaucoup d'yeux, il est plus facile de voir et de fuir l'ennemi commun.

13-15 juillet 1873. Tsitou. Beau temps ; orageux au soir. Aujourd'hui le baromètre descend à 745^{mm}.

Nous acquérons, dans ces trois jours de grand soleil, un bon nombre de beaux coléoptères : scarabées, cerfs-volants, un grand longicorne à larges taches jaunes, etc. Mais, nous sommes obligés de rester à la maison vers le milieu du jour, c'est-à-dire au meilleur moment pour la chasse aux insectes.

Je reçois un paquet de lettres qui, avant de me rejoindre, a voyagé dix mois dans l'intérieur de la Chine.

16 juillet 1873. Tsitou. Au matin, beau temps; pluie au soir et pendant la nuit.

On commence à couper la première récolte du riz, et, le même jour, on plante à sa place le nouveau riz. — Il me semble que, la paille de ce premier riz étant encore toute verte, les épis ne doivent point être bien formés et mûrs ; mais on est pressé par le temps. On me dit que le riz de la récolte d'automne vaut mieux que celui-ci.

17-18 juillet 1873. Tsitou. Ciel couvert et fort vent de sud-est ou sud-ouest, hier et ce matin; pluie tout ce soir.

J'acquiers un second exemplaire de ces serpents à rares anneaux noirs. Je me trompais en pensant que cette espèce pût atteindre de grandes proportions : l'individu d'aujourd'hui est une femelle adulte et contient des œufs très-gros; or, sa taille ne dépasse pas un pied.

Les milans à tête blanche (*Hal. indus*) sont ici aussi communs que le *Govinda;* j'en vois voler continuellement, soit seuls, soit en compagnie du milan commun. Ils chassent aux gros coléoptères, qu'ils saisissent en planant sur la cime des plus grands arbres; et à défaut de ceux-ci, ils se jettent sur les grenouilles des rizières.

A propos de ces batraciens, je dois dire que nulle part je n'ai vu leur faire une guerre aussi acharnée qu'ici : on n'attend pas même que les grenouilles aient pris tout leur développement. Tout est pris indistinctement, au filet ou à la ligne, et jeté dans la marmite, avec la peau ou sans la peau, suivant les espèces.

Un petit oiseau, que nous prenons parmi les denses buissons qui bordent notre *Cocyte*, se trouve être le *Stachyris præcognitus*, que M. Swinhoe avait rencontré d'abord à Formosa, et que j'ai retrouvé plus tard au Setchuan : il est tout naturel que cette espèce et tant d'autres, qui ont été observées aux deux extrémités de l'empire, vivent aussi dans les régions intermédiaires.

19-20 juillet 1873. Tsitou. Ciel couvert, sans pluie.

Pas de particularités à noter. Hier, grande fête de famille (saint Vincent), pour mes confrères et moi.

Prise d'une seconde et nouvelle espèce de gros scarabées, à thorax orné d'appendice fourchu, qui vit aussi dans le camphrier.

21 juillet 1873. Tsitou. Même temps qu'hier.

J'acquiers enfin aujourd'hui un renard du pays; cet animal diffère un peu de ceux que j'ai vus jusqu'ici en Chine. Je le rapporte à l'espèce ou race du Fokién, que M. Swinhoe a fait connaître sous le nom de *Vulpes hoole*.

J'apprends que deux panthères ayant été tuées, ce printemps dernier, dans les collines du voisinage, notre vieux P. *You* (qui s'occupe de médecine, comme tous les Chinois sachant lire) les acheta fort cher pour faire avec les os broyés de ces félins ce qu'on appelle ici du *lao-hou-kao*, ou confiture de tigre; c'est pour ces peuples une médecine corroborante par excellence. Dans sa dernière tournée aux montagnes limitrophes du Fokién, ce brave homme a échangé, m'a-t-il dit, une certaine quantité de sa chère drogue contre un poids égal de *confiture* de sang de *Shan-yang*. On sait que la pharmacie chinoise fait usage de toutes les substances imaginables de la nature. — M. *You*, en m'énumérant aujourd'hui les rares propriétés du sang d'antilope de roche, me dit

que, entre autres vertus, cette drogue a celle de faire engraisser l'homme en peu de temps, et, à l'appui de sa thèse, il me cite un de ses amis qui, ayant pris environ cinq onces de la précieuse confiture, est devenu bientôt gros et gras, de maigre et pâle qu'il était peu de mois auparavant. Les Chinois estiment beaucoup l'embonpoint.

22 juillet 1873. Tsitou. Ciel couvert, vent et rafales de pluie tout le jour.

On continue à scier les riz et à planter immédiatement après le nouveau riz. — Cette céréale se sème préalablement dans l'eau, dans un coin de champ bien fumé et bien exposé, et l'on repique les jeunes plants en temps et lieu. — Ici, la paille de la première récolte est laissée en tas sur place; elle servira plus tard d'engrais au champ. Quand celle-ci ne paraît pas suffisante, on y porte aussi beaucoup de tiges fraîchement coupées de *Vitex*, arbuste qui abonde dans les collines du Kiangsi.

Depuis quelques jours nous voyons voler un bon nombre d'aigrettes, de garzettes et de corbeaux à cravate, oiseaux qui faisaient défaut au pays auparavant. C'est que les rizières ont été inondées aussitôt après la coupe des moissons, et que les nombreux petits poissons, qui s'étaient tenus cachés au fond de la boue à moitié sèche, viennent maintenant prendre à leur aise leurs ébats dans l'élément liquide : il y a donc là un aliment facile et abondant pour les échassiers et tous les oiseaux piscivores. — Les poissons qui suppor-

tent le mieux la privation d'eau, dans les rizières desséchées, sont l'anguille jaune et un petit *Cobitis*, à formes allongées, que les Chinois connaissent sous le nom de *Ni-tchiou*.

23 juillet 1873. Ciel couvert et vent, ensuite pluie interrompue.

Aujourd'hui j'acquiers, par les bons soins du P. You, un *Sorex murinus*, qui est gros comme un rat. Cet animal adulte exhale une forte et désagréable odeur de musc, et il me paraît différer de l'autre *Sorex* que je prenais pour un jeune sujet de cette espèce.

Un prêtre chinois, rentré au collége pour y passer ses vacances, et qui est aussi quelque peu médecin, m'indique un remède fort curieux contre cette maladie, si commune maintenant ici, qu'on attribue faussement à un coup de soleil, et qui se manifeste par des nausées et une chaleur brûlante. On fait bouillir un œuf de poule jusqu'à ce qu'il soit très-dur; après l'avoir dépouillé de sa coque, on le fait rouler à la main sur la poitrine et l'estomac du malade, tout doucement et sans le casser, en le remettant de temps à autre dans l'eau chaude pour l'empêcher de se refroidir. D'après les Chinois, cet œuf absorbe tous les fluides morbides qui causaient le malaise. — Ce qui est sûr et ce que j'ai vérifié moi-même, c'est que les œufs employés ainsi ont, après l'opération, leur jaune tout hérissé d'aspérités verruqueuses, qu'ils ne présentent point quand on les a fait rou-

ler de la même manière sur une table ou sur une pierre. D'après ces mêmes guérisseurs, ces aspérités différeraient de forme et de volume selon que la maladie vient du chaud ou du froid, et elles crépitent quand on les approche de la flamme d'une chandelle.

Je ne crois pas toujours aux médecins, mais je crois à la médecine, et je pense que l'immense variété des corps organiques et minéraux renferme des millions de principes capables d'exercer une action sur les forces vitales et que la science humaine n'est point parvenue à débrouiller encore. Je suis donc très-persuadé, pour ma part, que l'œuf et tous les tissus animaux possèdent des propriétés absorbantes plus ou moins énergiques, dont notre médecine pourrait bien tirer parti dans le traitement des maladies, et que cette pratique chinoise qu'on m'apprend peut être fondée en raison jusqu'à un certain point. Car, au milieu de méthodes puériles, d'une efficacité que l'expérience n'a jamais contrôlée, et malgré une théorie qui n'a pas l'ombre du bon sens, je pense que le hasard a donné aux Chinois certaines prescriptions salutaires que les Européens feraient bien d'essayer.

24 juillet 1873. Tsitou. Un peu de pluie au matin.

Mon chasseur pékinois tue au vol, sans doute pour la première fois de sa vie, un beau héron blanc, en mue, qui a tout le bec jaune et qui conserve encore au dos une partie de ses belles plu-

mes de noces : c'est l'*Egretta intermedia* des auteurs, oiseau que je n'avais pas eu encore.

25 juillet 1873. Tsitou. Beau temps, éclairs au soir.

Un vent continuel avait diminué les chaleurs depuis quelque temps, mais elles recommencent maintenant, et le thermomètre marque 36 degrés dans ma chambre.

En arrivant dans ces pays, j'avais été surpris de voir trois petites cicatrices régulières sur la tête de toutes les personnes que je rencontrais. Voici l'explication de ce fait singulier. Il est d'usage ici quand un enfant vient au monde, que la sage-femme lui pratique aussitôt plusieurs brûlures sur le haut de la tête au moyen d'une bougie allumée ou d'un bâtonnet odorant en feu, pour faire *sortir le froid* du crâne!... Personne n'est dispensé de cette opération, qu'on juge indispensable pour pouvoir jouir d'une bonne santé. — Ce n'est donc point un acte superstitieux, car nos chrétiens et même nos prêtres chinois ont toujours leur sinciput orné des trois cicatrices réglementaires.

A son retour de la chasse, mon Pékinois me raconte qu'il a poursuivi longtemps, ce soir, un oiseau de la taille d'une pie, qui lui a paru tout rouge écarlate. Comme je ne connais aucun oiseau de Chine auquel ce signalement puisse convenir, je suis porté à croire qu'il s'agit ici d'un perroquet sans doute échappé de quelque volière. Cette supposition est d'autant mieux fondée que j'en-

tends dire que, dans plusieurs grandes villes du midi, on aime à nourrir des oiseaux et des quadrupèdes curieux ou exotiques dans ce qu'on appelle le *Jardin des mandarins*.

26 juillet 1873. Tsitou. Beau temps avec vent rafraîchissant de sud.

La campagne est déjà sèche de nouveau, et les moissons commencent à être en souffrance, car ici on ne cultive guère que le riz, et il n'y a jamais trop de pluie pour cette culture.

La nuit dernière, la panthère s'est avancée jusque dans le village et en a emporté un gros chien. Je reçois de *Nifang* une peau plate, mais complète, d'un *Canis procyonoïdes* adulte, qui a été tué pendant l'hiver dernier.

27 juillet 1873. Tsitou. Beau temps, vent de sud.

Les nouveaux renseignements que l'on me donne sur l'oiseau rouge d'hier sembleraient confirmer l'hypothèse qu'il s'agit en effet d'un perroquet fugitif. Cependant il y a des personnes qui prétendent avoir vu le même beau volatile ici, pendant plusieurs années, au temps des plus fortes chaleurs. Si cela était vrai, il faudrait admettre qu'un psittacien inconnu, des chaudes contrées du sud-ouest, s'égarerait jusqu'ici pendant l'été. Ce qu'il y a de certain, c'est que sur environ quatre cents espèces connues de perroquets, il n'y en a que cinq ou six que nous ayons encore rencontrées en Chine; et celles-là ont toutes leur plumage vert.

Mon domestique *Lu* est de nouveau malade depuis une semaine déjà; aussi ma collection entomologique ne fait-elle que des progrès misérables, car moi-même je ne suis plus guère en état de courir la campagne au loin. Son camarade Ouang est guéri pour le moment; mais, de crainte de salir ses bas blancs, il ne fait que se promener sur les sentiers les plus propres ou que flairer l'air en flânant à l'ombre d'un arbre et en attendant sans aucune impatience que le hasard pousse une bête devant ses yeux. Au surplus, ce climat est tellement perfide maintenant que je laisse mes hommes complétement libres de leurs mouvements et que moi-même j'occupe mon temps aux travaux intérieurs.

28 juillet 1873. Tsitou. Beau temps.

Depuis longtemps le thermomètre de ma chambre ne descendait pas au-dessous de 30 degrés; aujourd'hui, à mon lever, il est à 26 degrés.

J'acquiers dans la journée deux *Putorius*, de taille moyenne, appartenant à la race que M. A. Milne-Edwards a cru pouvoir distinguer sous le nom de *Put. Davidi*, d'après un animal que je lui avais envoyé de Kioukiang en 1868. Quant à moi, les belettes de Chine me paraissent se ressembler tant entre elles que, à l'exception de l'hermine que j'ai tuée sur le *Hong-chan-tin*, à cinq mille mètres d'altitude, je crois que toutes les autres ne sont que des variétés d'une seule et même espèce, de l'antique *Mustela sibirica*. Mais les caractères ostéo-

logiques peuvent offrir des différences plus constantes que les couleurs et les formes extérieures ne feraient supposer; dans ce cas, les quatre ou cinq espèces si voisines que l'on compte en Chine existeraient-elles telles quelles, *ab origine?* ou mieux, ne proviendraient-elles pas d'un type commun, d'une souche unique? Aurions-nous là un exemple récent de modification spécifique?...

29 juillet 1873. Tsitou. Beau temps avec fort vent du sud dans la journée, mais pas la nuit.

La chaleur diminue si peu dans la nuit qu'il nous est bien difficile de dormir. Vers minuit j'ai ouvert ma fenêtre pour recevoir un peu de fraîcheur, et j'ai aperçu presque en même temps deux longues étoiles filantes qui se sont évanouies dans un brillant éclat final, après avoir parcouru une moitié de la voûte céleste, du nord au sud.

La campagne est très-sèche et les insectes en ont disparu. La capture de jeunes sujets de *Buchanga leucogenys* et de *Pericrocotus cantonensis* me prouve que ces espèces nichent aussi dans ce pays, comme je l'avais supposé.

30 juillet 1873. Tsitou. Même temps qu'hier.

Mon Pékinois Ouang a la fièvre intermittente; ainsi, me voilà de nouveau avec mes deux hommes malades! N'en déplaise à l'auteur du *Manuel de la santé* (dont j'ai trouvé un exemplaire chez les missionnaires), je fais avaler à l'un comme à l'autre de petites et fréquentes doses de sulfate de qui-

nine, parce que je me suis aperçu que ce médicament leur rend l'énergie et active leur guérison, lors même qu'ils n'ont pas les fièvres intermittentes.

Des lettres que nous recevons aujourd'hui nous apprennent que la grande question de l'*audience impériale* a été résolue à Pékin, à la satisfaction générale. Cela fait honneur à la diplomatie française, et M. de Geofroy peut être content de son succès. — Il fallait tôt ou tard en venir à cette mesure, qui ne peut que contribuer à la bonne harmonie; mais de si sérieuses difficultés s'y opposaient qu'aucune des autres légations européennes ne voulait s'en occuper et prendre l'initiative. Notre ministre s'en est chargé, parce que les massacres de Tiéntsin demandaient que le gouvernement chinois fît à la France outragée quelque concession d'importance....

31 juillet 1873. Tsitou. Beau temps avec vent du sud au jour, orage sans pluie au soir et faible vent du nord pendant la nuit.

J'observe que depuis plusieurs jours de nombreuses volées de *Corvus torquatus* et de *C. sinensis* viennent passer la nuit sur les grands pins de nos alentours : cela me ferait croire que les arbres manquent dans les plaines du sud et de l'ouest.

CHAPITRE XXVI.

DU 1er AU 31 AOUT 1873.

Encore à Tsitou. — Le pèlerinage de Kun-fong-shan. — Une dispute pour l'eau; organisation des communes chinoises. — Le *Triton orientalis*. — Cruautés exercées envers les chrétiens. — M. David est pris des fièvres paludéennes du pays; phases de la maladie. — Falsification du thé. — Occupations et captures de chaque jour.

1er août 1873. Tsitou. Beau temps avec fort vent du sud.

Un jeune prêtre indigène qui vient de terminer sa tournée annuelle chez les chrétiens de *Nifang* m'apprend que, dans les grandes montagnes qu'il a visitées, à deux journées et demie de chemin vers le sud-ouest, il existe une salamandre aquatique qui a le dessous taché de jaune et qui serait plus grande que mon *Triton orientalis*, que j'ai pris l'an dernier au Tchékiang. Les mêmes ruisseaux nourriraient aussi, outre un poisson blanc fort curieux, une très-grande grenouille qui a la poitrine hérissée d'épines (!) contre lesquelles l'a-

nimal serre sa proie avec ses bras. Ces indications sont précises, et quand le temps le permettra il me sera possible de me procurer tous ces animaux, qui semblent nouveaux pour la faune chinoise. Il paraît qu'il y a encore là en abondance un *Shan-yang* du poids de quarante à cinquante livres : c'est certainement quelque chose d'analogue au *Capricornis caudatus* de Pékin.

A propos du *Kun-fong-shan*, au pied duquel il est passé plusieurs fois, notre missionnaire me dit que cette fameuse montagne passe en effet pour la plus élevée de toute la contrée, et que les pagodes qu'on y a bâties sont le rendez-vous d'un nombre infini de pèlerins, surtout à la huitième lune. D'après les païens, c'est sur cette montagne que résident les trois génies qui ont le pouvoir de donner la mort l'un au porc, le second au bœuf, et le troisième à l'homme; pour conjurer ces trois divinités malfaisantes, outre des pèlerinages quotidiens, l'on organise tous les dix ans une procession colossale, monstre, et telle qu'on ne pourrait pas s'en faire une idée en Europe, soit pour la pompe qu'on y déploie, soit pour le concours incroyable de dévots qui y prennent part. C'est un culte de crainte et de terreur que l'on rend à ces dieux redoutés : l'on abat et l'on fait disparaître les maisons et tout ce qui pourrait embarrasser le passage de l'innombrable cortége: on va même jusqu'à tuer sans miséricorde ceux qui troubleraient la fête, sans que les mandarins puissent rien faire; les masses fanatisées n'écoutent que la

voix d'une épouvante indicible, etc., etc. Pauvres gens !

2 août 1873. Tsitou. Beau temps, avec fort vent de sud.

Les feuilles sèchent et tombent des arbres ; la terre aride craque et se fendille. Les agriculteurs se disputent, les armes à la main, les restes de l'eau des ruisseaux, pour empêcher leurs secondes plantations de riz de mourir de sécheresse. Ils multiplient leurs prières, leurs processions et leurs jeûnes ; mais hélas ! la pluie ne vient point. Voilà ce que je vois et ce que j'entends dire maintenant autour de moi, et je ne puis m'empêcher de prendre part à la misère publique, ou mieux, à la crainte de perdre la moisson la plus importante de l'année.

Hier au soir, je causais avec M. Rouget, et, à la vue de quelques étoiles filantes, notre esprit était tellement occupé de ces météores, qu'un fracas subit et tout particulier qui frappe nos oreilles tout à coup ne nous fait penser rien moins qu'à l'éclat d'un bolide.... Malheureusement, c'était bien autre chose ! Une maisonnette toute neuve, faisant partie de l'établissement, venait de s'écrouler à cause du desséchement du sol.

On sait que dans les constructions chinoises les murailles ne comptent point ; tout le poids de la maison porte sur les colonnes de bois, et si l'une de celles-ci vient à manquer d'équilibre, tout le reste de l'édifice est entraîné.

3 août 1873. Tsitou. Mêmes temps et vent qu'hier.

Nos deux plus voisins villages se disputent l'eau d'un ruisseau par des moyens violents. La partie usurpatrice et injuste s'est armée et a appelé à son aide d'autres hommes en armes, pour retenir par la force dans ses champs toute l'eau des rizières. — C'est une question de vie ou de mort pour les voisins d'aval ; car, puisque la pluie manque, ce n'est que par les irrigations qu'on peut empêcher de sécher les nouvelles plantations de riz. — Ces agriculteurs, lésés si brutalement dans leurs droits, ont porté plainte au mandarin ; et, en effet, il est arrivé aujourd'hui plusieurs employés du tribunal pour constater les faits *de visu*. Mais, comme l'injustice est patente, les coupables sont allés au-devant de ces hommes, chargés de ligatures de sapèkes. Ceux-ci ne désiraient pas autre chose, à leur ordinaire ; car aussitôt qu'ils ont touché leur argent, ils s'en retournent chez eux sans avoir même vu les canaux et les écluses en litige. La partie adverse n'a pas d'autre moyen efficace à employer ; mais c'est celle qui aura déboursé le plus d'argent qui aura gain de cause, et cela, quand il ne restera plus de part et d'autre de sapèkes à offrir au magistrat.

C'est à peu près ainsi que l'on procède dans toutes les affaires en Chine, et les mandarins détestent les juridictions dont les populations n'aimeraient pas les procès et la chicane.

J'apprends à l'occasion de cette contestation, à laquelle on voudrait, mais en vain, mêler les mis-

sionnaires, quelques curieux détails que je ne connaissais pas. Ainsi, il est certain que dans tous les chefs-lieux d'arrondissement on conserve un cadastre très-détaillé de toutes les terres cultivées, et non cultivées, avec des plans et des dessins de chaque propriété, de chaque champ, des cours d'eau, des maisons, etc. Ainsi encore je constate que l'institution des *maires* de village et de canton n'est pas uniforme dans tout l'empire : la loi chinoise laisse subsister des usages locaux concernant ces petits magistrats qui absorbent les pouvoirs civils et judiciaires. Tantôt c'est le manrin qui les choisit; tantôt ils sont élus par leurs concitoyens. Ici il y a cette curieuse particularité que le *maire* du canton est pris à tour de rôle chez tous les chefs de famille et pour *un mois seulement;* de manière que celui qui possède cette dignité, en ce moment, dans le district des communes en procès, est un homme nul et sans valeur personnelle, qui a besoin de se servir d'une main étrangère pour écrire ses pièces de procédure.

Nous pouvons dire que, quoique peu compliquée d'ordinaire, ce n'est pas l'organisation qui fait défaut en Chine.

4 août 1873. Tsitou. Bien qu'il ait soufflé un grand vent d'orage pendant la nuit entière, le ciel est pur ce matin et l'air plus desséchant encore qu'hier.

A la fin du printemps, tous les camphriers de

ce pays étaient remplis de belles chenilles vertes, qui se sont chrysalidées ensuite dans des cocons *réticulés à jour* fort curieux. On me soutient qu'il n'y a ici qu'une seule génération de ces insectes par an; cependant, peut-être par un cas exceptionnel, un de ces cocons, dont j'ai chez moi une bonne provision, s'ouvre aujourd'hui dans ma chambre, et me donne un *Bombyx Atlas*, qui ne développe pas bien ses ailes ornées de taches vitrées. Ce géant des *Paons-de-Nuit*, que je ne savais pas vivre si au nord, me paraît être de la même espèce que l'insecte que j'ai rencontré précédemment à Singapour.

5 août 1873. Tsitou. Beau temps au matin; dans l'après-midi, orage avec un peu de pluie.

Enfin la maladie de mes jeunes Pékinois paraît terminée: ils commencent à sortir un peu et peuvent m'apporter quelques insectes; mais ceux-ci sont rares maintenant.

La tortue fluviatile qui abonde dans nos eaux bourbeuses me paraît différer de l'espèce pékinoise, qui vit aussi au Hoangho et au Yangtsé; je pense qu'elle appartient à celle qui a été décrite sous le nom de *Gymnopus simonii*, par feu M. Duméril. Dans ce temps et dans ces lieux, cet animal a les mouvements très-vifs au milieu de son élément, et je ne parviens pas à le surprendre pour pouvoir l'observer de près; il faut me contenter d'examiner les sujets mortifiés que les pêcheurs nous apportent pour la cuisine.

6 août 1873. Tsitou. Très-beau temps ; très-sec ; pas de vent du sud ; l'on grille !

Rien de particulier à noter, si ce n'est que je sens ma santé s'altérer peu à peu, et que mon malaise augmente.

7 août 1873. Tsitou. Temps très-beau, très-sec.

En piochant sur les bords d'un étang desséché, nous prenons deux *tritons*, ou petites salamandres aquatiques, semblables, si je ne me trompe, à celles que je capturai l'an dernier à l'ouest du Tchékiang, et pour lesquelles j'ai proposé le nom de *Triton orientalis*. Ces petits reptiles amphibiens sont adultes, et ils n'ont que cinq centimètres et demi de longueur totale. Les couleurs supérieures sont d'un brun noir peu uniforme, et celles de dessous sont d'un beau rouge, parsemé de petits points noirs arrondis, avec un collier noirâtre à la gorge.

Les Chinois de cette région sont tellement peu observateurs que, eux qui pataugent continuellement dans l'eau et la boue, ils n'ont aucune idée de ces jolies petites bêtes qui vivent à côté de leurs maisons, dans leurs réservoirs d'eau : peut-être ces urodèles y sont-ils rares ?

Le P. *Hou*, qui a vu la salamandre des montagnes de Nifang dont j'ai parlé plus haut, me dit que celle-là est beaucoup plus grande que la nôtre, et qu'elle a le ventre jaune orange au lieu d'être rouge. — S'agirait-il du *Cynops sinensis*, que M. Gray a décrit comme provenant de Ning-po, et auquel on

attribue quatre ou cinq pouces de longueur, avec du brun et du jaune pour couleurs? C'est très-probable.

Voilà donc que la vaste Chine qui, il y a peu de temps encore, n'avait donné aux naturalistes aucun animal de cette classe, nous en fournit maintenant quatre espèces, appartenant à autant de genres différents. Je les ai rencontrées toutes : *Sieboldia Davidi*, *Dermodactylus Pinchonii*, *Cynops sinensis*, *Triton orientalis*. Les trois premières étaient entièrement inconnues avant mes recherches.

8 août 1873. Tsitou. Toujours beau ciel, temps sec; vent du sud, devenant très-fort au soir, avec accompagnement d'éclairs et d'orages lointains.

Le thermomètre continue à ne pas descendre plus bas que 30 degrés pendant la nuit, et au jour il se maintient à 36 degrés dans ma chambre: c'est le maximum ordinaire du pays.

Nous faisons aujourd'hui une assez bonne chasse de coléoptères aquatiques et de petits carabiques; mais toujours pas de traces de vrai *Carabus* ou de genres voisins, si ce n'est quelques *Cœnius*. Un Scarabée japonais, que nous avons pris dans la journée au pied d'un vieux camphrier, offre la particularité d'être plusieurs fois plus gros que d'autres individus de la même espèce et du même sexe, capturés précédemment. Cette différence de taille s'observe communément dans les lamellicornes dont les larves vivent dans le bois.

9 août 1873. Tsitou. Beau, sec, vent.

L'on voit toujours des Milans roux au pays ; mais je pense que ces rapaces indiens repartiront bientôt pour la vraie patrie de leur espèce ; car les gros insectes sont devenus rares ici, et les grenouilles ne tarderont pas à chercher leurs quartiers d'hiver dans la vase. C'est la seule nourriture que j'aie vu rechercher par l'*Haliastur* dans ces parages.

On dit que cette époque de l'année est célèbre pour le grand nombre de ses étoiles filantes ; mais nous avons beau regarder le ciel, hier et ce soir, nous n'en voyons qu'une ou deux.

10 août 1873. Tsitou. Beau temps. Le vent du sud du jour a continué pendant la nuit.

L'*Halcyon pileatus*, ce magnifique martin-pêcheur aux ailes et au dos ornés du plus bel azur, est commun maintenant parmi nos bosquets; mais le *Ceryle rudis* ne s'y fait plus entendre depuis longtemps. — A la différence du martin - pêcheur vulgaire de France, les grandes espèces de cette famille ont l'habitude de pousser souvent un cri perçant, triste et assez désagréable, qui est en harmonie avec le naturel sauvage de ces oiseaux.

Un de nos domestiques du Collége, qui est revenu de *Foutcheou*, nous annonce que la persécution sévit toujours contre les chrétiens de ce département voisin : c'est sans doute le dernier effort de la haine du gouverneur de la province, qui, dit-on, a reçu de Pékin l'avis qu'il doit être remplacé

en octobre prochain par un mandarin plus équitable que lui.

Tout dernièrement encore, une douzaine de chrétiens s'étant présentés ensemble à un tribunal pour se faire rendre justice, le magistrat a profité de cette circonstance pour les arrêter comme rebelles (!) et pour leur faire infliger sans désemparer les peines les plus sévères. L'un d'entre eux a été horriblement malmené à coups de barres et de chaînes de fer rougies au feu, dans le but de lui faire dire par la violence des tourments qu'il avait conspiré contre l'Empereur! Toute la grande faute de ces pauvres gens est de s'être faits chrétiens, comme la loi le permet, et d'avoir voulu exposer au mandarin les vexations, les vols et les incendies dont ils ont été victimes, à l'occasion de leur conversion, de la part des partisans de ce mauvais sujet de *Wang-po*, dont j'ai parlé plus haut.

11 août 1873. Tsitou. Temps beau et sec, avec orage stérile au soir.

On ne voit plus voler un seul lépidoptère au pays, et les autres insectes y sont aussi très-rares, à l'exception de quelques névroptères et des orthoptères.

J'acquiers un grand et beau chéiroptère, du genre *Phyllorhina*, dont le museau est orné de membranes très-développées; sur le dos, ses longs poils bruns sont terminés de blanc.

12 août 1873. Tsitou. Au matin, beau temps avec

force vent du sud-ouest; vers midi, il se forme un orage qui ne donne que du bruit; mais vers le soir, un second orage fait tomber enfin une grosse pluie, laquelle continue une partie de la nuit; c'est la vie de nos agriculteurs!

Nous capturons aujourd'hui un beau serpent, jaune et brun, qui me paraît ressembler au *Coryphodon* de Moupin : c'est une espèce qui peut atteindre d'assez grandes proportions.

13 août 1873. Tsitou. Aujourd'hui encore, après le beau soleil du matin, nous avons vers le soir une pluie abondante, qui suffira pour faire reverdir au complet toutes nos rizières.

Pas d'acquisition. Pour la première fois depuis que je suis au Kiangsi, je vois un grand faucon pèlerin, lequel vient devant moi fondre sur les pigeons de notre maison : c'est une jeune femelle qui doit être née non loin de cette contrée.

Quand je ne suis pas en course, j'ai l'habitude de converser deux fois par jour avec M. Rouget, pendant les récréations réglementaires. Aujourd'hui nous nous sommes communiqué le sentiment d'impatience où nous nous trouvons l'un et l'autre de ne pas recevoir des lettres depuis longtemps; surtout nous désirerions avoir des nouvelles d'Europe : car, un mot écrit par un confrère de Kiou-kiang nous avait appris laconiquement le remplacement de M. Thiers par le maréchal Mac-Mahon; ce changement de président de notre république avait été annoncé par le télégraphe à

Changhay. Depuis lors nous ne savons plus rien de notre chère France, où parfois les événements marchent si vite!

14 août 1873. Pas de pluie; temps assez frais au matin. Le thermomètre, qui est descendu à vingt-sept degrés dans la nuit, marque trente-trois degrés à trois heures.

15 août 1873. Tsitou. Plus ou moins de pluie pendant le jour; grande et longue averse vers la nuit.

Nous célébrons en ce jour cher aux chrétiens la belle fête de l'Assomption de la sainte Vierge. Un certain nombre de fidèles sont venus y assister, de dix et quinze lieues de distance. La plupart d'entre eux sont des néophytes; et j'observe qu'ici aussi les conversions au christianisme vont en augmentant, quoique l'on prenne les plus grandes précautions pour n'admettre au baptême que des hommes chez qui on a constaté la bonne foi, la droiture des intentions, et la connaissance du catéchisme et des longues prières en usage chez les chrétiens de Chine.

Il y a déjà huit ou dix jours que je ne me sens pas du tout à l'aise; je souffre d'une gastrite ou d'une autre affection intestinale quelconque, malgré toutes les précautions que je prends et nonobstant l'attention que j'ai de m'abstenir dans mes repas de toute sorte de fruits et de crudités. C'est à cette époque de l'année que j'ai

éprouvé précédemment une maladie assez grave d'entrailles, dont le retour ici me contrarierait fortement!

16 août 1873. Tsitou. Pluie une partie du jour; beau temps dans la soirée.

Comme en ce moment les rizières et les collines des environs ne fournissent presque plus rien à mes collections, je me décide à faire partir bientôt mes jeunes chasseurs pour les montagnes de *Ma-yuen*, qui ne sont qu'à cinq ou six lieues d'ici, à notre sud-ouest. Il est malheureux que je ne puisse pas y aller moi-même maintenant. Je suis malade, et en danger de le devenir encore davantage. Mais j'irai plus tard, s'il plaît à Dieu, surtout afin de pouvoir mesurer le fameux *Kun-fong-shan*.

17 août 1873. Tsitou. Encore de la pluie au matin.

La terre est maintenant suffisamment trempée pour qu'on n'ait plus à craindre pour le riz, et pour qu'on répare même en entier les maux causés par la trop longue sécheresse.

Ma maladie empire : au mal intestinal s'ajoute le mal de tête et la fièvre. Je pense avoir une véritable fièvre gastrique, mêlée de typhus. Je me sens bien mal à mon aise! ma peau est brûlante, et j'éprouve des douleurs générales par tout le corps. — A défaut de médecins et de médecines, je me traite avec du camphre, et j'en avale des pilules; il me semble que ce médicament facile me fait

un peu de bien, surtout pour les maux d'entrailles.

A deux heures de cet après-midi, mes jeunes gens sont partis pour *Ma-yuen*, où je désire qu'ils continuent à chasser jusqu'à mon arrivée, ou pendant deux semaines au moins.

18 août 1873. Tsitou. Beau temps, avec vent rafraîchissant du sud; mais le thermomètre de ma chambre ne descend pas au-dessous de trente degrés ou trente et un degrés, même dans la nuit.

Je crois que ma fièvre est moins forte aujourd'hui, quoique mon malaise général soit peu supportable. Cependant, je ne me rends pas au mal, je ne veux pas m'aliter, et je continue à me traiter au camphre. Bonnement, je ne pourrais pas me fier aux guérisseurs chinois!

19 août 1873. Tsitou. Nuit fraîche, avec un peu de pluie. Au matin, le thermomètre descend à vingt-six degrés. Ciel couvert dans la journée; orage au soir.

Je ne guéris pas! La fièvre est très-forte, et la nuit a été mauvaise. Le mal de tête est devenu concassant; mais les douleurs intestinales ont diminué et presque cessé, grâce, je crois, aux pilules de camphre. Ma vue est trouble, j'ai du vertige, je garde difficilement l'équilibre; je vois des fantômes quand j'ouvre les yeux, et des éclats de lueur quand je les tiens fermés. En un mot, je sens que mon cerveau est atteint et que le moment du dé-

lire n'est pas éloigné. Malgré cela, je me tiens encore sur pied ; mais le défaut presque total de sommeil et de nourriture, depuis un demi-mois, m'affaiblit beaucoup : où irai-je ?

20 août 1873. Tsitou. Encore un peu de pluie et journée assez fraîche.

Ma maladie suit son cours, sans apparence d'amélioration, et la brûlante fièvre me cause un malaise bien désagréable. Cependant, chose singulière! telle est mon habitude d'investigation, que je suis moins préoccupé de mes souffrances que de la recherche de leur nature et de leurs causes.... Mais, pour le coup, je n'y vois que du bleu! C'est une maladie du pays, qui nous est inconnue, une sorte de peste ou de fièvre des bois, qui me semble tenir à la fois du typhus, de la fièvre gastrique et de la fièvre cérébrale; il n'y a que l'embarras du choix! Au surplus, je sens que mon mal est tel qu'il pourrait bien me jouer un mauvais tour, avant que je lui trouve un nom technique.

21 août 1873. Tsitou. Toute la journée orageuse, avec un peu de pluie de temps à autre.

Aujourd'hui je me sens moins souffrant qu'hier; mais j'ai toujours la fièvre et la tête est fortement endolorie. Un petit mal de rate, que j'ai senti dès le début de la maladie, croît aussi de son côté : c'est un surcroît d'agrément.

Je ne suis plus en état de travailler, et c'est à

peine si je puis écrire quelques lignes chaque jour. — On ne voit plus de papillons ni d'autres insectes voltiger autour de notre maison : on n'y aperçoit que quelques libellules et quelques sauterelles. Les chaleurs ont même fait taire, à notre grande satisfaction, les cigales par trop criardes.

22 août 1873. Tsitou. Beau temps.

Très-mauvaise journée pour moi. Je ne sais pas comment va finir ma maladie?... Hier, j'étais mal à mon aise, sans pouvoir suer tout en me sentant brûler de pied en cap; et aujourd'hui, je sue continuellement, ressentant des douleurs de tête à fendre le crâne.

23 août 1873. Tsitou. Très-beau temps; très-chaud.

Fièvre sèche dans la matinée; à midi, je me trouve si mal que je sens comme si la vie me manquait en même temps que la respiration. Et ce terrible malaise, accompagné de souffrances universelles, continue jusque fort avant dans la nuit. Dans ce paroxysme de la fièvre, mon esprit frise le délire : il y a redoublement d'éblouissements, de vertiges, de fantômes. Mes sens s'égarent; et, au toucher, mon propre corps me parait être celui d'une autre personne!

24 août 1873. Tsitou. Beau temps, avec vent plus frais. A quatre heures du soir, le thermomètre marque trente-cinq degrés dans ma chambre.

Ce matin je me sens revivre un peu. Ma tuante oppression, avec les continuelles dispositions à l'évanouissement, ont cessé pour le moment, depuis l'instant que les grandes sueurs ont remplacé le *chao*, ou brûlure générale.

Je tiens à ne pas m'aliter complétement, sachant par expérience que l'énergie est le premier des remèdes contre toutes sortes de maladies. Jusqu'ici je dis ma messe tous les jours et je prends part avec la communauté aux exercices communs.

Ma maladie semble tendre à devenir ce que les Chinois du pays appellent le *chao* (brûler) : je ne sais ce que c'est, sinon que c'est un mal affreux. Mais, s'il y a *chao* en moi, il y a aussi certainement complication de quelque autre maladie tout aussi peu connue en Europe.

25 août 1873. Tsitou. Beau temps; chaud encore.

Nuit passée sans sommeil, mais avec moins de fièvre et de douleurs. Quoique mon malaise continue avec les fréquentes menaces d'évanouissement, la maladie semble vouloir entrer dans une période d'amélioration.

Dans mes conversations avec les hommes de la maison, j'entends dire aujourd'hui que le peuple de cette région, où l'on ne cultive guère l'arbuste à thé, emploie souvent, en place de cette plante, des feuilles de *Cratægus* (sorte d'aubépine à plus grands fruits) et de rosier sauvage (églantier à nombreuses fleurs blanches); l'on me soutient

que l'infusion de ces feuilles est estimée des Chinois à l'égal de celle du vrai thé.

On me dit encore que, depuis que le commerce européen a commencé à demander une si immense quantité de thé, les Chinois y mêlent une large proportion de feuilles étrangères. Ceci est très-certain. Ce mélange ne communique pas au thé des propriétés malfaisantes ; mais naturellement il en diminue les bonnes qualités.

Dans l'après-midi, orage sans pluie, le thermomètre étant à trente-quatre degrés.

26 août 1873. Tsitou. Beau temps, chaud ; au soir, orage et pluie. La nuit le thermomètre ne descend pas au-dessous de trente degrés.

J'ai été bien souffrant, la nuit passée ; et ma brûlante fièvre continue encore pendant tout ce jour.

Mes deux Pékinois sont revenus des montagnes ce soir, plus tôt que je ne l'aurais voulu. C'est tant mieux pour moi, puisque j'ai grand besoin de leurs services pendant ma maladie ; mais mes ordres étaient qu'ils restassent là à chasser au moins deux semaines entières. Ils prétendent qu'il n'y a rien à faire maintenant dans ces parages.

Ils m'ont rapporté un *Nisus soloensis*, jeune, et un *Anthus obscurus*, oiseau nouveau pour la faune chinoise, qu'ils ont tué sur une montagne nue. Ils ont encore deux espèces de chéiroptères, dont l'une me paraît nouvelle. Parmi le petit nombre d'insectes qu'ils ont pris, je remarque un beau

Carabus (*Cœlestis?*), exemplaire unique mais complet, et quelques petits bousiers nouveaux; un tipulaire fort curieux, qui a l'abdomen très-large et aplati avec des raies transversales jaunes et brunes. Il y a encore deux véritables *Papilio machaon*, de petite taille, etc. En un mot, quoique la chasse soit assez misérable pour dix jours d'absence et les frais, c'est sans doute plus qu'ils ne m'auraient récolté dans notre voisinage.

27 août 1873. Tsitou. Ciel couvert. Au point du jour, le thermomètre marque vingt-huit degrés.

Ma fièvre diminue enfin; et l'éruption de nombreux boutons dans la bouche, aux lèvres et au nez semble montrer que j'entre dans la dernière période de ma maladie.

D'après mes ordres, mes jeunes gens ont fait l'ascension de la principale montagne du canton où ils sont allés (à cinquante *li* à l'ouest de *Kieu-Tchang*), où le baromètre est descendu à soixante-cinq degrés. C'est donc une altitude de treize cents mètres que nous avons pour ce sommet, et la chaîne, qui s'avance vers le sud-ouest, ne paraît pas avoir des hauteurs beaucoup plus considérables. Les bois manquent dans ce groupe montueux; mais les plus belles bambouseraies y sont entretenues dans toutes les vallées, fournissant aux montagnards soit des jeunes pousses mangeables, soit des tiges employées à la fabrication du papier, soit les bambous durs, qu'on envoie au loin par les rivières, liés en radeaux immenses.

D'après mes hommes, la roche dominante du centre de ces montagnes serait le granite.

28 août 1873. Tsitou. Beau temps; ciel voilé. Orage sans pluie au soir.

Je continue à mieux aller. Mes chasseurs étant allés chasser aux bords de la rivière de Kien-Tchang, y prennent un bon nombre de cicindèles, appartenant à quatre espèces différentes : deux de celles-ci sont nouvelles. Ils tuent aussi deux *Phyllopneuste coronata;* ce sont les premiers oiseaux de passage vus cette année en ces lieux; cette espèce est aussi commune à Pékin, à la fin de l'été, pendant son voyage au Midi.

A propos du camphrier, qui abonde au Kiangsi, mais toujours à l'état domestique, j'entends dire aux Chinois que ce grand et bel arbre ne peut se multiplier par la graine que quand celle-ci a passé par l'estomac d'un oiseau?... C'est aussi ce qu'on dit des figuiers.

29 août 1873. Tsitou. Ciel voilé. Dans l'après-midi, orage avec pluie.

Je me trouve en bonne et pleine convalescence, bien qu'il me reste toujours un peu de fièvre, comme pour me faire tenir sur mes gardes.

Mes jeunes gens m'apportent un second oiseau de passage : c'est le *Butalis sibiricus.* Ils ont pris aussi plusieurs coléoptères, à formes de bupreste, qui ont les élytres bronzées, chagrinées et mar-

quées chacune de deux cicatrices jaunâtres ; ces insectes fréquentent le chêne.

30 août 1873. Tsitou. Beau temps, avec orage sec au milieu de la journée. A sept heures du matin, le thermomètre de ma chambre marquait trente degrés.

Des chrétiens qui sont revenus de *Nifang* me disent que déjà la salamandre à ventre jaune et la grenouille épineuse se seraient cachées dans leurs retraites. Je ne puis pas croire cela ; aussi, dans quelques jours, vais-je y envoyer deux hommes pour pêcher ces batraciens, bien que, aller et retour, ce voyage prenne une grande semaine.

Une seconde espèce de bec-fin de passage a fait son apparition dans nos environs : c'est le *Phyllopneuste tenellipes*, oiseau que je n'ai jamais rencontré dans le nord de la Chine.

31 août 1873. Tsitou. Beau temps. Thermomètre = 27° (7 h. matin).

Dimanche. Rien à noter. Je me considère comme guéri ; mais j'ai encore un reste de fièvre, et mon estomac fonctionne mal.

CHAPITRE XXVII.

DU 1er AU 29 SEPTEMBRE 1873.

Encore à Tsitou. — Guérison partielle et rechutes sans fin. — Prise d'insectes rares et nouveaux. — Curieux effet de la fièvre. — Une autre salamandre intéressante (*Cynops chinensis*). — Préparatifs de départ pour le Fokién.

1er septembre 1873. Tsitou. Beau temps. Thermomètre = 25° (à 7 h. matin) et 33° (à 3 h. soir).

Je suis étonné d'observer qu'ici, à douze degrés de distance, le passage des mêmes oiseaux commence en même temps qu'à Pekin, car c'est aussi à la fin d'août que nous voyons là les *Butalis* et les *Phyllopneuste* nommés plus haut.

Pour utiliser le temps, j'envoie mes deux hommes passer une semaine parmi les collines boisées de *Mi-Ouan*, où, s'ils le veulent bien, ils peuvent encore me faire de bonnes collections.

2 septembre 1873. Tsitou. Beau temps. Thermomètre = 29° (à 7 h. matin) et 35° (à 4 h. soir).

M. Rougel est aussi malade, et il croit avoir la fièvre intermittente.

Aujourd'hui je reçois le compte rendu annuel de la société zoologique de Londres, dont j'oubliais que je suis membre correspondant ; mais point de lettres pour moi !

3 septembre. Beau temps, avec fort vent de nord. Thermomètre = 30° (à 7 h. matin).

4 septembre 1873. Tsitou. Très-beau temps, avec fort vent du nord tout le jour ; bonne journée, assez fraîche.

Aujourd'hui, pour la première fois, je ne me sens plus trace de fièvre ni de maux de tête, et je regarde ma maladie comme finie. Mais elle m'a affaibli et maigri au point que je perds sans cesse mes jarretières, qui glissent sur les mollets.

5 septembre 1873. Tsitou. Très-beau temps.

La campagne est très-belle, et quoiqu'il ne pleuve guère depuis quelque temps, les grandes rosées suppléent au manque de pluie, et les riz vont très-bien.

Pour essayer mes forces, j'ai fait dans cette après-midi une promenade que je pourrai payer cher, car il m'a semblé respirer des émanations méphitiques....

6 septembre 1873. Tsitou. Très-beau temps.

Mes jeunes gens reviennent de *Mi-Ouan*. Leurs

captures consistent en plusieurs *Sciurus Mac-clellandi*; un grand *Fer-à-cheval*, et une douzaine de larves de mon petit *Triton orientalis*. Ils n'ont aucun oiseau, et ils prétendent que les *Pomatorhins*, etc., ne sont plus au pays. Dans le petit nombre de leurs insectes se trouve une nouvelle espèce de *Scarabée rhinocéros*, et deux *Cétonides* à formes allongées.

7 septembre 1873. Tsitou. Très-beau temps, chaud et mi-orageux au soir.

Pas de nouveauté, si ce n'est que nous prenons le *Phyllopneuste borealis* et le *Motacilla boarula*.

8 septembre 1873. Tsitou. Beau temps; la nuit a été chaude, avec le ciel très-pur, comme cela a lieu depuis longtemps.

Je suis repris d'une forte fièvre : patience! Condamné à garder la maison, je tâche d'utiliser pour mon but les forces relatives de mes domestiques. J'envoie donc aujourd'hui le Ouang et un homme du pays pour aller prendre la hauteur barométrique sur le *Kun-fong-shan*, et pour chercher les salamandres des montagnes du sud-ouest. Je pense que ces voyageurs seront absents pendant huit ou dix jours.

9 septembre 1873. Tsitou. Très-beau temps.

J'ai passé une bien mauvaise nuit; mais je me trouve mieux ce matin, depuis que les sueurs ont succédé à la brûlante sécheresse. Malheureuse-

ment, mon domestique *Lu* se dit aussi malade de nouveau !

Mais, dans cette après-midi, un fort accès de fièvre me reprend, précédé cette fois par une demi-heure de frissons et de grincements de dents, sans aucune sensation de froid. Ce sont donc des fièvres paludéennes qui se sont déclarées chez moi ; et, d'après l'expérience des personnes du pays, si elles deviennent franchement intermittentes, je pourrai m'en défaire plus ou moins vite. Dans le cas contraire, elles pourraient devenir dangereuses pour la vie !...

10 septembre 1873. Tsitou. Très-beau temps, avec recul de nord affaibli ; menace d'orage.

Cette nuit a été pour moi moins pénible que la précédente ; la matinée est passable, mais je suis pris dans l'après-midi de fièvre et d'une oppression de cœur insupportable. Cet accès cesse un peu avant minuit, et il n'a pas été précédé de sueurs ; mais la fièvre a été dévorante, et à la phase des chaleurs sèches ont succédé des sueurs exagérées.

Nos confrères, M. Anot et M. Lefèvre, arrivent ce soir de Foutcheou, pour faire avec nous la retraite annuelle. Nous la commencerons demain, et, bien que malade, je vais essayer de la faire avec ces fervents missionnaires. Car, si je ne profitais pas de cette bonne occasion, je ne sais pas quand et où je pourrais vaquer à nos exercices spirituels de règle. — Je continuerai à crayonner dans mon

cahier mes notes quotidiennes, dans les moments libres de la journée.

11 septembre 1873. Tsitou. Ciel nuageux, avec vent irrégulier; mais au soir un grand vent balaye le ciel, qui redevient serein.

Je me sens un peu mieux ce matin ; le soir je n'ai guère plus que de l'agitation ; la fièvre est faible et les souffrances sont modérées. C'est un mieux qui, cette fois encore, coïncide avec l'apparition de boutons autour de la bouche et du nez.

Mon *Lu*, qui est allé chasser aux insectes, me rapporte un beau *Lucane*, à très-longues cornes ou mandibules, et deux exemplaires d'une magnifique et nouvelle espèce de lamellicorne, de la famille de *Euchirides*. Cette heureuse capture me rappelle ce que m'avait dit à Paris le comte de Mniszech, en 1871, c'est-à-dire, que quelque espèce d'*Euchirus* ou de *Propomacrus* devait certainement vivre dans la Chine méridionale : voilà sa prévision réalisée ! Ce coléoptère remarquable, dont, paraît-il, les représentants fossiles abondent dans les terrains tertiaires d'Europe, et le *Trictenotoma*, appartiennent à deux groupes d'insectes anciens qui n'avaient pas encore été signalés dans ce grand empire.

12 septembre 1873. Tsitou. Très-beau temps; atmosphère d'une pureté cristalline. La fraîcheur de la nuit passée et le grand vent qui recommence

à souffler au matin, annonceraient qu'un gros orage a éclaté non loin d'ici.

Cette nuit n'a pas été trop bonne pour moi, à cause surtout des trop grandes sueurs fiévreuses et du froid de la nuit, qui les rend plus dangereuses; mais, ce matin, je me sens plus à mon aise. Le lit et le costume chinois sont fort incommodes pour ces sortes de maladies : on n'use ni de draps ni de linge! Aussi, c'est toute une affaire quand la maladie vous fait suer trop abondamment, comme c'est mon cas; on ne sait comment faire pour ne pas se refroidir et pour faire sécher ses couvertures et ses vêtements. Comme ce qui remplace ici les matelas et ce qui compose notre pauvre lit a été tout trempé et pénétré de sueurs morbides, j'ai pris donc le parti, pour éviter un mal pire, de passer mes nuits et une partie du jour couché sur le plancher nu de ma chambre.

M. Anot, qui a la charité de venir me trouver chez moi, me conseille de changer de climat au plus tôt : cela est plus facile à dire qu'à exécuter! Il ajoute que, dans la première année qu'il est venu à Tsitou, lui aussi il a eu à peu près le même mal que moi, pendant trois mois; dans cet intervalle, il a reçu deux fois l'extrême-onction et il a été sur le point de mourir.... M. Rouget aussi en a souffert pendant six mois entiers. L'expérience du pays est que ces fièvres ne tuent pas au début, elles se prolongent plus ou moins longtemps sous la forme de fièvres intermittentes, et quand le malade ne parvient pas à se débarrasser de celles-

ci, il en meurt généralement vers la troisième année.

13 septembre 1873. Tsitou. Nuit et matinée sereines; mais le grand vent qui survient couvre le ciel de nuages pour le reste du jour.

Ma fièvre s'est calmée et je me sens mieux, mais point guéri! Mon domestique *Lu*, qui paraît aussi débarrassé de la fièvre, m'apporte encore deux *Euchirides* à longs bras.

14 septembre 1873. Tsitou. Il commence à tomber une bonne pluie, pour durer une demi-journée.

Comme hier, je me trouve sans forte fièvre aujourd'hui et avec un peu d'appétit; j'ai dormi avec moins de rêvasseries délirantes et de pénible oppression : guérirai-je ici même? Plaise à Dieu!

L'un des curieux effets les plus ordinaires de mon état fiévreux consiste en ce que la première pensée venue adhère tenacement à mon esprit pendant des heures, pendant des nuits entières : communément, c'est une idée abstraite que je rumine involontairement, sans qu'il me soit possible de jamais parvenir à la solution que je poursuis. Et cela me cause une fatigue de tête indicible, un vrai tourment! Parfois (chose étrange pour moi qui n'ai jamais aimé l'art de la versification) c'est une envie irrésistible de rimer qui me survient, et je n'en finis pas avec mes longues tirades de vers, que je fabrique sans les exprimer par la parole. Quand le calme arrive, je me mets à regretter de

n'avoir pas pu écrire toutes les belles choses, tous les beaux raisonnements qui ont passé par ma tête !

15 septembre 1873. Tsitou. Temps lourd et chaud. Orage lointain au soir.

Mon mieux se maintient, et je puis vaquer moins difficilement aux exercices de notre retraite.

Les larves des tritons, que j'élève dans ma chambre depuis dix jours, sur des *Chara* et d'autres plantes aquatiques trempées dans l'eau, ont perdu leurs branchies, et elles ont revêtu les couleurs et les formes du *Triton orientalis*.

16 septembre 1873. Tsitou. Beau temps; soirée orageuse.

Même bulletin sanitaire qu'hier : *Deo gratias!* D'après mon jeune *entomothère* pékinois, il n'y a plus d'autres insectes au pays que quelques *Lucanes* attardés et quelques *Euchirides* qu'il a apportés aujourd'hui ; il les a ramassés par terre, morts ou moribonds, sous des chênes à feuilles étroites : ces coléoptères auront été tués par la pluie. Ils paraissent n'être pas rares au pays, et en temps convenable on aurait pu en faire une bonne provision.

17 septembre 1873. Tsitou. Petite pluie au matin, beau temps vers le soir.

J'ai de nouveau un petit accès de fièvre ce matin : décidément, il me faudra quitter ce pays au

plus tôt.... Du reste, les chaleurs ayant commencé à diminuer sensiblement, le moment était venu de repartir, indépendamment de la maladie. Mais, aurai-je la force de me remettre à courir par monts et par vaux? Car, ce n'est que sur mes jambes que je pourrai voyager parmi les grandes montagnes. Nous le verrons : la volonté fait des miracles.

Mon domestique *Lu* continue, soir et matin, à faire ses petites promenades aux environs, et il m'annonce que les *Sylvains* de passage abondent maintenant dans les bois.

Je commence à trouver que les deux hommes que j'ai envoyés à la recherche des Salamandres restent bien longtemps absents : c'est le onzième jour!

18 septembre 1873. Tsitou. Petite pluie au matin.

Encore de la fièvre. Mes chasseurs rentrent au logis cette après-midi : ils n'ont pas perdu leur temps. Ils ont apporté un petit *Sorex*, semblable à ceux que j'ai eus ici, un *Zosterops simplex*, deux *Pratincola ferrea*, deux *Rana temporaria*, trois *Polypedates* inconnues, et enfin seize *Salamandres*, de celles que je désirais. Ces *Tritons*, gros comme deux ou trois fois le doigt, et longs de seize à vingt centimètres, sont bruns en dessus, avec une infinité de taches noires pointillées. Le dessous est jaune-orange et pointillé aussi; mais parfois les points granulaires noirs sont plus gros, parfois ils manquent entièrement.

On n'a pas pu avoir la grenouille épineuse ; mais

on a appris que cette espèce croît jusqu'à douze onces de poids, et que c'est le mâle seul qui a la poitrine garnie d'épines.

19 septembre 1873. Tsitou. Ciel très-chargé de brouillards et de nuages. Le thermomètre marque 30°.

Ma santé ne va ni mieux ni plus mal; je tiens bon tant que puis; mais je sens qu'il faut la santé pour avoir du courage, et qu'une excitation artificielle n'a pas de durée.

Notre retraite étant terminée, je me hasarde à sortir aux alentours du collége. Il n'y a plus d'*Eurichide*, et nous n'en ramassons que des débris sous les vieux chênes à feuilles étroites. Le *Phyllopneuste borealis* est abondant sur les arbres, mais son congénère aux pattes blanches (*Phill. tenellipes*) doit être rare et avoir fini son passage : c'est sans doute une espèce plus méridionale.

Mon Pékinois *Ouang* me raconte que c'est jeudi dernier qu'ils ont fait l'ascension du *Kun-fong-shan*. Il y soufflait un grand vent : le thermomètre y a marqué 16°, et le baromètre est descendu à 607^{mm}. D'après ces données, nous n'aurions que 1880 mètres pour l'altitude de ce fameux pic, que son isolement fait paraître plus élevé qu'il n'est, et ce serait là le point le plus élevé de tout le Kiangsi?

20 septembre 1873. Tsitou. Beau temps; soirée orageuse.

A 6 h. matin, le thermomètre de ma chambre marque 25°. Un peu de fièvre encore; vue trouble, démarche chancelante.

21 septembre 1873. Tsitou. Beau temps au matin, quoique le ciel soit mi-couvert; soirée orageuse et atmosphère lourde.

Aujourd'hui encore je suis pris d'un accès de fièvre qui dure depuis midi jusqu'à huit heures du soir; cette fois aussi l'accès a commencé par une heure de frissons et de claquement de dents, sans sensation de froid. Il n'y pas à dire, c'est ici un bien mauvais climat pour moi, et il faut que je me hâte de me transporter ailleurs. J'ai lieu d'espérer que l'air des pays élevés me sera salutaire; comme c'est là que l'intérêt de ma mission de naturaliste réclame aussi ma présence, je me résous à aller aux montagnes d'*Ouang-mao-tsaé*, d'où je pourrai passer, s'il y a lieu, à Koatén, dans le Fokién : c'est à six journées de marche d'ici.

22 septembre 1873. Tsitou. Beau temps. Ciel serein au matin, couvert au soir.

Malgré deux doses de quinine que j'ai avalées ce matin, je suis repris de ma mauvaise fièvre, et je passe une très-désagréable journée, en proie à un petit délire continuel, à une oppression et à un malaise universel bien pénibles.

23 septembre 1873. Tsitou. Beau temps; au soir,

petite pluie sans orage. A trois heures du soir, le thermomètre marque trente-quatre degrés.

Après une nouvelle nuit douloureuse, ma fièvre cesse peu à peu ce matin, et je me sens à mon aise le reste du jour. J'ai raison de penser que c'est la double dose de quinine qui a tant exaspéré mon accès d'hier.

24 septembre 1873. Pluie tout le jour. Le thermomètre descend à vingt-trois degrés, le baromètre étant à sept cent cinquante-trois millimètres.

Peu de fièvre aujourd'hui. Mes jeunes gens ont pêché dans la soirée, et parmi les petits poissons qu'ils ont pris, je trouve une nouvelle espèce de *Gobius* qui, paraît-il, abonde dans nos ruisseaux, où on le voit sautiller sur l'eau et ramper sur la vase, comme un reptile. Je suis étonné de retrouver ce genre marin à deux cent cinquante lieues de distance de la mer (en comptant les détours de nos cours d'eau), et à peu près à deux cents mètres au-dessus de son niveau.

25 septembre 1873. Tsitou. Journée converte et un peu pluvieuse.

Les fièvres sont revenues à mon Pékinois *Ouang*, tandis qu'elles m'épargnent aujourd'hui. Mais ma vue reste trouble et vacillante.

25 septembre 1873. Tsitou. Ciel couvert. Thermomètre : vingt-cinq degrés au matin.

Je me trouve sans fièvre depuis deux jours et je

crois volontiers que je touche enfin au terme de ma maladie. Aussi profité-je de ce relâche pour me préparer à partir lundi prochain pour les montagnes limitrophes. Je ne pourrais jamais me bien guérir ici, et le changement d'air m'est indispensable.

27 septembre 1873. Tsitou. Nuageux, air pesant.

Pas de nouveauté. Nous continuons nos préparatifs de voyage, et bien que le moindre mouvement me fasse ruisseler de sueur, j'emploie ma journée à encaisser tous les objets que j'ai dans l'alcool, de manière à pouvoir les expédier au Muséum par la première occasion, sans rien réserver pour moi-même, pas même une salamandre.

28-29 septembre 1873. Tsitou. Assez beau temps hier ; ciel couvert aujourd'hui.

J'ai déjà observé que, dans le Kiangsi plus encore que dans les autres provinces, nous autres Européens, nous trouvons de la difficulté pour engager des travailleurs à notre service. D'un côté, les païens sont généralement mal disposés à notre égard et refusent d'ordinaire de nous aider; de de l'autre, les journaliers et les porteurs chrétiens, qui sont rares, se prévalent du besoin qu'on a d'eux pour exiger des salaires exorbitants. Cette fois-ci encore, ce n'est qu'au bout de nombreuses recherches et de pourparlers sans fin qu'on est parvenu à louer quatre hommes pour porter notre bagage indispensable jusqu'à *Ouang-mao-tsaé;*

pour parcourir ces cent quatre-vingts *li* de distance, chacun des porteurs touchera onze cents sapèkes, c'est-à-dire deux ou trois fois plus que ce que l'on donne dans d'autres parties de la Chine. J'ai essayé aussi, vu mon état maladif et ma grande faiblesse, de trouver une chaise à porteur pour moi, afin de n'avoir à marcher moi-même que dans les montées et les passages impraticables pour le *Kiao-tze;* mais ces hommes, après avoir promis hier de venir, pour une somme très-respectable, me font dire ce soir que l'un d'eux s'est fait mal au pied!... Force m'est donc de partir à pied; car tout étant préparé pour nous mettre en route demain matin, hommes et bagages,je ne puis pas remettre mon voyage. Nous tâcherons de marcher à petites journées.

CHAPITRE XXVIII.

DU 30 SEPTEMBRE AU 31 OCTOBRE 1873.

Départ de Tsitou pour le Fokién. — Fatigues du voyage. — La grenouille épineuse. — Mauvaises dispositions des chrétiens indigènes. — Montagnes porphyritiques du Fokién. — Singes du Fokién; méthode chinoise pour empêcher ces animaux de croître. — Faiblesses en route; le voyageur se fait traîner à la remorque. — Arrivée à Kaotén. — Heureuse rencontre d'un missionnaire européen. — Ressources zoologiques des montagnes fokiennoises : mammifères, oiseaux, poissons nouveaux. — Difficultés à propos de l'argent. — Plantes du pays. — La chasse à la trappe.

30 septembre 1873. Départ de Tsitou pour Koatén. Ciel chargé et un peu de pluie de temps en temps.

Le bon M. Rouget pousse l'amabilité jusqu'à m'accompagner, avec tous les élèves du collége, pendant une heure de chemin, non content d'avoir caché parmi nos bagages de précieuses provisions de bouche pour une grande partie du voyage.

Nous avons marché pendant dix ou onze heures dans cette première journée, ayant fait à deux

heures notre première halte à *Pakan*, et nous étant arrêtés pour la nuit à sept heures et demie, dans la petite ville de *Kaopi*. Avant de parvenir à cette dernière localité, nous avons dû marcher pendant une heure sur des collines fort difficiles.

Le pays que nous avons traversé ressemble beaucoup à celui de Tsitou : c'est un mélange de monticules et de petites plaines cultivées en riz. Nous avons vu du grès rouge dans la première moitié du voyage; dans la soirée, ce sont des roches granitiques que nous apercevons sur notre route, et beaucoup de silex jaunâtre ou du quartzite.

Nous avons observé ce matin trois aigles, de taille moyenne, et sept dans l'après-midi : ces oiseaux tournoyaient sur les collines, en jetant d'une voix interrompue et assez faible un cri qu'on peut représenter par ces syllabes : *Kiou-kiou-kiou*. Je pense que c'étaient des aigles impériaux (*Aquila hœliaca*). Nous avons rencontré aussi le drongo noir, ou *Dicrurus cathœcus;* mais point de nouveautés.

A l'endroit de notre halte du milieu du jour se trouvaient plusieurs grands camphriers, sous lesquels le sol était *joncé* de vieux cocons réticulés de l'*Attacus Atlas*. En fouillant dans les détritus de bois pourri de camphrier, j'ai trouvé quelques débris d'*Euchiride :* est-ce que ce beau coléoptère se propagerait aussi dans ces arbres?

Je ne me suis pas trop mal comporté pour un malade; et bien que mes jambes soient d'une

faiblesse toute nouvelle pour moi et comme raidies par des douleurs rhumatismales ou par un effet de la maladie, j'ai pu suivre le pas lent de mes porteurs de bagages. Seulement, comme ma vue vacille et que je chancelle souvent, je suis obligé de faire rester l'un de mes domestiques à côté de moi, en cas que je vienne à perdre l'équilibre. Je suis encouragé par l'espoir que le changement d'air hâtera ma guérison.

1er octobre 1873. Voyage de *Tsiton* à *Ouang-mao-tsaé*. Très-beau temps.

Aujourd'hui, nous ne faisons guère que monter et descendre parmi des collines qui deviennent de plus en plus difficiles : comme hier, nous tenons la direction du nord-est. Quelques-unes des montagnes que nous longeons paraissent avoir jusqu'à quinze cents mètres de hauteur. Elles ne sont couvertes que de broussailles; l'un des arbustes les plus communs est le châtaignier sauvage; sur ces petites châtaignes je récolte, chemin faisant, cinq ou six exemplaires d'une nouvelle et curieuse espèce de *Balaninus*, à très-long bec effilé, dont les élytres sont traversées de deux raies blanches. Le *Rubus* (*pinnatifida?*) y est aussi abondant; cette aubépine nous prodigue ses fruits mûrs, dont le goût aigrelet désaltère notre soif. La flore automnale est peu variée, mais assez belle; les bords des ruisseaux sont ornés de *Commelina* aux fleurs bleues, de *Balsamines* pourpres, de *Patrinia* (*Valeriana*) à fleurs blanches, de *Campa-*

nula, etc. Parmi les arbres plantés autour des pagodes, j'observe deux nouvelles espèces de chênes à feuilles persistantes, et quelques pieds de *Podocarpus*, étrange conifère à larges feuilles.

Quoique exténué de forces, j'ai fait des efforts pour suivre de près mes gens pendant les douze heures de marche de cette fatigante journée : ce n'est que dans l'après-midi que, par l'effet des rayons d'un brûlant soleil, je me suis senti sur le point de rendre les armes....

La maison où nous sommes logés ce soir n'est qu'un hangar de montagne, ouvert à tous les vents, puisqu'elle n'est formée que de claires-voies de bambous. J'ai la bonne fortune de pouvoir acheter ici des œufs de poule, ce qui vaut mieux pour mon souper que les citrouilles bouillies à l'eau qu'on nous a servies en route, hier et aujourd'hui.

Toutes les montagnes que nous avons gravies, dans cette seconde journée, sont porphyritiques et jaunâtres, avec des grains grisâtres.

2 octobre 1873. Arrivée à Ouang-mao-tsaé. Très-beau temps, avec vent du nord, comme hier.

Les mêmes roches porphyritiques et dioritiques continuent à se montrer exclusivement. Notre voyage est très-pénible, et nous ne faisons que passer d'une montagne à l'autre sur des pentes fort raides ; le chemin est un escalier continuel, où il faut monter et descendre sans cesse : aussi ai-je de la peine à y manier mes jambes atteintes de

douleurs rhumatismales, et même à conserver mon équilibre, à cause de l'état vacillant de ma vue.

Mais enfin nous parvenons à *Ouang-mao-tsaé*, vers trois heures de l'après-midi. Ce hameau est assez près du sommet d'une grande montagne, qui touche à la frontière du Fokién ; il est composé de quelques familles chrétiennes, pour lesquelles la mission a fait construire dernièrement une petite chapelle. Ces montagnards, très-pauvres, vivent surtout de la vente des fibres de bambous, dont on fait du papier et des cordes.

En route nous avons vu, sur le bord des torrents, quelques *Ruticilla fuliginosa*, et de rares *Cinclus Pallásii;* parmi les oiseaux qui criaient du milieu des fourrés, j'ai cru reconnaître la voix d'un *Pnoepyga*, genre d'insectivore qui n'a pas été encore rencontré dans la Chine occidentale.

Il y a de Tsitou ici plus de distance qu'on ne le dit : le premier jour nous avons bien fait soixante-dix *li*, le second quatre-vingt-dix *li*, et aujourd'hui plus de quarante *li*. C'est donc certainement deux cents *li* de route très-fatigante.

3 octobre 1873. *Ouang-mao-tsaé.* Très-beau temps.

A ma prière et dans l'espoir de recevoir une bonne récompense pécuniaire, plusieurs chasseurs du voisinage sont allés à la chasse du *Shan-yang;* mais ils rentrent le soir dans leurs foyers sans en avoir tué. Il paraît que cette grande antilope est rare au pays. D'après ces

montagnards, l'animal a la queue très-courte, le poil du haut du cou allongé, etc. J'ai tout lieu de penser que nous avons ici notre *Nemorhedus Edwarsii*, de Moupin. Néanmoins, comme je tiens à vérifier ce fait, je redouble auprès de nos chasseurs d'instances et de promesses, pour qu'ils essayent de me procurer une dépouille de cette espèce.

La beauté du temps et du pays me tente de faire un effort pour reconnaître notre montagne; et, accompagné de mes deux Pékinois, je parviens jusqu'au sommet principal, qui a quinze ou seize cents mètres d'altitude. De là, j'aperçois vers l'est deux chaînes plus élevées ; et, au sud-sud-est, deux masses plus considérables encore, qui me paraissent monter jusqu'à trois mille mètres : toutes ces montagnes sont dans le Fokién. — Pendant cette excursion, qui dure la journée entière, nous ne voyons et n'entendons que des animaux déjà rencontrés plus bas, si ce n'est un *Cisticola* isolé que nous tuons, mais que nous perdons dans les hautes herbes.

Ce soir, un de nos chrétiens offre de me vendre sept de ces énormes grenouilles qui vivent dans les claires eaux de ces montagnes. Ces animaux sont d'un brun verdâtre, avec la poitrine un peu épineuse ou verruqueuse dans le mâle. J'ai sans doute là le fameux batracien de Nifang, et je serais même tenté de croire que c'est le même animal que celui que je pris en 1868, à mon premier voyage au *Ly-shan*, et que je fis connaître avec le nom de *Rana latrans*.

Ne pouvant pas emporter avec moi ces grenouilles, et n'ayant pas d'alcool pour les y plonger, je suis obligé de les laisser ici, en recommandant bien de mettre dans le sel celles qui viendraient à mourir avant mon retour.

4 octobre 1873. *Ouang-mao-tsaé.* Très-beau temps.

Ce matin, pendant que je parcours encore notre belle montagne, je suis repris tout à coup de la fièvre : cela est malheureux, pour le moment et pour la suite. Mon chasseur *Ouang* tombe aussi malade, mais plus légèrement que moi.

Bien que nous soyons logés à huit cents mètres d'altitude, nous avons des rizières autour de notre demeure, et l'on rouit le bambou dans le voisinage. Cela donne des miasmes puants et cause sans doute la fièvre. Notre régime de riz et de citrouille cuite à l'eau, au sel et au piment, pourrait bien aussi contribuer à nous rendre malades.

Ces montagnes sont bien boisées de *pins* et de *Cunninghamia*, et les *Lespedeza*, très-abondants, étalent maintenant leurs grappes de fleurs violettes : ce sont les représentants de nos *Cytises* d'Europe. Les bambouseraies garnissent tous les vallons et constituent la principale ressource du pays.

Le *Lu*, qui a battu les champs tout le jour, me rapporte un *arvicola* brun roux, semblable à l'*Arv. melanogaster*, du Setchuan, un *Drymœca extensicauda*, un *Bulimus* très-long, les débris d'un *Lucanus* inconnu, une nouvelle espèce de *Cetonia* :

ce sont là les restes de la faune d'été. Il est malheureux que la fièvre me cloue sur mes couvertures, et que le mal de tête et la surdité qui accompagnent mes accès m'empêchent même de donner attention à ce qui se passe autour de moi.

J'entends pourtant assez pour comprendre que des singes bruns vivent à quelque distance d'ici; mais que c'est à Koatén que les animaux de cette classe abondent. Il nous faut aller là, et chercher les moyens de reprendre notre voyage lundi matin. Ces montagnards me disent encore que le campagnol à ventre noir abonde dans ces environs, mais que le gros *Rhizomys* ne vit que plus à l'est.

5 octobre 1873. *Ouang-mao-tsaé.* Très-beau temps, ciel pur, air sec, comme les jours précédents.

Les chrétiens de ce hameau paraissent peu disposés à me fournir les quatre hommes qu'il me faut avoir pour partir demain pour le Fokién. Par reconnaissance, sans doute, pour les bienfaits qu'ils ont reçus des missionnaires, ils ont résolu de me vendre leurs services le plus cher possible; en conséquence, ils commencent par vouloir m'effrayer, en disant qu'il faudra trois journées de marche pour parvenir à Kaotén (il y a cent cinquante *li*), que les chemins sont très-mauvais, que les porteurs demandent plus d'argent que je n'en ai donné pour venir ici, etc. Mais je suis habitué et préparé à ces beaux discours : je passerai par où l'on voudra pourvu qu'on me donne mes quatre hommes !

Ce matin, les petits oiseaux abondent autour de notre maison : *Parus minor*, *Psaltria*, *Ixos*, *Suthora*, *Phyllopneuste*, etc. Un *Micronisus* fond en vain devant moi sur eux ; ces petits éperviers paraissent abonder aussi parmi ces montagnes, qui sont toutes composées de porphyre grossier se décomposant facilement dans les lieux élevés, mais qui apparaît très-dur dans les ravins.

Voici le signalement de la *Rana spinosa* (ou *latrans*) que j'ai acquise ici. Dessus, brun olive, marqué de taches noirâtres rondes ou allongées et de pustules ; cuisses et jambes avec sept raies noires ; intérieur des cuisses noir marbré de blanc. Dessous blanchâtre ; haut de la gorge marbré de brun. Poitrine et les trois doigts intérieurs garnis de verrues épineuses (dans le mâle). Iris brun doré. Taille grande.

6 octobre 1873. Voyage à Koatén. Très-beau temps.

Tout ayant été disposé pour partir ce matin, je me mets en route en prenant mon courage à deux mains. Je me sens d'une faiblesse extrême, brûlant de la fièvre qui ne m'a pas laissé un moment de répit depuis hier après midi : peut-être le voyage me soulagera-t-il ?

Le groupe des montagnes de *Ouang-mao-tsaé* possède de nombreux pics coniques, raides, et bien boisés : c'est là, me dit-on, que vivent les antilopes de roche. C'est à dix heures que nous entrons sur le territoire du Fokién. Nous ne faisons que

monter et descendre péniblement pendant toute la journée. Le porphyre gris et grossier est la seule roche que j'aperçoive cette matinée-là dans les montagnes limitrophes. Dans les collines qui suivent, je vois le porphyre devenir plus siliceux et plus dur; plus tard succède à cette roche pendant quelque temps du granite sans mica, ou de la pegmatite.

Nous ne nous arrêtons qu'à la nuit, ayant fait soixante-dix *li* de route dans la journée. Je suis exténué; plusieurs fois je me suis vu sur le point de me déclarer incapable de voyager davantage; cependant, à force de haltes, d'efforts et d'énergie, je suis parvenu à suivre ma caravane. Mais je suis brisé par la fièvre; comment, privé de sommeil et de nourriture, ceci finira-t-il?

7 octobre 1873. Voyage à Koatén. Très-beau temps encore.

Je me sens aujourd'hui un peu moins mal, mais sans pouvoir me nourrir encore. Bien que ma tête soit plus libre qu'hier, mes yeux vacillent toujours et mes pieds chancellent; des douleurs très-vives dans les jambes s'ajoutent au malaise général de tout le corps, pour rendre ma marche plus pénible que je ne saurais l'exprimer.

Comme hier, notre voyage se fait en montant et en descendant tout le jour; mais les collines sont moins hautes, et je les vois composées encore de pegmatite. Cependant les pavés et les escaliers de notre route sont toujours en porphyre dur, sili-

ceux, grisâtre et jaunâtre. Les intervalles des collines consistent en petites plaines qui sont cultivées en riz; le manque de pluie a déjà tué cette céréale dans les vallons un peu élevés. Les villages sont assez nombreux et la population en paraît bonne; mais les auberges sont misérables au dernier degré, et l'on n'y a jamais à offrir au voyageur que du riz et de la citrouille. Pour comble d'agrément, on est dans l'habitude (à peu près comme dans le Kiangsi) d'avoir à côté des maisons d'immenses latrines, garnies de toutes les saletés imaginables. Je pense que nous avons fait, encore aujourd'hui, environ soixante-dix *li* de route, en marchant du matin jusqu'à la nuit.

8 octobre 1873. Voyage à Koatén. Ciel voilé au matin, serein plus tard.

Nous voilà enfin à notre dernière journée de voyage; mais avant de parvenir à Koatén, il nous reste à franchir deux terribles montagnes, en montant et en descendant par des escaliers de pierre plus rapides encore que ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici.

Aux roches euritiques, que nous avons passées hier, succèdent des porphyres grisâtres dont la pâte plus onctueuse paraît renfermer des cailloux étrangers; et c'est cette dernière variété qui paraît constituer toute cette grande chaîne du Fokién occidental.

Une longue et fraîche vallée que nous longeons dès le matin a ses bords bien boisés, et j'y suis

tout yeux (autant que mon état maladif le permet) pour apercevoir quelque trace des singes qu'on m'a dit abonder dans ces parages. En effet, nous passons devant des maisons où l'on nourrit deux ou trois de ces quadrumanes qui ont été pris au pays. J'ai l'occasion d'examiner ces pauvres bêtes qu'on élève dans des conditions bien tristes : pour les empêcher de croître, on ne leur permet jamais de boire d'autre liquide que de l'eau-de-vie. Cela les rend rachitiques, et, de plus, on leur a coupé la queue ras le corps : c'est à ces conditions, paraît-il, qu'on trouve à les bien vendre aux bateleurs. Un peu plus loin, j'aperçois moi-même sur les arbres et les rochers un groupe d'une dizaine de ces macaques à pelage brun ; je suis très-étonné de voir parmi eux un individu tout roux clair paraissant appartenir à une espèce différente. En effet, mes montagnards me disent qu'il existe ici deux ou trois espèces différentes de singes ; j'ai ainsi l'espoir fondé de pouvoir acquérir des animaux intéressants pour la science et pour notre Muséum ; car je ne puis pas me figurer que nous n'ayons ici que les espèces de Moupin.

Chemin faisant, j'achète un *Rhizomys* adulte, qui me paraît ressembler entièrement à notre *Rh. vestitus* du Setchuan. Je vois aussi parmi les bagages d'un voyageur une peau de *tchang-dzé*, c'est-à-dire de *chevrotin à musc* véritable.

Si, en franchissant la première montagne, j'ai pu suivre, ou mieux me traîner à la suite de mes gens, il n'en est plus de même quand il faut faire no-

tre dernière ascension, qui dure quatre ou cinq heures, et dans laquelle notre rude chemin garni de blocs de pierres, en forme de grossier escalier, monte jusqu'à seize cents mètres de hauteur. Là, je me sens si faible, si épuisé, si anéanti, que je m'évanouis à plusieurs reprises, et que je suis contraint de me coucher sur la route plus d'une fois, pour reprendre connaissance et des forces : c'est terrible !

Comme il n'y a pas moyen de nous arrêter en chemin, je suis obligé de faire passer une corde à ma ceinture et de me faire traîner à la remorque pour parvenir à notre rendez-vous. C'est dans ce brillant équipage, qui fait rire mes Chinois et moi-même, que je parcours encore les cinq ou six heures de chemin qui restent. Nous arrivons à Koatén avant la nuit.

Deo gratias! Je ressens le même sentiment qu'un homme échappé d'un naufrage, en me voyant logé dans les dépendances d'une chapelle chrétienne, au milieu d'hommes appartenant à ma religion, et à côté de deux missionnaires, dont l'un est indigène et l'autre Espagnol. Mais comme ma fièvre et mes souffrances continuent, je m'empresse de me coucher sans prendre de nourriture. A demain les conversations !

9 octobre 1873. A Koatén. Ciel couvert au matin et menace de pluie au soir.

Le P. Calunga est un jeune dominicain espagnol, originaire des Asturies, qui n'est en Chine que

depuis un an. Son évêque l'a envoyé de Fou-tchéou pour administrer les chrétiens dispersés parmi ces montagnes, avec la collaboration d'un prêtre chinois. Aucun de ces messieurs ne connaît le pays, où ils ne se trouvent que depuis quelques jours : ils ne peuvent donc pas me fournir de renseignements, ni m'aider par leurs recommandations auprès des montagnards.

Mais dans les conditions de santé où je me trouve, leur présence m'est du plus grand secours et de la plus grande consolation, bien que nous nous trouvions logés trop à l'étroit dans nos deux petites chambres de bois.

Koatén est un tout petit hameau chrétien, perdu parmi de raides montagnes qui ont le rare avantage d'être boisées; il est bâti sur une pente où il n'y a aucun moyen de cultiver la terre. Je trouve pour notre chapelle de bois onze cents mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer; les cimes les plus élevées que nous ayons aperçues dans notre massif montueux ne semblent pas atteindre trois mille mètres d'altitude.

Les bois ont été coupés ou brûlés dans tous les vallons accessibles, et l'on y a formé des plantations de *thé* et de *bambou :* ce district est célèbre pour la quantité et la qualité du thé qu'il produit. Le thé, le bambou et une petite quantité de maïs sont les seules productions de la contrée ; aussi est-on obligé d'y transporter à dos d'hommes le riz nécessaire à la vie, de deux et trois journées d'éloignement.

Mais si ce lieu est misérable pour les ressources de la vie, il paraît, au contraire, devoir être un vrai pays de cocagne pour le naturaliste collectionneur. Les cris des animaux sauvages que j'entends sont tous ou presque tous nouveaux pour moi, et les montagnards me citent des oiseaux que je n'ai pas rencontrés ailleurs. Oh ! comme la santé me serait nécessaire ici ! Malheureusement, je continue à être sans relâche en butte à la fièvre et à ne pouvoir pas supporter les aliments.

10-11 octobre 1873. A Koatén. Vent hier et aujourd'hui journée, pluvieuse et froide.

La fièvre continue toujours, plus ou moins forte, à me tenir cloué au lit ou à la chaise, en m'empêchant de faire aucun travail. Cependant je me sens plus dégagé aujourd'hui, mais d'une faiblesse désespérante et sans aucun appétit.

J'ai tant prié et fait prier nos chrétiens de chasser pour mon compte, que plusieurs de nos montagnards se mettent à dresser des piéges pour capturer des bêtes. Pour des fusils, il ne faut pas y compter : personne n'en possède dans ces montagnes, à plusieurs lieues à la ronde. Mais il paraît que mes voisins ne manquent pas d'adresse pour organiser leurs trappes; car, dès les premiers jours, ils m'apportent une foule de petits animaux : *Dendrocetta sinensis*, *Oreocincla varia*, *Myiophonus cæruleus*, *Sciurus Mac-clellandi*, un *Mus* deux fois plus gros que notre surmulot, et que je prends pour le *Mus indicus*, un *Sciurus* brun,

ayant le dessous blanc et la *poitrine* teintée de *jaune clair*. Ce dernier animal me paraît constituer une nouvelle espèce ; car, quoique voisin, il diffère des *Sciurus Davidi*, *Pernyi* et *Griseopectus* ; et le *Sc. sinensis*, que je n'ai jamais vu, est décrit avec la poitrine *brune*. C'est d'ailleurs une espèce plus petite, ayant une oreille plus courte et plus arrondie.

12-13 octobre 1873. A Koatén. Deux belles journées, avec nuit fraîche déjà.

Toujours la fièvre, une faiblesse mortelle, un dégoût universel, pas de sommeil à la nuit. Cependant je puis me mouvoir par moments et sortir devant notre porte. Mais c'est pour moi un vrai supplice de Tantale, que de voir tant de beaux bois et de ravins solitaires, où il doit exister bien des objets intéressants que, seul, l'œil du naturaliste pourrait découvrir! Serais-je venu ici, avec tant de peines et de fatigues, pour n'avoir que la vue d'un pays délicieux pour l'histoire naturelle ?

Notre chapelle est construite au milieu des arbres, sur un mamelon extrêmement incliné, qui est isolé des deux côtés par des torrents qui ne font que sauter de précipice en précipice. Les principales essences que j'aperçois autour de nous sont le *pin*, le *Cunninghamia* et le châtaignier. Il y a aussi une splendide plantation de *Magnolia*, de cette espèce à très-grandes feuilles que j'ai vue jadis au Setchuan, et qui ressemble tant au *Magn. macrophylla* de l'Amérique septentrionale : l'écorce de

cet arbre se vend fort cher pour la pharmacie chinoise.

Le très-beau temps qu'il fait aujourd'hui nous laisse voir distinctement les flancs grandioses de nos montagnes, tantôt nus et rocailleux, mais le plus souvent tout verdoyants d'une abondante végétation. En général les pentes sont raides et peu praticables pour l'homme.

Je vois avec plaisir que mes chasseurs à la trappe ne perdent pas leur temps; et, dans ces deux jours, ils me procurent plusieurs animaux intéressants et nouveaux. Il y a une autre espèce de très-gros rat, que je rapporte au *Mus bandicota* de l'Inde; puis le *Mus coxinga*, de Formosa, et une troisième espèce plus petite du même genre, que je ne connaissais pas non plus. J'acquiers encore un *Ceriornis* mâle, qui me paraît être le rare *Cer. Caboti*, dont un seul exemplaire existe encore dans les musées d'Europe, puis un gros-bec insectivore, nouveau pour la faune chinoise, que j'identifie avec le *Paradoxornis nigrimentum* de l'Himalaya. De leur côté, mes jeunes Pékinois ont pris un nouveau serpent verdâtre, marqué d'une raie dorsale; un crabe remarquable par le beau violet de ses parties inférieures, et un petit poisson très-singulier, dont la bouche est entourée de nombreux barbillons, et dont les nageoires ventrales sont façonnées de manière à adhérer aux surfaces polies, par un effet de ventouse. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ces poissons curieux vivent dans des filets d'eau qui sont au-dessus

d'une série de cascades parfaitement infranchissables depuis que les montagnes sont accidentées comme elles le sont maintenant. Un *Bufo* qu'on m'apporte aussi dans la journée me paraît différer de tous ses congénères connus de la Chine, et il est remarquable par ses côtés ornés d'une large raie d'un beau rouge vermillon.

Ce soir, mes voisins de la montagne viennent me montrer en grand secret quelques morceaux de minerai dont ils désireraient connaître la valeur exacte : c'est de la galène à larges lames, non argentifère, qui malheureusement ne pourra pas faire leur fortune; car ce n'est pas le plomb que ces montagnards voudraient exploiter. Cette mine est à peu de distance d'ici, dans une vallée élevée.

14-15 octobre 1873. Koatén. Beau temps hier; un peu de pluie ce matin et au soir.

Enfin, je commence à me sentir un peu mieux, et ma fièvre va en diminuant. Mais je souffre toujours fortement de la tête, et je conserve mal mon équilibre quand je marche.

Je profite de cette légère amélioration pour sortir dans les bois qui entourent la maison. Bien que maintenant ces montagnes soient silencieuses et paraissent désertes, j'y aperçois çà et là bien des traces de vie animale qui me prouvent que je foule un sol fort intéressant pour l'histoire naturelle. Dès le matin, les jolis petits écureuils Mac-Clelland vont sautillant légèrement sur les

grands châtaigners, dont ils rongent les fruits sauvages. Quelques voix inconnues d'oiseaux s'entendent du milieu des fourrés impénétrables; sur le bord des cascades bûtinent en silence quelques myiophones aux reflets indigos, et les énicures à courte queue; quelques bandes de petits oiseaux insectivores voltigent rapidement d'un buisson à l'autre, sans me donner le temps de les atteindre. Je discerne le *Vivia innominata*, cette miniature de tous les pics du monde que j'ai tué jadis au Setchuan, l'*Abrornis fulvifacies*, rencontré également à la Chine occidentale, l'*Alcippe nipalensis*, le *Parus minor* et une autre grosse mésange inconnue dont la tête est surmontée d'une grande huppe noire et jaune. Une volée d'autres petits oiseaux, nouveaux aussi pour moi, que je vois voleter d'un bout d'arbre à l'autre, m'intrigue beaucoup, jusqu'à ce que leur marche pétulante les faisant passer sur ma tête, je parvienne à leur lâcher un heureux coup de fusil qui en abat trois sous mes pas : ce sont des *Staphida torqueola*, décrits naguères par M. R. Swinhoe.

16-17 octobre 1873. Koatén. Deux journées de pluie diluvienne.

Jamais, depuis que je voyage en Chine, je ne me suis trouvé embarrassé comme ici pour payer mon monde. Depuis mon arrivée à Koatén je suis obligé de faire mes achats et mes acquisitions à crédit : c'est une mauvaise manière d'établir ma réputation parmi mes voisins, qui sont avides

d'argent comme tous les montagnards du monde! — Avant de quitter Tsitou, j'avais eu soin de me procurer une bonne provision d'argent très-pur, en petits lingots, afin de pouvoir acheter plus facilement les sapèkes nécessaires : c'est ainsi que j'en ai agi dans toutes les provinces de l'empire. Mais ne voilà-t-il pas que, depuis que le commerce européen de Foutchéou et de Ningpo a amené dans ces régions-ci un grand nombre de piastres espagnoles et mexicaines, les populations du Fokién ont tellement pris goût à l'argent monnayé qu'on ne veut plus accepter les lingots chinois pour bons qu'ils soient. Voilà qui est singulier, imprévu et embarrassant pour moi! C'est en vain que, depuis mon arrivée dans ces montagnes, je fais parcourir notre voisinage pour échanger mon métal précieux, et dont l'acquisition m'a coûté déjà deux ou trois pour cent de perte. Il m'a fallu expédier deux hommes pour un voyage de quatre ou cinq jours, afin de troquer, coûte que coûte, quelques-uns de mes lingots contre des piastres ou des sapèques : il faut me résigner, me dit-on, à subir encore trente ou quarante pour cent de déchet.

Le mauvais temps a mis en mouvement les oiseaux de ces montagnes, et aujourd'hui nous en voyons passer deux ou trois espèces différentes qui nous sont entièrement inconnues. Un fragment de *Pucrasia*, qu'un de mes chasseurs m'apporte me prouve que nous avons ici le *Pucrasia Darwini* du Tchékiang, que M. Swinhoe a décrit

l'an dernier. Ce gallinacé porte le nom de *Mao-ky* et serait assez commun dans nos bois élevés, tandis que le beau *Tragopan de Cabot* y est rare. Les autres *poules de montagnes* connues dans le pays sont le faisan à collier, peu abondant, et le *Han-ky*. Mais je comprends que sous ce dernier nom, nos montagnards confondent le *Phasianus Ellioti* et le faisan argenté. Il paraît que ces deux espèces sont rares dans ces montagnes, et n'y ont paru que depuis un petit nombre d'années. Un de mes plus actifs chasseurs, nommé *I*, offre de me vendre un *faisan Elliot*, qu'il nourrit en cage depuis le mois de juillet dernier : quand il l'a pris au lacet, ce n'était qu'un poussin; mais il s'est déjà revêtu de sa livrée d'adulte.

Ainsi donc, le faisan Elliot, le faisan à collier et le faisan sans collier mettent leur plumage définitif dès leur première mue d'automne, tandis que le faisan doré et le faisan Amherst ne sont ornés de toute leur splendeur qu'à partir de la deuxième et de la troisième année. De même, le Tragopan de Temminck ne devient rouge étoilé qu'à la deuxième mue automnale, pendant que le Tragopan de Cabot prend sa robe définitive dès le commencement du premier hiver.

18 octobre 1873. Koatén. Assez beau temps.

Malgré ma grande faiblesse, je vais encore voir s'il y a quelque chose au fond de notre vallée; mais je n'y trouve rien : solitude parfaite! Les grandes averses ont fait tout taire ou disparaître.

Cependant, la journée ne passe pas sans quelque bonne acquisition : il a été pris un *Mustela* de forte taille, dont les parties inférieures sont ornées de jaune doré; un joli *Mus*, voisin du *Mus betulinus* de Sibérie; puis un très-curieux rongeur, gris de souris, dont les yeux sont presque microscopiques, et dont la longue queue est terminée par un flocon de soies raides : c'est un genre nouveau.

19 octobre 1873. Koatén. Ciel nuageux; pluie au soir.

J'ai passé toute la nuit à souffrir de la tête, et je sens que la maladie est toujours dans mon corps : plus ou moins de fièvre, faiblesse, malaise général, douleurs aux articulations, insensibilité de la peau au froid et au chaud, etc. Comment tout ceci finira-t-il?

Néanmoins, je tâche de me regimber contre la maladie, et je fais une nouvelle tournée au bois. Outre les pins susnommés, je vois le *Cephalotaxus*, le *Cryptomeria japonica*, un *Abies* à formes de *Sequoia*, un *Taxus* ressemblant beaucoup à notre *If;* puis les *Rhus vernicifera* et *alata*, l'*Elæococca* (cultivée), le *Chamerops excelsa*, le *bananier*, qui ne parvient que rarement à mûrir ses fruits, quelques *peupliers* à formes grossières et à larges feuilles tremblantes, le *Pistachier* de Chine. Les *Hydrangea* offrent deux espèces, dont l'une (rare) a ses fleurs verdâtres disposées en corymbe horizontal, et l'autre les a en épi lâche et allongé, avec

les fleurs pétalifères plus nombreuses. Mais, la plupart des autres arbres et arbustes appartiennent à des types méridionaux, dont je n'ai pas préparé d'échantillons dans mes voyages précédents. Les fleurs d'automne sont peu variées et consistent surtout en *Pyrethrum* divers, une *Gentiane* à belles fleurs bleues, une autre *Gentiane* à tiges grimpantes, quelques synanthérées à formes de *Cirsium* et de *Carduus*, des *Polygonum*, un *Delphinium* à fleurs bleuâtres, des *Impatiens* pourpres.

20 octobre 1873. Koatén. Matinée froide et temps menaçant.

J'acquiers trois singes bruns, appartenant, ce me semble, à une race très-voisine de mon *Macacus tibetanus*. Ces animaux, d'âges différents, sont tous de la même couleur uniforme, sans avoir du roux de rouille au train d'arrière, comme d'autres singes qui vivent dans ces montagnes ; ils ont la queue très-courte et bien poilue, la face et les oreilles couleur de chair, et les yeux bruns-châtains.

Le temps se refroidit beaucoup aujourd'hui ; à quatre heures le thermomètre marque onze degrés, tandis qu'il y a peu de jours il faisait au soleil une chaleur d'au moins cinquante degrés.

21 octobre 1873. Koatén. Ciel couvert, temps froid.

Je continue à sentir en moi des symptômes tout autres que ceux de la guérison : toujours un peu

de fièvre, un malaise fatigant, la tête trouble, le pas chancelant.... C'est à la quinine que je me soigne; mais ce médicament paraît être peu efficace contre mon mal.

Malgré mes souffrances je suis obligé, pour ne pas perdre des objets précieux, de travailler tout le jour à dépouiller et préparer les animaux qu'on nous a apportés; car mes deux aides pékinois ont été aussi repris de la fièvre et ne peuvent guère plus se tenir sur pied : les Chinois résistent beaucoup moins que nous à la maladie.

22-23 octobre 1873. Koatén. Le froid a cessé, le temps est redevenu doux et beau.

Je me sens un peu mieux par ce beau temps; mais le malaise fiévreux, des maux de tête incessants, etc., me prouvent surabondamment que je ne suis pas guéri. De son côté, la fièvre de l'un de mes garçons s'est convertie en rougeole! Santa pazienza! comme je regrette de ne pouvoir aller fureter parmi les bois et les fourrés qui m'entourent, et où doivent exister une quantité d'objets intéressants pour la science, qui échappent aux yeux de nos montagnards! Que le bon Dieu nous rende notre santé!

24 octobre 1873. Koatén. Très-beau temps.

Nonobstant mon peu de force, je monte le plus haut que je puis sur notre montagne : je suis tout seul, puisque mes deux domestiques gardent le

lit. Les quelques oiseaux que j'entends, pendant ma lente et pénible promenade, restent invisibles parmi les broussailles, tandis que le *Sciurus Mac-cl.* ne se gêne nullement pour faire la gymnastique à son aise, sur les branches des châtaigniers élevées. Cependant, un *Pomatorhinus*, de forte taille, ayant eu la bonne idée de venir se poser devant, tombe bientôt en mon pouvoir; et j'ai la grande satisfaction de trouver en lui une forme nouvelle, quoique voisine du *Pom. gravivox* et du *Pom. Erythrocnemis*. Si, comme je le pense, j'ai là une espèce nouvelle, je me permettrai de la dédier à mon savant ami, M. *R. Swinhoe*, en l'appelant *Pom. Swinhoi*.

Les autres acquisitions de cette journée consistent en un *Cyornis vivida*, charmant oiseau bleu et jaune-aurore, et en deux nouveaux chéiroptères, ainsi que plusieurs autres des espèces acquises précédemment. — Je vois que ce n'est pas le travail qui nous manquerait ici si nous étions bien portants.

25 octobre 1873. Koatén. Beau temps.

Puisque mes domestiques gardent le lit, je veux essayer d'utiliser le beau temps, malgré ma fièvre et mon malaise général. Je vais donc courir tout le jour dans une longue et solitaire vallée, où la nature déploie une fraîcheur et une richesse admirables. J'y vois et entends des animaux inconnus, mais je ne parviens à rien capturer : je me sens comme un homme ivre!

26-27 octobre 1873. Koatén. Beau temps, avec ciel un peu couvert.

Le soleil que j'ai supporté dans la course de samedi m'a affaibli singulièrement; ma fièvre est devenue plus forte, et je suis obligé de passer mon temps au lit. Patience! — Bien que j'aie fait plusieurs maladies graves précédemment, je m'en suis toujours remis assez vite, par les seules forces de la nature : aussi, me semble-t-il ridicule qu'il me faille rendre les armes ici! Qui sait pourtant si je pourrai tenir ferme longtemps? car, mon état commence à devenir assez vilain, et tout ce que je sens en moi-même déroute déjà mon esprit....

Le bon père Calunga est plein de charité et de sollicitude à mon égard, et il veut partager avec moi ses petites provisions de vin d'Espagne et de chocolat, que ses confrères de Manille lui ont envoyées; mais mon estomac refuse tout. Lui-même non plus n'est pas robuste, et je crains bien qu'il ne soit pris bientôt de la fièvre.

Cependant nos chasseurs à la trappe continuent à nous apporter des animaux utiles; mais nous avons bien de la difficulté à les mettre en peau et à les sécher, et ce qui ferait notre joie dans la santé nous occasionne un surcroît de peine dans le misérable état de maladie où nous nous trouvons tous les trois.

28-29 octobre 1873. Koatén. Journées nuageuses et temps menaçant, avec un peu de pluie de moment à autre.

Je vis en vrai malade, c'est-à-dire sur le lit, une toux sèche et incessante qui ne me laisse pas de repos s'étant ajoutée à mes autres souffrances.

Les animaux reçus en ces deux jours consistent en plusieurs tragopans de Cabot, une perdrix de bambous, et un *Trochalopteron* très-joli, qui forme une nouveauté pour l'ornithologie. Cet oiseau, que j'ai l'intention de nommer *Trochal. Milnii*, a les proportions et les couleurs générales du magnifique *Troch. formosum*, de Moupin; mais il en diffère à plusieurs égards, et, en particulier, par la tête qu'il a *marron vif*, et les plumes auriculaires *blanches*. Comme son congénère, il a le dessus des ailes et de la queue orné du rouge cramoisi le plus vif : nous avons donc ici un oiseau extrêmement joli, que l'illustre doyen de notre faculté des sciences de Paris ne me refusera pas, je l'espère, d'appeler de son nom.

30 octobre 1873. Koatén. Froid, vent, pluie.

Quoique moins souffrant ce matin, j'ai de la peine à garder mon équilibre en marchant, et je ne cesse pas d'avoir des sueurs excessives, qui sont très-dangereuses dans la misérable chambrette qui m'abrite mal contre le vent : aussi mon affection de poitrine paraît-elle devoir s'aggraver....

Mon confrère espagnol se met en quatre pour essayer de me soulager, et pour me procurer le régime le plus adapté possible à mon état. Comme je l'ai déjà noté, ces montagnes ne produisent presque rien, en dehors du thé; le riz dont vivent

les montagnards vient de fort loin, de même que les volailles dont mon charitable infirmier a commencé à me faire prendre le bouillon : tous les comestibles qu'on trouve à acheter dans notre voisinage consistent en quelques méchantes raves, aussi petites que dures, et en quelques patates douces que nos estomacs ne supportent point.

31 octobre 1873. Koatén. Temps remis au beau.

Toujours malade, de même que mes deux Pékinois ; l'état de ma poitrine empire d'une manière inquiétante, sans que la fièvre cesse. Ce que je regrette le plus, c'est de ne pouvoir explorer moi-même cette importante région qui, malgré son apparente rareté de vie animale, doit nourrir beaucoup d'espèces intéressantes qui échappent à l'œil de mes montagnards.

A mon traitement à la quinine, qui ne paraît avoir aucune efficacité contre la fièvre, j'ai commencé à ajouter l'usage de l'eau d'ail, remède préconisé par le P. Calunga : nous verrons si cela commencera à me faire aller mieux.

CHAPITRE XXIX.

DU 1er AU 30 NOVEMBRE 1873.

Séjour au Fokién occidental. — Nouvelle et grave maladie de M. David; danger de mort. — Retour à la vie, mais non à la santé; péripéties de la maladie. — Une dispute de famille chinoise; curieuse justice. — Une incursion de singes jaunes; détails sur les mœurs polygamiques de ces quadrumanes. — Perplexités du voyageur malade. — Préparatifs de départ pour retourner au Kiangsi.

1-2 novembre 1873. Koatén. Deux belles journées, avec la température descendue à huit degrés ce matin.

Même mauvais état sanitaire de nous trois, avec la différence que mon inflammation de la poitrine me fatigue de plus en plus.

On continue à nous apporter des oiseaux et des petits quadrupèdes pris au piége; mais, comme nos chasseurs ne savent employer qu'une seule sorte de trappe, ils prennent toujours les mêmes espèces de bêtes. Cependant j'ai réussi à leur faire faire aussi des fouilles à la pioche; et ils ont pu saisir le *Rhizomys sinensis*, l'*Arvicola* roux à ventre

noir, et une taupe à long museau, qui ne me paraît pas différer de notre *Talpa longirostris* du Setchuan.

3 novembre 1873. Ciel couvert.

Toute la nuit j'ai eu la toux, la fièvre et un violent mal de tête. Où tout ceci aboutira-t-il?

Plusieurs chrétiens d'autres parties de ce district sont venus passer ici les fêtes de la Toussaint; ces gens ont aussi leur part de vexations à supporter chez eux. L'un de ces hommes, qui est maintenant au service du P. Calunga, est de la ville de *Contak?* C'est un nouveau chrétien, sans famille. Il a dû fuir son pays natal, pour échapper aux tracasseries et aux persécutions, en laissant une vieille tante chez lui : leurs terres leur donnaient assez de riz pour vivre à eux deux. Mais, après son départ, les païens qui les cultivaient comme fermiers ont cessé d'en rien donner à la vieille femme, laquelle est morte de misère.... Et, ces jours-ci, on nous annonce que les bons voisins païens se sont tout bonnement partagé entre eux tout l'héritage du pauvre diable et de feue sa tante! — Il n'y a que la Chine pour voir des faits semblables.

4 novembre 1873. Koatén. Ciel nuageux.

Moins oppressé qu'hier, comme aussi mes deux domestiques.

Le plus zélé et le plus adroit chasseur de ces montagnes est le nommé *I* : il ne se passe pas de

jour sans que ce brave chrétien, originaire du Kiangsi, ne m'apporte des animaux. Malheureusement il ne chasse pas au fusil et ses piéges ne varient pas; de plus, mes voisins, les montagnards, sont jaloux de lui, et ils font tout leur possible pour l'empêcher de chasser dans leurs bois, qui sont les meilleurs pour cela : aussi, pas de nouveauté.

5 novembre 1873 Koatén. Le vent de la nuit a cessé; mais le ciel est couvert.

Comme tous les jours, jusqu'à présent, je me suis levé au matin pour célébrer la messe, dans notre froide chapelle si largement ouverte au vent : mais un violent mal de tête me brise le crâne, et je suis en proie à un malaise indescriptible.

Heureusement, mes jeunes gens vont mieux, et le *Ouang*, étant allé à la chasse parmi les broussailles voisines, a la bonne chance d'y tuer une de ces grandes mésanges que j'avais remarquées dès notre arrivée dans ces montagnes. Des oiseaux analogues de l'Himalaya ont été décrits; mais il est probable que nous avons ici une espèce inédite, et dans ce cas notre belle mésange pourra bien se nommer *Machlolophus rex*. Elle a la tête ornée d'une huppe noire et jaune; les joues sont jaunes, ainsi que le dessous, avec une large raie noire médiane; le dos est d'un bleu cendré.

6 novembre 1873. Koatén. Beau temps.

Je me sens un peu mieux, mais je ne supporte

pas la nourriture et il m'est impossible de travailler : c'est à peine si je puis écrire mes quelques notes quotidiennes et prendre les mesures et les signalements de tous les petits animaux qu'on m'apporte journellement.

Mon chasseur pékinois, qui paraît guéri, me revient aujourd'hui avec un *Leiothrix lutea*, charmant insectivore au bec rouge, à la gorge orange et aux ailes jaunes, que j'ai pris en abondance dans la Chine occidentale, mais qui n'avait point été signalé à l'est. Mais ce qu'il me faudrait, ce que je désirerais vivement, c'est un exemplaire adulte du singe jaune, dont je ne connais point encore l'espèce, et qui passe pour avoir un naturel beaucoup plus rusé que son congénère au pelage brun.

7-8 novembre 1873. Koatén. Très-beau temps.

Toujours malade! du malaise, de la fièvre, du mal de tête, une toux obstinée; point de force, point d'appétit.... C'est bien fâcheux et bien inquiétant pour le moment et pour l'avenir!

Un homme que M. Anot m'a expédié de *Kampéy* m'apprend qu'une barque ayant été achetée pour le compte de Mgr Bray et devant partir pour Kiou-kiang, vers le 15 de ce mois, il y aurait là une excellente occasion pour voyager, moi et mes caisses. Malheureusement, je ne puis en profiter, et les retards que la maladie apporte à nos travaux ne me permettront de songer à partir que plus tard.

9-10-11 novembre 1873. Koatén. Mauvaises journées.

Mon inflammation de la poitrine est entrée dans une phase nouvelle ; elle menace de me tuer : que la volonté de Dieu se fasse !... Mais je regretterais de mourir dans ces inhospitalières montagnes, et avant d'avoir achevé ma tâche !

Je me sens très-mal ; la toux ne me laisse plus respirer, ma fièvre est dévorante, les douleurs de tête sont horribles ; il y a trouble et diminution de toutes les facultés intellectuelles, angoisse indicible, exténuement universel, pensée de la mort que je ne puis écarter.... Enfin, le soir du 10, je me vois si oppressé, si près de mourir, que je pense toucher à ma dernière heure : c'est le moment solennel de me résigner à quitter ce monde et à me préparer à aller rendre compte à mon Créateur des quarante-sept ans que j'ai vécu sur la terre. Je reçois du P. Calunga les derniers sacrements de l'Église, et je m'abandonne à mon sort, sans même avoir l'énergie d'exprimer à ce charitable religieux le désir que j'aurais de faire transmettre par écrit quelques mots d'adieu aux personnes qui me sont chères....

Pendant trois heures, je reste à l'agonie, plus mort que vif, n'ayant qu'un fil de respiration, et sans que mon esprit délirant voie autre chose que l'image de la mort : tout semble fini en moi, je n'ai pas même la force de penser à quoi que ce soit. — Néanmoins, le paroxysme diminue pendant la nuit suivante, le danger de la mort paraît

s'éloigner, le cœur se calme, les poignantes douleurs de côté deviennent moins vives, et la respiration se fait un peu plus librement.... Mon Dieu, mon Dieu! quelles terribles heures j'ai passées! Mais, est-ce fini? — Je sens que, dans cet état de faiblesse extrême où je suis réduit par quatre mois de fièvre et par l'inflammation de poitrine, il ne faudrait plus qu'un rien pour briser mon existence.

12 novembre 1873. Koatén. Beau temps.

La nuit dernière a été moins agitée et moins tourmentée; ma respiration se rétablit peu à peu, malgré le *grou-grou* incessant de la poitrine : je me sens hors du grand danger, par la grâce de Dieu et par les seules forces de la nature! Je tremble en pensant que si je m'étais trouvé, avec cette mauvaise maladie, dans quelques endroits de l'Europe que je sais, on m'y aurait probablement tué en m'enlevant le peu de sang qui me reste....

Ce matin, mon mal me laisse le *pouvoir* de penser à autre chose qu'à lui ou à la mort! Je me remets à crayonner au lit mes notes quotidiennes, et à faire attention aux objets qu'on m'a apportés. — Nous avons acquis un *Rebecula akahige*, beau rouge-george japonais que, avant mes recherches, on ne savait pas vivre aussi sur le continent, et plusieurs autres petits animaux non nouveaux.

Quand un habitant des villes quitte ses rues obscures, quand un navigateur met pied à terre, la campagne lui paraît d'une beauté surprenante;

mais quand un malade revient à l'espoir de la vie, après avoir dû renoncer à ce monde, c'est avec un vrai enthousiasme qu'il dévore des yeux les beautés de la nature. Tel est mon cas maintenant : la beauté du temps qu'il fait et le calme de l'atmosphère impressionnent agréablement mon âme; et bien que les bruits forts et voisins me causent une véritable souffrance corporelle (tant je suis sensible!), je suis tout oreilles pour saisir tous les cris, tout ce qui se passe autour de ma chambre de bois. Mais, hélas! quel triste silence de la nature maintenant. Bien que nous nous trouvions au milieu de montagnes toutes boisées, on n'y entend pas une voix d'animal sauvage. Il n'y a pas même ici de moineau, pas de corbeau, pas de mésange; la pie et le geai ne s'entendent que rarement. D'où vient cette solitude et cette pauvreté de vie, quand à Moupin, dans des montagnes qui ressemblent si fort à celles-ci, il y avait tant d'animation d'un bout de l'année à l'autre?

13-14 novembre 1873. Koatén. Hier temps douteux, pluie aujourd'hui.

Ma maladie perd de sa gravité, ce me semble. Mais, jusqu'ici, le peu de sommeil dont je jouis est plutôt un délire fatigant qu'un repos; la respiration est gênée, partielle, râlante, et la toux incessante; les poumons paraissent engorgés et les douleurs vives des côtés et du cœur ne diminuent qu'insensiblement. Malgré ce peu de progrès vers la guérison, je me sens renaître à l'espoir, à la vie;

et je ne doute pas que je ne revienne à la santé : c'est, d'après moi, une bonne disposition pour y réussir. Cependant, le dirai-je? bien que je me sois soumis à la volonté divine et résigné à quitter cette vie, avec une facilité qui m'étonne, il m'arrive encore que l'isolement, les ténèbres, le demi-sommeil délirant me rappellent la pensée de la mort matérielle de la manière la plus tenace et la plus importune !

15 novembre 1873. Koatén. Beau temps.

La nuit a été passable, et je me sens un peu moins souffrant. Je vois que je me trouve dans de bien mauvaises conditions pour me soigner dans ma convalescence, au milieu de ces sauvages montagnes où tout manque, même une bonne eau ! Je me demande donc s'il ne serait pas possible et prudent de me faire transporter chez M. Anot, à *Kampéy*, à quatre journées d'ici ; mais dans mon état de fièvre et d'inflammation de poitrine supporterai-je ce voyage? Mes deux domestiques aussi sont malades ; et nos collections ne peuvent même pas être encaissées : nous sommes réellement malheureux ! D'ailleurs, la recherche et la préparation d'une chaise à porteurs prendraient bien une semaine, qui, ajoutée à quatre ou cinq journées de voyages, porterait à près d'un demi-mois l'intervalle que je resterais avant d'être rendu à Kampéy... Je puis espérer que mon état s'améliorera pendant ce temps ; je renonce donc à l'idée de ce chanceux voyage.

Enfin, mes chasseurs ont pu prendre un singe jaune. Cet animal n'est pas adulte, n'étant âgé que de deux ou trois ans. Il a une face agréable, le nez assez saillant, de jolies oreilles couleur de chair comme le reste de la figure; le poil est jaunâtre, lavé de gris vers le haut du corps. La queue a quinze centimètres de long, sans les poils. Est-ce la même espèce que le *Mac. tcheliensis* de Pékin?

Aujourd'hui une très-bruyante dispute a lieu dans le voisinage de notre maison : une vieille femme en désaccord avec son fils a quitté ce matin de bonne heure son logis, et est allée dans le hameau voisin se présenter à sa maison natale, avec sa figure déchirée d'égratignures qu'elle déclare, à tort ou à raison, être le fait des mauvais traitements qu'elle a reçus de ses enfants. Aussitôt, un grand nombre de parents ou de prétendus parents de cette méchante vieille se rassemblent pour venger l'honneur de leur sang, suivant la coutume de ces pays, et viennent en corps dans la maison du fils ingrat et cruel (qui a cru prudent de prendre la fuite). Celui-ci est un père de famille; mais tout le monde a pris la fuite à l'approche de l'orage. Les nouveaux venus s'installent bruyamment dans la maison vide, en déclamant toute sorte d'imprécations contre l'enfant dénaturé; et comme ils ont besoin de déjeuner, puis de dîner et ensuite de souper, ils se servent largement de toutes les provisions de la famille, tuent son cochon et font bombance pendant tout le jour, en récitant de temps en temps quelques malédictions contre le fuyard,

pour qu'on n'oublie pas qu'ils sont là pour venger le respect maternel. L'on me dit que ces étrangers, dont le nombre continue à augmenter jusqu'à la nuit, resteront ainsi plusieurs jours, tant que les provisions de bouche ne seront pas épuisées. Alors, l'honneur des parents sera vengé.... et chacun s'en reviendra tranquillement chez soi. Il est bien entendu que personne, dans la famille paternelle, ne voudra se charger de nourrir la vieille égratignée, et que celle-ci sera obligée de rentrer chez son fils. Mais là, plus rien, ni pour elle ni pour son fils, ni pour sa bru, ni pour ses petits-enfants ; plus de riz, plus de vin, plus d'huile, plus de cochon.... Voilà ce qu'on y aura gagné. Singulière justice !

16-17 novembre 1873. Koatén. Belles journées.

Mes souffrances diminuent, sans que la toux cesse ; je suis seulement sujet à une torpeur particulière, qui ne m'est pas désagréable.

J'acquiers un bel oiseau, nouveau pour moi : C'est un *Garrulax*, que je rapporte au *G. Monillaris* de l'Himalaya, et que M. Swinhoe a eu déjà au Tchékiang. Cette espèce a la taille du *G. Pespicillatus*, mais son plumage est plus agréablement coloré ; elle vit par petites troupes dans les parties les plus boisées de nos montagnes.

18-19 novembre 1873. Koatén. Deux jours pluvieux.

Malgré un grand mal de tête, la toux et la fièvre, je continue à me sentir mieux portant ; cependant,

je garde le lit, à cause des sueurs trop abondantes qui me surviennent au moindre mouvement. Mes garçons aussi vont mieux : *Deo gratias!*

Je commence à songer sérieusement aux moyens de m'en retourner au collége de Tsitou ; mais quelles difficultés ! Je dois à la justice de dire que, à une seule exception près, ces chrétiens chinois, malgré les lettres de recommandation qu'ils ont reçues de leurs anciens missionnaires, se montrent bien froids pour venir à mon aide : avant tout, ils cherchent à m'arracher le plus d'argent possible : voilà les gens pour lesquels nous travaillons! Nous serions bien malheureux si nous devions compter sur leur reconnaissance.

Le brave P. Colunga est plein de bonnes dispositions à mon égard, dans tout ce qui dépend de son service personnel; mais il peut bien peu, lorsqu'il s'agit des autres : il ne comprend même pas le jargon sauvage de ces montagnards! Tous ces jours-ci il est occupé à acheter ses provisions de riz pour l'année, à raison d'un quart d'once d'argent par *téou* (14 livres chinoises) : c'est quatre ou cinq fois plus cher qu'à Tsitou.

20 novembre 1873. Koatén. Beau temps.

Mon mieux continue; demain je pourrai me lever. N'ayant pas ici de charpentiers qui puissent me faire des caisses, pour y enfermer nos collections, je fais confectionner quatre grands paniers en bambou qui en tiendront lieu.

Mes acquisitions zoologiques d'aujourd'hui con-

sistent en un lièvre (*Lepus sinensis*) grisâtre, rare ici, et en un *Rhizomys*. A propos de ce dernier gros rongeur, mes montagnards me soutiennent qu'il en existe deux espèces, qu'ils distinguent sous les noms de *Tchou-liou* et de *Tchou-lun*, qui vivraient parmi leurs bambouseraies les plus élevées : *Quien lo sabe?*

21 novembre 1873. Koatén. Beau temps.

J'ai pu dire la sainte messe ce matin, ce que je n'avais pas fait depuis dix jours. Mais, je crois que je suis encore éloigné de ma guérison : le froid que j'ai dû subir m'a occasionné des défaillances qui ont duré plusieurs heures!

22-23 novembre 1873. Koatén. Beau temps, avec vent.

Un dévoiement cholériforme est venu compliquer mon état et multiplier mes défaillances ; mais j'espère que c'est un orage passager, et que ce mal disparaîtra bientôt avec les inséparables crampes qui l'accompagnent : il ne faudrait pas grand' chose pour me faire perdre le terrain gagné et pour me mettre tout à fait à bas.

Comme je désespère de pouvoir jamais grimper sur ces montagnes, j'envoie deux hommes avec mon baromètre au sommet de celle qui porte notre hameau sur son flanc méridional; et d'après les indications obtenues, j'évalue son altitude à deux mille deux cents mètres. Ainsi que je l'ai noté à mon arrivée ici, les cimes les plus éle-

vées de ce groupe montueux ne doivent pas dépasser trois mille mètres; et je suis à peu près sûr que le Fokién ne possède pas de hauteurs plus considérables.

24 novembre 1873. Koatén. Beau temps.

La nuit a été tranquille, et je me sens mieux; mais, après ma messe, je me remets au lit pour le reste du jour. Quant à mes Pékinois, ils paraissent délivrés de leurs fièvres, et ils sortent pour chercher les singes jaunes sur les coteaux boisés. Le *Ouang* a la maladresse de manquer, à vingt pas, un magnifique animal de cette espèce. Quel dommage!

25 novembre 1873. Koatén. Beau temps.

État sanitaire satisfaisant. Comme hier, je me suis remis au lit après les fonctions religieuses du matin.

Derrière les maisons que nous habitons, quelques lopins de terre sont cultivés en patates douces, sur des pentes rapides et rocailleuses. Comme à cette altitude de douze cents mètres, ces tubercules sont lents à mûrir, nos montagnards attendaient encore avant de faire leur récolte. Mais, voilà qu'ils se trouvent dispensés de ce travail.

Pendant que mes bons voisins sont occupés à faire leur repas de midi, une bande nombreuse de singes jaunes est venue, sans tambour ni trompette, faire des siennes dans le champ à patates douces; et tout a été dévalisé en un clin d'œil! Les rusés

quadrumanes se retiraient déjà, le cœur satisfait, quand on s'est aperçu du larcin et qu'on est venu me prier sur mon lit, me supplier d'aller poursuivre les voleurs avec mon fusil. La tentation est forte et je n'y résiste pas, d'autant plus que le soleil est admirable et l'atmosphère tranquille. Accompagné et soutenu par le P. Calunga et par quelques chrétiens, je franchis les quelques centaines de pas qui séparent la chapelle du théâtre des déprédations. Mais déjà les singes, qui ont vu tous nos mouvements, se sont mis en lieu de sûreté : nous les voyons folâtrant autour d'un immense rocher qui domine la vallée. Dans le désir de les observer de plus près, plutôt que dans l'espoir de les atteindre par des coups de feu, je m'efforce de monter lentement vers leur retraite, tout en me sentant défaillir à deux ou trois reprises. Ces animaux me paraissent être au nombre d'environ soixante ; la troupe est composée d'individus jeunes, de femelles de tout âge, et d'un seul vieux mâle : c'est le roi de la bande, le monarque absolu? Celui-ci règne en maître ; et en vrai pacha, il ne souffre pas de rival dans son harem ambulant, grimpant, gambadant et sautillant. Je suis témoin d'un trait caractéristique de cette communauté polygamique : un imberbe précoce, se croyant sans doute hors de la vue perçante du maître, s'est avisé de conter fleurette à sa voisine, avec l'*Et cætera* qu'on comprend.... Mais le pacha a tout vu ; et le voilà en quatre bonds, battant et mordant le pauvre diable d'écervelé : ce sont alors des cris, des hurle-

ments à fendre l'âme! Je crains même que le singe, aussi cruellement châtié, n'ait été mis tout à fait hors de combat.

Cette espèce de quadrumanes a généralement le pelage d'un jaunâtre blond ou gris, selon l'âge; mais le vieux mâle est revêtu d'un long poil d'un roux vif, et jamais il n'y a qu'un individu de cette livrée dans une troupe.

Quand ces animaux parcourent la montagne, c'est leur chef qui veille sur la bande et qui donne les signaux adaptés aux circonstances : quand un objet suspect pointe à l'horizon, le patriarche pousse un cri grave, long, guttural, et semblable à un gros bêlement, qui rassemble aussitôt, comme je l'ai vu, son monde autour de lui; lorsque le danger a paru imminent ce sont de petits cris perçants et détachés qu'il jette, et alors toute sa nombreuse famille se met en marche à sa suite et regagne les arbres et les rochers inaccessibles.

En revenant à la maison, mes montagnards m'apprennent que ces singes, de même que l'espèce brune, ne sont point stationnaires dans leurs montagnes, mais qu'ils y voyagent périodiquement. A l'époque de l'année où nous nous trouvons, ces animaux ne trouvent plus guère de fruits dans les bois; aussi se rabattent-ils avidement sur les champs de raves et de patates douces qui sont à leur portée. Et, à défaut de celles-ci, ils se nourrissent de bourgeons et de feuilles tendres. Quand la bande est occupée à butiner, les individus très-jeunes se tiennent accrochés sur le dos de leurs

mères; parfois celles-ci les déposent momentanément parmi les branches touffues d'un arbre élevé. C'est ce qui est arrivé aujourd'hui; car un tout petit singe a été découvert au bout d'un pin : j'ai empêché qu'on ne tourmentât ce nourrisson à la mamelle, qui est trop petit pour qu'on puisse l'élever à la maison.

26-27 novembre 1873. Koatén. Très-beau temps.

Bien que ma petite course aux singes ait dérangé de nouveau mes fonctions intestinales, je sens avec satisfaction que l'état général de ma santé continue sa marche progressive. Mais une grande faiblesse, le manque d'appétit, la vue trouble, le pas chancelant, me démontrent que je n'ai pas lieu d'espérer pouvoir jamais guérir dans ces parages. Je désire donc me mettre en route aussitôt que je le pourrai, sans même attendre que l'on m'apporte les autres animaux que l'on m'a promis et que j'ai offert de payer très-libéralement, tels que le *hanky*, etc.

28 novembre 1873. Koatén. Temps couvert et tendant à se gâter.

Plus heureux que les jours précédents, mon chasseur a tué un beau singe jaune, qui était occupé avec sa bande à voler des raves. Quand sa balle a abattu cette pauvre bête, le petit qu'elle portait sur elle a été saisi et emporté par un autre animal de la troupe.

Le fidèle trappeur *Y*, en m'apportant un *Mus*

pygmæus, tout semblable à celui de Moupin, m'annonce que les faisans *hanky* se trouvent maintenant sur deux points de la montagne, parmi des bois de son voisinage. Il est dommage que la maladie et l'absence totale de mes forces m'empêchent d'aller donner la chasse à ces gallinacés, qu'on me dépeint comme des oiseaux inconnus de moi et comme appartenant à plusieurs espèces...? Je me sens de plus en plus impatient de quitter ces lieux mortels pour nous, parce que, si la poitrine va un peu mieux, le dérangement stomacal et la fièvre *chao* me tiennent toujours malade et dans une faiblesse désespérante.

29 novembre 1873. Koatén. Pluie froide, puis neige tout le jour.

Comme pour donner de la variété à mes misères, il me survient aujourd'hui un accès de pure fièvre intermittente !

Rien de nouveau. Je voudrais partir d'ici lundi prochain ; mais, comment voyager à pied par ces atroces montées et descentes continuelles pendant six journées, épuisé comme je suis par tant de longues maladies ? Je suis pourtant tellement impatient de m'en aller que, si j'ai des porteurs pour nos bagages, je n'hésiterai pas à tenter un effort suprême, quand même on ne trouverait pas la chaise à porteurs qu'on cherche pour moi.

30 novembre 1873. Koatén. Beau temps, forte gelée, matinée très-froide.

Deo gratias! je partirai demain pour Tsitou, et à pied, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Il y a quatre robustes montagnards qui se chargent de porter nos objets jusqu'à mi-chemin : là nous chercherons d'autres porteurs.

En me remettant le seul exemplaire de faisan Elliot qui ait été capturé dans ces montagnes, le chasseur *Y* me répète qu'autrefois on ne connaissait point cette espèce ici, et que ce n'est que depuis quelques années qu'elle a fait son apparition dans les parages de Koatén. Ceci n'étonne nullement celui qui connaît les habitudes voyageuses des autres phasianides.

CHAPITRE XXX.

DU 1er DÉCEMBRE 1873 AU 3 AVRIL 1874.

Départ de Kaotén. — Géologie du Fokién occidental. — Les souffrances du voyage. — Rentrée et séjour à Tsitou. — Un Hierax nouveau. — Un nid d'aigle. — Zèle intéressé d'un chasseur. — M. David, toujours malade, se résout à quitter le Kiangsi. — Politesses des bons chrétiens de Tsitou. — Embarquement pour Kiou-kiang; quinze jours de pénible navigation en barque chinoise; incidents du trajet. — Le lac Po-yang en hiver; vent contraire. — Abondance des oiseaux aquatiques. — Halte à Kiou-kiang. — Les derniers jours passés à Changhay; notes sur les naturalistes et les collections d'histoire naturelle de cette ville. — Départ pour la France.

1er décembre 1873. Beau temps. Retour de Koatén à Tsitou : huit heures de voyage aujourd'hui.

Partis à neuf heures, nous arrivons à *Fou-yng-miao* à cinq heures du soir : je suis horriblement faible et souffrant. La première montée dure une heure et demie, et au point le plus élevé mon baromètre m'indique une altitude de seize cents mètres. La descente qui suit est la plus longue de la route ; elle consiste aussi en mauvais escaliers formés de blocs peu réguliers de porphyre.

Nous franchissons après, en montant et en descendant d'interminables escaliers, une seconde grande montagne qui n'est que de peu inférieure à la précédente.

Rien vu, rien entendu en route : partout neige, glace ou boue. Aux porphyres se mêlent des diorites, puis des conglomérats dioritiques, et plus bas des granites : mais la première roche reste la plus abondante et reparaît tout le jour.

2 décembre 1873. Voyage de retour de Koatén à Tsitou. Ciel couvert, temps froid : neuf heures de voyage.

La nuit a été mauvaise pour moi, à cause des crampes qui accompagnent mon dérangement d'entrailles.

Partis à sept heures, nous continuons à monter et à descendre jusqu'au soir. Les montagnes sont plus nues, et elles consistent en porphyre, puis en granite, puis en pegmatite. Auprès des villages, tous les coteaux semblent plaqués de neige : c'est de l'étoupe de bambou qu'on y a étendue et exposée aux agents atmosphériques, pour la blanchir et en faire le papier de première qualité.

Comme hier, nous rencontrons sur notre route beaucoup d'hommes venant du Kiangsi et portant au Fokién des canards, des poules et des cochons : ceux-ci voyagent aussi sur le dos de leurs porteurs, renfermés dans des cages et renversés les quatre pattes en haut.

Je fais des efforts héroïques pour surmonter ma

faiblesse ; mais à la fin de la journée je souffre d'atroces douleurs aux articulations, surtout aux genoux.

3 décembre 1873. Voyage de retour de Koatén à Tsitou. Beau temps : une dizaine d'heures de marche.

Quoique la route soit affreusement fatigante pour moi, mes jambes endolories se comportent mieux qu'hier, et je me sens moins malade à mesure que j'avance : la santé me reviendrait-elle?

Comme les deux jours précédents, nous nous avançons par monts et par vaux vers le couchant ; et vers quatre heures du soir, nous parvenons heureusement chez les chrétiens de *Ouang-mao-tsaé*. A la dernière passe des montagnes frontières, mon baromètre m'a donné une altitude de neuf cent quatre-vingts mètres.

4 décembre 1873. Voyage de retour de Koatén à Tsitou : neuf ou dix heures de marche. Beau temps.

Ma santé est assez bonne, excepté pour les fonctions des organes de la digestion ; et, chose singulière ! je rends un helminthe par les narines.

Ce matin encore, nous avons quelques montagnes à gravir péniblement ; mais au soir et désormais, ce ne sont plus que des collines qui alternent avec des plaines, et la route est meilleure. Nous nous arrêtons pour la nuit au gros village de Kaofou, près d'une forte rivière ; l'auberge qui

nous a reçus offre la singularité d'être tenue par deux femmes seules. Ces personnes ont l'air d'être honnêtes; mais elles ne nous fournissent que du riz à l'eau pour toute nourriture. Heureusement, l'un de mes hommes trouve le moyen de m'acheter, pour la valeur d'un sou, un pot de vin de riz, que j'avale tout bouillant après y avoir dissous de l'*opium* : cette potion me semble efficace pour guérir la cholérine obstinée qui me fatigue depuis des jours.

5 décembre 1873. Voyage de Koatén à Tsitou. Plus de dix heures de marche. État sanitaire satisfaisant. Très-beau temps.

Partis à sept heures du matin, nous ne suspendons notre voyage qu'une heure après la nuit, dans la bourgade de *Pakhang*, à vingt *li* à l'ouest de *Kaopi*.

Bonnes routes, peu de montées; quoique le porphyre se revoie encore çà et là, ce sont les différentes variétés de roches à mica qui dominent maintenant; le quartz est abondant, soit à l'état de quarzite, soit à l'état hyalin, soit aussi à l'état de calcédoine bleuâtre.

6 décembre 1873. Voyage de Koatén à Tsitou. Arrivée au collége à deux heures et demie. Très-beau temps.

Je me sens presque guéri de la fièvre, et mes forces semblent revenir à mesure que je voyage et que j'approche du terme de mes fatigues. Seu-

lement, quand la machine corporelle a été fortement ébranlée, il ne faut qu'un rien pour attirer de nouvelles infirmités; je me trouve affligé de furoncles, d'hémorrhoïdes et de rhumatisme articulaire, sans compter que ma toux persiste toujours !

Enfin, m'y voilà ! Le bon M. Rouget, qui me reçoit avec sa cordialité habituelle, me trouve mauvaise mine : il y a de quoi !

7-31 décembre 1873. Tsitou.

Comme une très-ample expérience m'a appris que ce climat est nuisible à ma santé et que je ne puis pas travailler utilement dans ces pays, je songe à me rendre à Kiou-kiang, pour aller à Changhay. Si, dans cet intervalle, mes maladies disparaissent et si les forces me reviennent, mon désir serait d'aller de nouveau au Tché-kiang, passer une saison à explorer les mers chinoises pour le compte de notre muséum national. Et même plus tard, si le cœur m'en disait, je voudrais pousser jusqu'aux îles Philippines, et employer un an entier à collectionner dans ces riches régions. Ce n'est qu'après ces travaux que je rentrerais définitivement en France, en passant probablement par le Japon et l'Amérique.

Pour le moment, force m'est de prolonger mon séjour à Tsitou; car, d'après ce qu'on me dit, les mois de décembre et de janvier sont les plus mauvais de l'année pour traverser le grand lac Po-yang, du sud au nord, et les bateaux ne veu-

lent point naviguer pendant l'hiver. Or, dans mon état de santé et avec les grands bagages que j'ai, c'est la voie d'eau que je dois prendre nécessairement.

D'un autre côté, je regretterais beaucoup de quitter cette contrée sans m'être procuré quelques autres animaux qu'on m'y indique encore, et sans avoir aussi renvoyé mon chasseur Ouang à Koatén, pour essayer d'y prendre les mystérieux faisans en question....

La plus grande partie de ce mois se passe avec un temps beau et relativement chaud. Il commence à faire froid vers la fin ; et, tout le jour du 31, il tombe une neige abondante.

Pendant ces vingt-cinq jours, mes collections se sont accrues de plusieurs acquisitions intéressantes. Le 17 décembre, j'ai tué trois beaux exemplaires d'un *Hierax* que je ne sais à quelle espèce connue rapporter : ils ressemblent à un oiseau que j'ai déjà vu entre les mains du P. Heude, et que nous avons cru, sur une simple indication d'*habitat*, être le *Hierax sericeus*. Aux chasseurs du voisinage j'achète l'*Urva cancrivora*, le *Canis procyonoïdes*, l'*Helictis moschata*, le *Viverrula malaccensis*, le *Felis chinensis*, et le *Paguna larvata ;* mais ces hommes ne parviennent pas à me procurer le *Cervulus* ni l'Hystrix du pays.

Parmi les oiseaux nouveaux que j'ai observés au pays, je dois mentionner un magnifique aigle impérial, à scapulaires blancs, et un grand aigle pygargue (*H. Albicilla*), que j'ai trouvé cou-

vant déjà ses œufs, au 20 décembre, sur un grand arbre qui borde la rivière de Kien-tchang. Je ne pensais pas que cette espèce s'arrêtât tant au midi pour nicher.

Ma guérison ne procède que lentement et fort irrégulièrement. La fièvre part et revient capricieusement avec ses sueurs si dangereuses; ma poitrine est toujours engorgée et je tousse beaucoup; mon estomac et les intestins sont toujours malades et les digestions très-difficiles. Malgré tout cela, il y a une tendance marquée vers le recouvrement de la santé et des forces, et je puis faire quelques promenades sans fatigue.

1-12 janvier 1874. Tsitou.

L'année a commencé avec la neige et le froid; le 3 janvier, le thermomètre est descendu à — 5°, à huit heures du matin: cette température est étrange pour cette latitude (27°,40′), dans un pays qui n'a pas deux cents mètres d'altitude. Après une semaine de beau temps, les journées pluvieuses ou humides reprennent, pour durer jusqu'aujourd'hui.

Pendant les fortes neiges, les oiseaux ordinaires du pays se sont montrés en grand nombre; mais, je n'ai rien vu ou obtenu de nouveau que le *Passer rutilans*, qui a été fort abondant pendant les temps froids.

Mon Pékinois *Ouang*, après un gros mois d'absence, est revenu le 10 de Koatén, où je l'avais renvoyé. Il était accompagné du fidèle *Y*, qui

portait leur chasse : outre quelques autres oiseaux obtenus déjà, ils possèdent le faisan argenté (*Eupl. nycthemerus*), l'*Hypsipetes Mac-Clellandi*, et le *Yanthocincla pœcilorhyncha*. En conséquence, je comprends que sous le nom de *hanky* les montagnards du Fokién désignent le faisan argenté et le faisan Elliot, et qu'ils prennent les jeunes et les femelles de ces gallinacés pour autant d'espèces différentes !

13 janvier 1874. Tsitou.

La pluie a cessé, et aujourd'hui le temps semble vouloir se remettre au beau. Je me trouve aussi assez bien portant depuis trois jours, je souffre moins de la fièvre, de la toux, de l'oppression et de la difficulté de respirer ; mais, je sens que tous mes soins pour guérir seront inutiles, tant que je resterai dans cette région pestilentielle. Aussi, maintenant que mon chasseur pékinois est revenu du Fokién, m'occupai-je avec M. Rouget des moyens de louer au plus vite une barque afin de partir pour Kiou-kiang. La chose souffre de la difficulté, non-seulement à cause de la saison, mais encore parce que nous approchons du nouvel an chinois, et que pour rien au monde l'on ne voudrait se trouver hors de chez soi à l'époque de cette fête des fêtes.

Hier est reparti pour Koatén, malgré la pluie, le fidèle *Y* tout déconfit de n'avoir pas pu me procurer les phasianides inconnus qu'il m'avait tant promis, et surtout mécontent de n'avoir pas ob-

tenu un fusil à deux coups qu'il s'était flatté de recevoir en récompense de ses services. Mais, en vérité, les quelques oiseaux qu'il a pris sont payés à usure par les belles piastres que je lui ai versées; d'un autre côté, nous n'avons que deux fusils pour trois chasseurs et je compte avoir encore besoin de nos armes. Ce brave homme a aussi un autre sujet de mécontentement, pour lequel il compte sur mes bons offices : il a un fils en âge de se marier, et il ne réussit pas à lui trouver une femme. L'usage est, dans toute la Chine, de fiancer les enfants dès leur plus bas âge; de manière que, si l'un des fiancés vient à mourir, le survivant rencontre les plus grandes difficultés pour trouver un autre parti, attendu que tout le monde a hâte de se marier. C'est probablement ce qui est arrivé au fils aîné du *Y;* mais il pourrait y avoir une autre cause de son embarras. Cet homme est natif du Kiangsi; et, il y a une vingtaine d'années au plus, ayant eu le malheur de tuer, par accident, l'un de ses camarades, il s'est exilé au Fokién avec sa famille et tout son petit avoir, afin d'éviter les rigueurs de la justice mandarinale, qui n'admet jamais l'innocence et les circonstances atténuantes et qui profite toujours des événements analogues pour ruiner les familles. En Chine, il suffit qu'on passe la frontière de la province pour que les magistrats ne s'occupent plus des inculpés. Mon *Y*, quoique vivant et prospérant dans les montagnes de Koatén est donc considéré comme mort civile-

ment. De là, une seconde difficulté pour le mariage de son fils. Cet homme a donc porté ses vues sur les orphelines que les missionnaires font élever à la Sainte-Enfance, et il désirerait que je l'aidasse à lui en faire obtenir une pour épouse de son garçon. C'est très-volontiers que je lui promets de m'occuper de son affaire quand je passerai à Fou-tchéou, bien que je doute de l'efficacité de mes démarches, attendu que je sais que les jeunes filles de la Sainte-Enfance répugnent à aller dans les montagnes abruptes du Fokién, et que M. Anot a pour principe et pour règle de conduite de ne point contrarier leur volonté en ces choses-là.

14-16 janvier 1874. Tsitou. Beau au 14; les deux autres jours un peu pluvieux.

Il ne faut pas que je dise que la *fortune* me contrarie toujours; je venais d'écrire à Fou-tchéou pour faire chercher un batelier chrétien du nom de Fou-léang, quand nous apprenons que cet homme se trouve à deux lieues d'ici avec sa barque : c'est huit ou dix jours de moins à attendre.

Je fais donc mes arrangements avec ce batelier qui s'engage à nous porter, sans perte de temps, à Ou-tching, où il nous faudra louer un autre bateau qui nous fasse franchir les trois cents *li* restants. Il demande douze *tiao* (70 fr.) pour ce trajet, qui est les deux tiers du voyage total. — Nous partirons bientôt, s'il plaît à Dieu; peut-être arriverai-je à temps à Kiou-kiang pour y trouver

encore Mgr Bray qui, lui aussi, se dispose à s'embarquer pour visiter l'intérieur de son vicariat.

Quoique fatigué par un peu de fièvre, je travaille activement à ranger les caisses et les malles. Les chasseurs du pays m'apportent un beau *Felis sinensis*, et bientôt après un *Viverrula malaccensis* très-adulte : c'est plus de besogne qu'il ne nous en faut maintenant que nos moments sont absorbés par les préparatifs du voyage, d'autant plus que le *Ouang* s'est couché encore avec les fièvres.... et que son lambin camarade se dit aussi à demi malade.

A la fin des comptes, malgré toutes les misères souffertes, je me trouve assez satisfait de mes collections du Kiangsi oriental et des montagnes du Fokién. Elles remplissent deux grandes caisses, trois autres caisses plus petites, et neuf boîtes de diverses grandeurs. Le nombre des seuls mammifères, petits et grands, procurés ici, est de trente-cinq à quarante espèces différentes, parmi lesquelles il y en a plusieurs qui sont nouvelles. Les oiseaux offrent aussi des nouveautés, de même que les reptiles, les insectes, etc.

Cette fois-ci, je ne serai pas en danger de mourir de faim en voyage! Le P. Yeou a la politesse de m'envoyer en cadeau un jambon sec, un panier d'oranges mandarines, et une boîte d'excellent thé. Quelques bons chrétiens du voisinage viennent aussi me souhaiter le bon voyage en m'offrant des vivres, de la volaille : cela est de bon ton en Chine.

Malheureusement, les derniers moments que je passe au collége sont attristés par les souffrances qui sont survenues au bon M. Rouget. Le soir du 15 du mois, ayant été surpris par le sommeil sur son prie-dieu, et y étant resté la plus grande partie de la nuit, il a eu froid et il a été pris d'une atroce colique, d'une sorte de *miserere*, qui met ses jours en danger. Espérons que Dieu conservera à cet établissement un homme qui le dirige avec tant de zèle et de dévouement !

17 janvier 1874. Départ du Tsitou pour Kiou-kiang, embarquement. Ciel nuageux, temps refroidi.

Comme depuis deux jours nous sommes préparés pour nous embarquer, et que le bateau loué ne donne point de ses nouvelles, je le soupçonne d'être monté à Kien-tchang, pour y prendre une autre cargaison, malgré nos conventions et sans se préoccuper des deux jours qu'il nous a fait perdre. Ce retard et ce manque de parole me contrarient et me fâchent, et dès ce matin j'ai envoyé deux hommes pour s'informer de notre batelier. Si celui-ci n'est pas encore au port, ou s'il a chargé d'autres marchandises, ils ont l'ordre de louer aussitôt une autre barque, à quelque prix que ce soit, afin que nous puissions partir aujourd'hui même.

Heureusement, mes hommes reviennent à dix heures avec de bonnes nouvelles : le *Fou-léang* est au port, et nous pourrons tout embarquer cette après-midi.

En effet, huit ou dix hommes s'étant chargés de porter nos bagages, pendant les dix ou douze *li* qui séparent le collége de la rivière, je vais faire mes adieux à M. Rouget sur son lit de douleur, et je pars à deux heures, accompagné encore de tous nos séminaristes et bien fourni de provisions de route par la générosité de mon confrère bourguignon et de nos voisins.

Mais, ce soir, le bateau ne fait que quelques *li* de route, et il s'arrête sous prétexte d'acheter sa provision de bois à brûler.

Je continue à tousser et à avoir une fièvre très-forte : cela est d'autant plus mauvais que je me trouve exposé à tous les vents dans cette barque. Je n'ai que la ressource de me tenir continuellement caché dans mes couvertures.

18 janvier 1874. Voyage de Kien-tchang à Kiou-kiang. Beau temps.

Fatigante fièvre pendant tout le jour. — Sous prétexte d'acheter d'autres provisions nécessaires de voyage, mes bateliers perdent encore beaucoup de temps aujourd'hui, et nous ne faisons qu'une petite journée de route.

La rivière, qui est assez large, a un courant passable ; mais elle est tout embarrassée de sables, et la navigation est difficile à cette époque où les eaux sont basses. Nous voyons au couchant un massif important de montagnes, s'élevant à deux mille mètres d'altitude : c'est la chaîne de *Ni-fang* d'où j'ai reçu mes salamandres à ventre

jaune ; elle me fait autant d'effet que celle de Koatén.

Plusieurs oiseaux aquatiques se voient le long de ce grand cours d'eau, souvent parcouru par les bateaux et de grands radeaux de bambous : je reconnais trois aigles, un balbuzard, un goëland argenté, des canards divers ; le *Totanus glareola* est abondant, et le *Tot. glottis* fait aussi souvent entendre son cri si facile à reconnaître.

19 janvier 1874. Voyage de Kien-tchang à Kiou-kiang. Très-beau temps.

Ma fièvre diminue vers le soir. — Aujourd'hui, après mes déclarations *aigres-douces*, mes bateliers font bien leur devoir, et nous voguons rapidement depuis le point du jour jusqu'à la nuit close. L'endroit où nous faisons halte n'est qu'à vingt *li* au-dessus de Fou-tchéou, où le vent contraire, qui s'est élevé au soir, ne nous permet pas d'arriver.

Rien à noter : la rivière, toujours large et sablonneuse, est peu profonde, et notre barque s'est embarrassée fréquemment pendant le trajet. De petites montagnes nues, composées de grès dur, gris ou rouge, longent l'eau, tantôt de près, tantôt de loin. En passant devant *Chouy-wan*, je remarque de nouveau la particularité de vastes et nombreux vergers d'arbres fruitiers qu'il y a dans cette localité privilégiée ; mais là, les pruniers et les abricotiers n'ont pas encore épanoui leurs fleurs, comme cela a lieu déjà à Tsitou.

Pendant notre halte du soir, j'ai le loisir d'ad

mirer le sans-façon chinois : il y a près de nous un batelier qui a la charge de transporter les passants d'une rive à l'autre; or, ce soir, quelques voyageurs attardés, qui ont besoin de traverser la rivière, s'égosillent pendant *une heure et demie* à appeler le *Caron*, qui les entend très-bien, avant que celui-ci se mette en devoir d'aller les chercher et sans avoir pris la peine de répondre : quelle tenace persévérance d'une part, et quelle insouciance de l'autre !

20 janvier 1874. Voyage de Kieu-tchang à Kiou-kiang. Beau temps.

Je me sens mieux portant à mesure que je m'éloigne des districts fiévreux.

Partis au point du jour, nous arrivons à Fou-tchéou vers dix heures, après avoir laissé les collines derrière nous; celles que l'on voit d'ici, au nord-est et au sud-ouest, sont assez éloignées. Cette plaine parfaite est très-fertile, d'après mes bateliers; mais la famine y règne en ce temps, parce que la sécheresse a fait manquer la récolte du riz : aussi y voit-on beaucoup de mendiants et de voleurs.

Vue de notre bateau, la ville de Fou-tchéou fait un bel effet; on commence à y rebâtir les édifices détruits par les *Taypings*. Un grand pont de pierre relie le chef-lieu avec ses importants faubourgs de la rive droite.

J'ai le déplaisir de ne pas trouver M. Anot chez lui : après m'avoir attendu pendant un demi-mois, cet excellent confrère est allé faire sa mission, en

laissant à la maison le paralytique M. Fang et un autre jeune ecclésiastique indigène. Ceux-ci m'apprennent qu'il y a déjà treize jours que, par leur entremise, le *Fou-léang* était parti pour me prendre ; mais, en vrai Chinois, ce batelier a cherché à faire d'abord ses affaires. Aussi crois-je à propos de gronder de nouveau mon homme, afin qu'il ne me fasse plus perdre de temps.

21 janvier 1874. Voyage de Kien-tchang à Kiou-kiang. Beau temps.

Aujourd'hui nous voyageons sans interruption du matin jusqu'à sept heures du soir ; mais les fréquents ensablements occasionnent de grandes pertes de temps, et, d'autre part, la rivière coule lentement désormais. Pendant tout le jour, nous avons en vue des collines et de petites montagnes isolées, qui consistent en grès divers, en phyllades, en terre meuble mêlée de cailloux roulés.

Parmi les oiseaux qui passent près de nous je distingue encore plusieurs *aigles pygargues*, le *Mergus merganser*, le *Podiceps philippensis*, le *Ceryle rudis*, le *Cormoran*, etc.

22 janvier 1874. Voyage de retour à Kiou-kiang. Beau temps, avec faible vent du Nord.

L'amélioration de ma santé continue avec le beau temps. Ce matin, la rivière est plus profonde et plus large. et elle est bordée de jolis groupes de maisons et de villages ; il n'y a plus de hauteurs en vue. Nous voyageons fort avant dans la nuit,

parce que les bancs de sable sont devenus rares. — Rien de nouveau observé en route, si ce n'est quelques *Larus melanurus*, et, ce soir, une grande quantité d'oies sauvages qu'il me semble, à leur cri, reconnaître pour l'*Anser albifrons* et l'*Anser erythropus*.

23 janvier 1874. Voyage de retour à Kiou-kiang. Beau temps.

Ce matin encore, nous entendons et voyons beaucoup d'oies, de cygnes et d'autres oiseaux aquatiques, qui nous avertissent que nous approchons du *Po-yang*. Bientôt après, nos bateliers nous avertissent que nous nous trouvons en effet dans les eaux du fameux lac, qui, à cette époque de l'année, ne consiste plus qu'en un réseau de canaux et de rivières, séparés par d'immenses plages boueuses. Nous voyageons tout le reste de la journée à travers une plaine incommensurable de limon, accidentée d'étangs et de criques, que les eaux couvrent en entier pendant l'été. Cependant, à l'approche de la nuit, nous distinguons au loin, vers le nord, de petites collines isolées.

Ce soir encore, comme les jours précédents, les hommes préposés à la sécurité publique crient à nos bateliers de suspendre le voyage à l'approche de la nuit. Mais ceux-ci, qui ne possèdent rien qui vaille la peine d'être volé et qui se fient à nous, continuent à ramer jusque fort avant dans la nuit.

Après avoir voyagé jusqu'aujourd'hui à peu près du sud au nord, nous nous sommes dirigés

au nord-ouest pendant cette journée et nous continuerons à suivre les canaux du bord occidental, afin de mieux éviter les vents septentrionaux.

24 janvier 1874. Voyage de retour à Kiou-kiang. Ciel nuageux.

L'influence des lieux marécageux où nous sommes engagés se fait sentir sur ma santé; la fièvre m'est revenue, et, d'autre part, la poitrine me fait toujours mal et ma toux est presque incessante.

Nous passons ce matin à côté des collines que nous avions vues hier soir : elles sont inhabitées, mais surmontées de pagodes; les unes sont nues et les autres verdâtres, d'une végétation clairsemée.

Sept ou huit huîtriers (*Ostralega osculans*) que j'observe sur les boues sans limite que nous côtoyons excitent mon attention par un agréable *cri en roulement* que je ne leur connaissais pas encore. Les cygnes, les oies, les canards, continuent à être innombrables. Les goëlands que je distingue, sont : *Larus argentalus*, *Lar. Melanurus*, *Lar. ridibundus;* mais point de *Sterna*.

Les pêcheurs au filet sont très-nombreux sur notre route, et leur vue récrée un peu la monotonie de notre voyage. A mesure que nous avançons, nous voyons les collines se multiplier sur notre droite et se suivre sans interruption; tandis que sur notre gauche il n'y a que des mamelons recouverts de sable. Les rochers portent bien visiblement la marque des grandes eaux : c'est une quinzaine de pieds au-dessus du niveau actuel.

Ce soir, par mesure de prudence, j'oblige mes rameurs à s'arrêter au poste qui nous a été indiqué par les gardes de la sûreté publique, c'est-à-dire, à côté de la maisonnette de ces employés et d'un groupe considérable d'autres bateaux. Malheureusement, je n'ai pas lieu de me réjouir de ce voisinage; car, s'étant aperçus de ma présence, deux espèces de soldats viennent au milieu de la nuit se placer avec leur nacelle à côté de notre barque, et, dans l'intention évidente de pousser ma patience à bout, ils se mettent à vociférer toutes les infamies qu'ils peuvent imaginer contre les Européens, les missionnaires, la Sainte-Enfance, etc. J'essaye d'abord de faire la sourde oreille et de dévorer les insultes en silence; mais, comme leurs malédictions se prolongent trop longtemps et que j'ai un très-grand besoin de calme et de repos, je suis obligé de les menacer fortement moi-même, pour les obliger à se taire et à s'éloigner.... Comme un homme de notre Occident a besoin de bien veiller sur lui-même pour ne pas compromettre par un acte de colère les intérêts de sa civilisation et de sa religion!

25 janvier 1874. Voyage de retour à Kiou-kiang. Le temps est devenu mauvais, et il pleut.

Ce matin un vent épouvantable du nord nous retient à l'amarre longtemps, à une trentaine de *li* de distance seulement d'*Ou-tching*. Pendant cette halte forcée, je vois sur la plage quelques intéres-

santes coquilles bivalves que l'eau y a déposées : *Unio alata*, un *Unio* rugueux, une petite mulette, etc. Malheureusement, par le temps qu'il fait, je ne puis aller collectionner sur ces boues humides : j'ai eu la fièvre hier et cette nuit; je me sens encore très-souffrant, et je me fonds en sueurs....

Enfin, nous partons à onze heures; et à une heure et demie nous parvenons sous la ville d'Ou-tching. Mais mes bateliers ont la maladresse de heurter un bateau, en arrivant ici, comme ils en ont heurté ce matin un autre au moment du départ. Là, ils ont été quittes pour quelques sapèkes, qu'ils ont déboursés comme dommages-intérêts; mais ici c'est le bateau des gardes-mandarinaux qu'ils ont endommagé, et notre barque a été obligée de s'arrêter là jusqu'à ce qu'on ait réparé le dégât, aux frais de nos rameurs. Or, comme le mauvais temps empêche de faire cette opération ce soir, force est de nous arrêter là et d'y passer la nuit au bruit continuel du tambour des veilleurs.

A ce propos, mes hommes me soutiennent que ce tapage incessant n'est pas fait uniquement pour tenir les voleurs à l'écart, mais bien pour tenir le monde éveillé et sur ses gardes contre les maraudeurs : c'est bien là faire un mal pour en éviter un autre ! — Le fait est que les pauvres voisins se trouvent fort incommodés par ce bruit incessant, et que je passe la nuit sans dormir, partie à cause du vacarme, partie à cause de ma fièvre.

26 janvier 1874. Voyage de retour à Kiou-kiang. Encore gros temps, pluie et violent vent du Nord.

La ville d'Ou-tching n'est pas considérable, mais elle est, dit-on, l'entrepôt d'un grand commerce, comme nous pouvons en juger par le grand nombre de bateaux qui sont ancrés au port. Je ne vois autour d'elle que des plages boueuses ; et actuellement la rivière est éloignée de ses remparts d'un *li* de distance. De médiocres montagnes s'aperçoivent au loin vers le nord.

Il y a un certain nombre de chrétiens dans cette ville ; un prêtre chinois, le P. Yén, s'y trouve en ce moment, occupé à faire bâtir une église pour eux. Il est venu me trouver dès hier soir ; et, ce matin encore, c'est par ses bons soins que l'on me trouve une autre barque pour continuer mon voyage, et que le Fou-léang termine son affaire avec le bateau mandarinal, moyennant le payement de quatre cents sapèkes pour la rupture, plus quatre cents sapèkes pour le pourboire des employés, et puis encore huit cents sapèkes pour les secrétaires d'un tribunal supérieur !

27 janvier 1874. Voyage de retour à Kiou-kiang. Ciel de plomb, petite pluie, pas de vent.

Je continue à avoir la fièvre, à suer continuellement et à tousser comme un malheureux.

Toute notre matinée est employée à nous transborder dans notre nouvelle barque : notre dernière *arche* n'est pas aussi bonne à l'intérieur qu'elle en avait l'air ; le bois est pourri, les fentes

sont nombreuses, et l'eau y entre en abondance. En outre, elle est à peu près ouverte au vent et à la pluie : mais nous n'avons plus à choisir. Espérons qu'elle tiendra bon pendant les quatre ou cinq jours que nous avons encore à voyager !

Enfin, vers midi, nous nous remettons en route ; mais, bien que nous descendions dans le sens du courant, nous ne faisons que trente-cinq *li* de route, à cause du vent contraire.

28 janvier 1874. Voyage de retour à Kiou-kiang. Il a plu toute la nuit, et le mauvais temps continue tout le jour.

Nous partons de bonne heure, malgré le vent contraire ; mais celui-ci devient si impétueux qu'il nous force à nous amarrer pour tout le jour, au bord d'une plage sablonneuse et humide. La pluie entre avec le vent dans notre barque, et nous ne pouvons pas éviter d'être mouillés, habits et couvertures. C'est, je pense, un typhon lointain qui nous envoie notre part de tourments et de dangers.... Tout ceci est bien mauvais pour moi ; car ma fièvre et mes sueurs ne cessent point.

29 janvier 1874. Voyage de retour à Kiou-kiang.

Le vilain temps a continué pendant toute la nuit ; mais, quoique le ciel soit encore d'un sombre alarmant, livide, le vent a cessé et nous nous trouvons heureux de ce répit. Au point du jour, je vois vers le nord, trois colonnes noires

suspendues aux nuages : trois trombes ! C'est donc une tourmente électrique sans tonnerre à laquelle nous avons eu affaire.

Remis en marche à sept heures, nous passons une heure plus tard devant *Nan-kang-fou*, derrière lequel s'élèvent des montagnes assez grandes. Les collines voisines sont rouges, consistant peut-être en latérite marneuse ; mais je vois aussi des schistes bleuâtres, et le sable et la plupart des pierres qu'on aperçoit sont du quartz.

De cette ville à Kiou-kiang on ne compte que quatre-vingt-dix *li* de route par terre ; mais il nous faudra peut-être des jours encore pour y parvenir dans notre barque.

Nous marchions assez bien au milieu du grand *Fleuve-lac* quand, vers neuf heures et demie, le vent contraire s'élève si fort que notre bateau, de même que tous ceux qui voyagent dans le même sens, est obligé de faire volte-face et de revenir sous Nan-kang se mettre à l'abri contre le retour du mauvais temps. Notre *mistral* continue à souffler tout le jour ; et nous voyons plusieurs autres barques, qui tentaient néanmoins de franchir le passage réputé dangereux que nous avons devant nous, battre aussi en retraite en pliant les voiles et se mettre en rang d'ognons à côté de la nôtre.

Il faut bien convenir que les contrariétés de toute sorte ne m'épargnent guère dans ce voyage du Kiangsi ! Le troisième rameur de notre barque n'était qu'un passager déguisé, et d'accord avec le *Laopan* pour nous tromper : ennuyé de nos re-

tards, cet homme a pris terre ce matin sans plus se laisser voir.

En attendant, nos provisions s'épuisent rapidement, et mon domestique *Lu* ne trouve à acheter à la ville que de l'ail et de la pâte de haricots.

30 janvier 1874. Voyage de retour à Kiou-kiang. Temps refroidi, flaques de neige et de grêle sur la plage ; encore rafales de vent contraire.

Nos bateliers n'osent pas se mettre en route au matin; tandis que bon nombre d'autres bateaux descendent le lac en louvoyant : c'est le manque d'un troisième homme qui nous empêche d'en faire autant. Cependant, à midi, le temps ayant paru meilleur, mes gens se hasardent à partir; mais bientôt ils retournent à l'amarre, une première et une seconde fois. — Il paraît que plus bas il n'y a pas de lieu sûr pour s'amarrer, jusqu'à trente *li;* et le vent du nord-est est si violent, que beaucoup de bateaux n'ont pu franchir cette distance aujourd'hui. Nous les voyons revenir à côté de nous, après une matinée d'efforts inutiles et de dangers.

Maintenant, le grand massif du *Ly-Chan* est à notre nord-ouest, à quelques lieues seulement d'éloignement; les montagnes sont blanches de la neige tombée la nuit passée.

Enfin, vers trois heures, notre barque se met aussi en mouvement, et, à force de louvoyer à angles aigus, elle parvient à franchir le point critique et à faire une trentaine de *li* de route. Nous

venons nous amarrer au milieu d'une centaine d'autres barques qui sont ancrées à l'abri d'une colline. Au soir, visite inquisitoriale des veilleurs de nuit, pour demander les cinq sapèkes de coutume.

31 janvier 1874. Voyage de retour à Kiou-kiang. Ciel serein.

Le vent nous est toujours contraire ; de faible qu'il était au matin, il devient violent plus tard.

Ce n'est qu'en louvoyant que nous pouvons avancer, et en subissant un roulis fatigant et les éclaboussures des flots.

Enfin nous parvenons, à neuf heures et demie, à la grande douane impériale de Kou-tching, où les employés ont la politesse de me dispenser de la visite de mes caisses; mais mes bateliers doivent payer quatre piastres de droit de passage, et nous perdons encore là un temps précieux.

C'est vers midi que nous pouvons reprendre notre voyage, en louvoyant toujours. Après avoir passé devant la pittoresque *Ile à la Tour*, nous venons nous arrêter, peu avant la nuit, devant *Hou-keou-shién*. Après avoir encore rempli des formalités douanales sous cette ville, nous laissons enfin le Po-yang et nous entrons dans le majestueux Yang-tsé. Grâce à un vent favorable, cette fois, nos bateliers continuent à remonter le fleuve à pleines voiles, jusque fort avant dans la nuit. L'air est calme maintenant; le ciel est pur et la lune nous régale de ses pâles lueurs. Un gros oi-

seau que j'ai vu passer sur nos têtes m'a paru être un *Ibis nippon*.

1er février 1874. Voyage de retour à Kiou-kiang. Arrivée. Ciel couvert, pas de vent.

Bien que l'on ne compte que soixante *li* de distance de l'embouchure du lac Po-yang à Kiou-kiang, nous n'arrivons dans cette ville que vers trois heures de l'après-midi.

Comme toujours, j'éprouve une vive consolation à me retrouver avec mes chers confrères et compatriotes; mais, aujourd'hui, cela ne suffit pas pour dissiper mes maux: la fièvre et la toux me tiennent malade, sans d'autres soulagements que des intervalles d'apaisement.

Notre résidence épiscopale est animée par la présence de Mgr Bray, de M. Portès, de M. Moloney et de M. d'Orio. Les travaux de l'église neuve sont terminés et les réparations de la maison sont complètes.

2 février-13 mars 1874. Kiou-kiang.

Comme Kiou-kiang jouit d'un climat salubre, que la maison de la mission, réparée à neuf, est commode et agréable, que Mgr Bray et ses confrères sont pour moi d'une bonté et d'une prévenance sans bornes, et que j'ai eu l'avantage d'être soigné par un bon médecin anglais, le docteur G. Shearer, j'ai cru bien faire en prolongeant mon séjour dans cette ville pendant près d'un mois et demi, pour essayer de recouvrer mes forces et

ma santé. J'espérais aussi que pendant ce temps le marché me fournirait des animaux utiles pour mes collections.

Le commencement de février a été marqué par une série de mauvais temps, par des neiges et des pluies abondantes, et par des vents forts et froids; cet état météorologique a continué, plus ou moins, jusque dans la première décade de mars. Aussi ma santé n'a-t-elle pas fait de grands progrès : la fièvre revient continuellement, la toux est rebelle aux traitements du docteur; la poitrine est toujours oppressée et me fait souffrir de douleurs asthmatiques qui m'inquiètent fort. Aussi ai-je perdu l'espoir de pouvoir guérir en Chine, et ne me reste-t-il plus qu'à me rendre à Changhay et à m'y embarquer pour l'Europe.

Pendant ces quarante jours, aucun animal important n'a été apporté sur le marché de Kiou-kiang, à l'exception de l'*Hydropotes inermis*. Ce cervide paraît être fort abondant dans certains districts peu éloignés d'ici; nos chasseurs européens de Kiou-kiang et de Han-keou en tuent un grand nombre. En mi-février, quelques chasseurs russes en ont abattu quatre-vingt-neuf, dans une partie qui a duré une semaine. Il a été aussi tué un porc-épic, que M. Kopchsy m'a fait l'amitié de me donner.

Parmi les oiseaux étalés dans les boutiques, j'ai eu la bonne chance de trouver et d'acheter trois exemplaires mâles du *Fulix Baeri;* ce canard nou-

veau ne paraît pas être très-rare dans son passage en Chine.

Sur le point de quitter pour toujours l'établissement de Kiou-kiang, je noterai qu'actuellement la petite colonie européenne de cette ville se compose de trente messieurs et de dix dames, avec une vingtaine d'enfants. Excepté les missionnaires catholiques, on n'y compte point de Français. Les sujets anglais sont les plus nombreux; mais il y a aussi des Américains, des Allemands, des Autrichiens, des Belges, des Danois et des Suédois. En dehors des missionnaires protestants, tout ce monde, si varié, est employé aux douanes impériales et au service des bateaux à vapeur.

14 mars-5 avril 1874. Départ de Kiou-kiang pour Changhay.

J'e m'embarque le 14 sur l'un des plus beaux bateaux de la Compagnie Russel, et j'arrive à Changhay après quarante-quatre heures de navigation. Comme l'état de ma santé ne s'améliore point dans cette ville, où les secours de l'art et de l'amitié ne me font pas défaut, je hâte mes préparatifs de départ pour la France; et, le 3 avril, je monte sur le *Sindh*, des messageries maritimes, qui arrive à Marseille le 15 du mois de mai, après une heureuse traversée.

Les derniers jours de mon séjour en Chine ont aussi été marqués par le mauvais temps et par la souffrance : des vents froids, des pluies, la neige et le grésil, d'un côté; et, de l'autre, la fièvre con-

tinuelle, la toux, l'asthme et des défaillances fréquentes.

Voici les dernières notes que j'ai prises sur les questions relatives à l'histoire naturelle de la Chine : 1° Un négociant français, M. Évrard, possède un cerf inconnu, qu'on dit provenir de *Niou-tchouang* (Léao-tong); je fais un effort (une imprudence!) pour l'aller voir. Cet animal est un peu plus grand que le chevreuil; mais son bois trifide est beaucoup plus développé. Son pelage est d'un fauve brun uniforme et sans taches. Nous avons peut-être là une espèce analogue au *Cervus sika* du Japon. 2° La société asiatique de Changhay ayant résolu d'entreprendre la formation d'une collection générale des productions naturelles de la Chine, je me fais un plaisir de lui offrir et de faire agréer mon chasseur *Ouang*, de Pékin, comme préparateur taxidermique pour les mammifères et les oiseaux : cet homme a appris assez bien son métier à mon service, et comme il est très-adroit et patient, il sera d'une grande utilité pour empailler les animaux du cabinet naissant. 3° Parmi les résidents anglais de Changhay, il y en a un bon nombre qui s'occupent à former des collections d'histoire naturelle : j'ai vu chez M. Fraser une nombreuse et très-intéressante réunion de lépidoptères, qui ont été capturés dans les environs de cette ville; et chez M. Kingsmill, une très-importante collection de mollusques et de fossiles. J'ai été émerveillé de trouver dans ses tiroirs une immense quantité d'ossements antiques, qu'il a achetés ou fait acheter

chez les marchands de drogues : *Éléphants*, *Mastodontes* (plusieurs espèces), *Dinotherium*, *Rhinoceros*, *Anoplotherium*, *Equus*, *Hipparion*, *Singe*, *Felis :* la plupart de ces fossiles sont empâtés dans un calcaire roux, dur, et proviennent, pense M. Kingsmill, du *Setchuan* ou du *Yunan*. Les fossiles du Diluvium du Hoang-ho lui manquent entièrement. 4° Un ami de M. Swinhoe, M. Mitchie, collectionne pour lui avec beaucoup de zèle : je vois chez lui le *Calophasis Ellioti*, pris au Tchékiang (trois peaux), des *Fulix baeri*, un autre *Fulix* que nous prenons pour le *F. mariloïdes*, et une photographie d'un chevrotin dont il vient d'envoyer la peau en Angleterre, dans laquelle je reconnais notre *Elaphodus cephalophus*, de Moupin. M. Mitchie m'apprend que M. Swinhoe, qui s'en est aussi retourné malade en Angleterre, a décrit une cigogne nouvelle sous le nom de *Ciconia boyciana :* c'est très-probablement l'espèce que j'ai rencontrée jadis à Takou.

Tout ceci me prouve que les richesses scientifiques que la Chine peut procurer aux naturalistes sont loin d'être toutes connues; et je n'en ai que plus de regret de me voir obligé, par la ruine de ma santé, à laisser inachevés mes plans d'explorations : *l'homme propose et Dieu dispose !*

CHAPITRE XXXI.

Observations sur la distribution géographique des animaux en Chine. — Animaux domestiques. — Mammifères sauvages; oiseaux; reptiles; poissons articulés.

Je mets fin à ces notes de mon dernier voyage, en récapitulant ici mes observations sur la distribution géographique de quelques animaux de la Chine proprement dite et de ses confins immédiats.

Animaux domestiques. — Tous les *chevaux* indigènes que j'ai vus en Chine sont petits et trapus, et appartiennent à la race tartare. Les Chinois parlent des chevaux du Yunan comme d'animaux plus grands et plus élégants : je n'en ai point vu, même quand j'étais au Setchuan. Le cheval n'abonde nulle part dans cet empire, excepté en Mongolie; mais il est particulièrement rare dans le Midi. Il en est de même de l'*âne*, qui ne diffère pas de celui d'occident. Les *mulets* sont beaux et estimés à Pékin, et ils s'y vendent toujours quatre ou cinq fois plus cher que les chevaux. Le *cha-*

meau à deux bosses est le seul que l'on connaisse dans la Chine, et il est employé en grand nombre dans les provinces du nord et du nord-ouest; cet animal résiste aux froids les plus vifs comme aux plus fortes chaleurs, mais il redoute les climats humides.

On peut dire que ce n'est que dans la moitié septentrionale de l'Empire qu'on utilise les animaux pour l'équitation et pour le transport des marchandises : partout ailleurs c'est la chaise à porteurs, la brouette et les épaules humaines qu'on emploie.

Le *bœuf* du nord de la Chine diffère peu ou point de la race ordinaire de l'Europe; il est remplacé au Midi par un *zébu* particulier et par le *buffle arni*. Ce n'est que dans les régions élevées des frontières occidentales qu'on nourrit le *yak* au long poil, avec sa variété sans cornes qui paraît être une race bien distincte. Le bœuf grognant vit encore sauvage au Kokonoor et au Thibet septentrional.

La race *ovine* offre trois variétés principales : celle du Nord, ayant une taille haute, la queue assez courte et très-épaisse; celle des provinces du centre-ouest, qui a aussi la queue très-adipeuse dans la première partie de sa longueur, avec de longues cornes allongées en spirales horizontales, et une troisième, répandue au Centre et au Sud, ayant la queue mince et les pieds laineux jusqu'aux doigts. La *chèvre* se trouve dans tout l'empire, et ne diffère pas de la nôtre.

En général, les Chinois élèvent très-peu de bêtes à cornes, parce qu'ils n'en utilisent point le lait, et peu la laine.

En dehors du grand et gros *chien* noir *mongol*, que l'on retrouve jusqu'au Thibet, et du *carlin* au front bombé de Pékin, les Chinois ne possèdent que des chiens sans distinction. Je ne sache pas qu'ils élèvent de ces animaux pour la boucherie, comme on le dit en Europe; et ce n'est que par exception que je leur ai vu manger de la viande canine, non pas à cause de sa saveur, mais pour les propriétés corroborantes qu'on lui attribue. Le *chat* chinois est le même que le nôtre, mais il est plus faible; je n'y ai point vu la variété à longs poils. — Ce peuple élève encore un petit nombre de *lapins* et de cochons d'Inde (*Cobayes*) qu'ils ont reçus des Européens. Le *porc* du Nord paraît absolument identique au nôtre; il est remplacé au Sud par l'espèce dite chinoise, qui provient d'une autre souche, et qui est remarquable par sa tête courte et par la peau plissée de son front. En Chine la viande de porc est considérée comme saine et légère à l'estomac, et c'est la première que les médecins permettent aux malades : en cela les Européens commencent à imiter les indigènes.

En fait d'oiseaux domestiques, les Chinois possèdent l'*oie tuberculée* (*Anser cygnoïdes*), nourrie en petit nombre; le *canard* vulgaire, élevé par milliers; le *cormoran* se multipliant en domesticité et employé pour la pêche; de nombreuses variétés de

poules, et le pigeon ordinaire, dégénéré en deux ou trois races. Tous ces oiseaux sont les mêmes dans tout l'empire. — Bien que la Chine soit la vraie patrie de tous les *faisans*, ce peuple n'a jamais songé à en élever aucun en domesticité, pas plus que le *paon*, qui vivrait encore sauvage dans les limites méridionales de leur empire. Ce n'est que depuis quelques années que les Européens lui ont procuré la *dinde*, qui n'est encore qu'un objet de curiosité.

Animaux sauvages. — A cause de la destruction presque totale des forêts, les grands mammifères sont très-rares en Chine, et nous n'y trouvons plus que les restes d'une faune qui a dû être très-riche.

Le *Macacus tcheliensis* se propage en petit nombre sur les rochers, depuis les froides montagnes de Pékin jusqu'au Setchuan et au Fokién. Le *Macacus tibetanus* vit dans le centre de l'empire, de l'ouest à l'est, dans les régions boisées. Le curieux *Rhinopithecus roxellana* n'a été observé que dans les hautes forêts du Tibet oriental et du Kokonoor. Un quatrième grand singe noir, inconnu, ayant une longue queue, est indiqué vers le Yunan et le Kouy-tcheou. M. R. Swinhoe signale le *Macacus cyclopis* à Formosa; le *Mac. sancti joannis* dans les îlots de Hong-kong, et le *Mac. erythæus*, à l'île de Haïnan. D'après le même naturaliste, un *Hylobates* et un *Nycticebus* existeraient encore dans la partie occidentale du Kouang-si. Cela ferait déjà

neuf quadrumanes pour la Chine; mais il est probable qu'il y en a davantage.

Chéiroptères. — Le total des chauves-souris observées en Chine par M. Swinhoe et par moi monte à *trente-cinq espèces*. De ce nombre, le *Vesperus serotinus*, le *Vesperugo akakomuli* et le *Vespertilio Davidi* ont été trouvés à Pékin. Quatre autres vivent à Moupin : *Rhinolophus larvatus*, *Vespertilio moupinensis*, *Murina aurata* et *Murina leucogaster*. Le *Vesperugo pumiloïdes* est très-abondant au Kiang-si et au Setchuan; j'ai rencontré aussi le magnifique *Phyllorhina Swinhoi* au Kiang-si oriental, ainsi que l'espèce fructivore connue sous le nom de *Cynonycteris amplexicaudata*, qui est si commune à Hong-kong.

Mammifères insectivores. — Les Chinois citent le hérisson dans toutes les parties de leur empire; je ne l'y ai vu que dans deux endroits. La race qui abonde à Pékin est remarquable par ses teintes pâles (dans les individus femelles!), et a été décrite par Swinhoe sous le nom d'*Erinaceus dealbatus*. La race dont j'ai vu les débris sur les confins du Setchuan différerait de la précédente. La *taupe* commune de la Chine (*Talpa longirostris*) est assez commune au Setchuan, au Chensi et au Fokién. C'est une espèce particulière de ce genre (*Talpa insularis*) que M. Swinhoe a trouvée à Formosa. La province de Pékin et la Mongolie m'ont fourni un *talpien* (*Scaptochirus moschatus*) qui dif-

fère des vraies taupes par son système dentaire, et qui est remarquable par sa forte odeur de musc. Un fort curieux insectivore qui a les mœurs des taupes (*Anourosorex squamipes*) vit en abondance au Setchuan, au Chensi et à Moupin. Le *Nectogale elegans*, remarquable par les reflets irisés que prennent ses poils dans l'eau, séjourne auprès des eaux claires des torrents et vit de poisons, à Moupin et au Chensi. Le nord de la Chine ne nous a fourni aucune musaraigne; mais le *Scaptonyx fusicaudatus* a été pris au Tsing-ling et au Kokonoor. Le Setchuan et Moupin ont donné l'*Uropsilus soricipes*, le *Crocidura attenuata*, le *Sorex cylindricauda* et le *Sorex quadraticauda*. D'un autre côté, j'ai rencontré au Kiang-si et au Fo-kién le gros *Sorex murinus*, qui pue tant le musc et qui abonde aussi à Canton, et un autre petit *Sorex* non encore décrit. De plus, M. Swinhoe indique une autre espèce de ce genre à Formosa.

Carnassiers. — Le grand *tigre* est répandu, heureusement en petit nombre, depuis les limites méridionales de l'Empire jusque et y compris la Mantchourie, ainsi que la *panthère*, qui offre la variété jaune au sud et au centre, et la variété (*Felis fontanieri*) à couleurs pâles, à Pékin et plus au nord. L'*once*, au doux poil blanc tacheté de noir, paraît limitée aux régions septentrionales, tandis que le léopard marbré (*Felis macroscelis*) a été observé au Chensi, au Setchuan et à Formosa, aussi bien que dans la Malaisie. Le *Felis chinensis* et le *Felis vi-*

verrina paraissent propres à la moitié méridionale de l'Empire et à ses grandes îles; le *Felis scripta* a été pris au Setchuan et au Chensi, et le *Felis tristis*, le *Felis microtis* et le *Felis manul* ont été procurés au Tchely et en Mongolie. J'ai vu aussi des débris de peaux de *lynx* provenant du Kansou et du Setchuan. Cela porte à douze le nombre des félins rencontrés en Chine.

Le *Putorius sibiricus* est répandu dans tout l'Empire et y forme trois ou quatre races distinctes. Un *Putorius* à ventre jaune (*Put. astutus*) est propre aux plus hautes montagnes de Moupin, et une espèce analogue vit au Fokién. Une variété de notre *marte* habite la Corée et s'avance jusque dans la Chine septentrionale, tandis que les provinces du sud nourrissent communément le grand *Martes flavigula*. La *fouine*, qui est très-rare dans les montagnes de Pékin, ne paraît pas différer de l'espèce européenne. Trois loutres sont bien connues des Chinois : le *Lutra chinensis*, qui fréquente les rochers de la mer; le *Lutra Swinhoi*, qui vit dans les rivières, et la grande et rare loutre de mer (*Enhydris*), qu'on ne trouve plus que sur les côtes de la mer de Corée.

Le Fleuve-Jaune paraît être la limite septentrionale de l'*habitat* du *Viverra zibetha*, du *Viverrula malaccensis* et du *Paguna larvata*, tandis que l'*Urva cancrivora* se tient au sud du Fleuve-Bleu.

L'*Helictis moschata*, qui offre la variété à ventre jaune aussi bien sur le continent que dans For-

mosa, n'a été pris qu'au midi du Yang-tsé. Trois blaireaux différents ont été rencontrés en Chine : le *Meles leptorhynchus*, s'étendant de Pékin au Fokién; le *Meles leucolæmus*, vivant à l'ouest, depuis la capitale jusqu'au Chensi inclusivement, et le *Meles obscurus* propre à Moupin.

L'ours noir à croissant blanc sur la poitrine et à museau roux (*Ursus tibetanus*) se trouve encore, quoique en petit nombre, dans toutes les grandes montagnes du nord et de l'ouest. Il paraît qu'il existerait un autre ours, de couleurs grisâtres, vers la Mantchourie; mais le rare *Airulopus melanoleucus* n'a été rencontré que dans les forêts les plus élevées du Setchuan occidental et du Kokonoor. C'est aussi seulement des forêts de Moupin que j'ai eu le curieux petit ursien à longue queue, dit *Panda* (*Ailurus fulgens*), qui a été d'abord découvert dans l'Himalaya.

Le chacal n'existe pas en Chine; mais le loup vulgaire y est partout abondant, tandis qu'une espèce plus rare de *Canis*, peut-être le *C. alpinus* de Pallas, n'a été pris que sur les frontières occidentales du Petchely. De même qu'en France, le renard offre en Chine la variété à ventre noir et la grande variété à ventre blanc. Les races du midi paraissent différer du renard ordinaire, et M. Swinhoe en a décrit deux sous les noms de *Vulpes hooly* et de *V. lineiventris*. Le petit renard, connu des naturalistes sous le nom de *Nyctereutes procyonoïdes*, est répandu depuis Canton jusqu'au Léaotong, en s'avançant jusqu'à Han-keou.

Rongeurs. — Le porc-épic de Chine, qu'on a voulu distinguer sous le nom d'*Hystrix subcristatus*, est connu dans toutes les montagnes du sud et du centre jusqu'au Hoang-ho. Les plus grandes hauteurs du Setchuan et du Kokonoor nourrissent, à la proximité des neiges perpétuelles, une grande et belle marmotte, qui a reçu le nom d'*Arctomys robustus*. Le *Spermolegus mongolicus*, une marmotte de la taille d'un écureuil, se propage en grand nombre sur les plateaux découverts de la Mongolie et jusque dans les plaines sèches de Pékin et du Chensi. La plus petite miniature de tous les lièvres connus du monde, le *Lagomys tibetanus*, qui n'est pas plus gros qu'un rat, a été aussi rencontrée dans les montagnes de Moupin. Tandis que le sud de la Chine ne connaît que le *Lepus sinensis*, de la taille et de la couleur d'un lapin de garenne, le lièvre mongol (*Lepus tolaï*), qui ressemble beaucoup au nôtre, est répandu dans tout le centre et le nord de l'Empire, ainsi que dans la Mongolie. Le lapin sauvage manque absolument dans l'extrême Orient. La douce et élégante gerboise (*Dipus annulatus*) broute l'herbe rare des hauts plateaux du nord du Tchély et de la Mongolie, et dans les mêmes localités se propagent en grand nombre deux jolies gerbilles (*Gerbillus psammophilus*, *Gerb. unguiculatus*). C'est dans le nord-ouest de l'Empire que sont cantonnés les étranges rats-taupes : *Siphneus psilurus*, *Siphn. Fontanieri* et *Siph. Armandi*, genre dont on ne connaissait précédemment que la seule espèce

sibérienne. Ces gros rongeurs ont les ongles des pattes de devant énormes, ce qui leur permet de vivre sous terre à la manière des taupes. Les *Rhizomys*, autres rongeurs à mœurs souterraines, sont des campagnols monstrueux et croissant jusqu'à acquérir le poids de trois livres chinoises, qui se nourrissent de végétaux, et vivent parmi les bambouseraies des montagnes vers trois mille mètres d'altitude. J'ai rencontré le *Rhizomys vestitus* au Chensi, au Kokonoor, au Setchuan et au Fokién. Je ne sais pas si le *Rh. sinensis* obtenu de Canton par les Anglais est une espèce distincte de la nôtre. La Chine n'a donné jusqu'ici que deux vrais *Arvicola* : l'*Arvicola mandarinus*, propre aux plateaux élevés du nord-ouest, et l'*Arvicola melanogaster*, rencontré dans les montagnes du Chensi, du Setchuan et du Fokién. Des *Hamsters* de taille moyenne (*Cricetulus griseus*, *obscurus* et *longicaudatus*) abondent dans la plaine de Pékin, en Mongolie et jusque dans tout le Chensi, et y causent souvent des dégâts considérables aux champs de blé et de haricots.

Je doute qu'il y ait au monde un pays où le genre *Mus* soit représenté par des espèces aussi nombreuses que dans cet Empire; moi-même j'en ai collectionné vingt-sept espèces différentes, et à ce nombre il faut ajouter plusieurs autres espèces trouvées par M. Swinhoe à Formosa. Sur ces trente et quelques espèces de rats et de souris dont est *riche* la Chine, une seule est sûrement européenne (*Mus decumanus*).

Sur neuf espèces connues d'écureuils de Chine, deux paraissent être représentées aussi en Europe, car nous avons à Pékin un écureuil noir qui peut être considéré comme une simple variété de notre *Sciurus vulgaris*, et le *Tamias striatus*, qui vit aussi en Pologne. Le *Sciurus Davidi* séjourne dans les monts *Si-chan*, du Petchely. Au Chensi méridional et au Setchuan, cette espèce est remplacée par une forme voisine (*Sciurus Pernyi*) et par le *Sciurus Mac-Clellandi*, qui vit aussi au Fokién, au Kiangsi, à Formosa et dans l'Himalaya. Les environs de Changhay ont donné le *Sciurus chinensis*, le Tchekiang le *Sc. griseipectus*, qui a le ventre roux; et Canton, Formosa et le Fokién le *Sciurus castaneiventris*. Je viens d'obtenir dans les montagnes occidentales de cette dernière province un écureuil qui diffère des précédents par une taille moindre et par sa poitrine teinte de jaune tendre (*Sc. flavipectus*).

Les écureuils-volants indiqués par M. Swinhoe à Formosa sont au nombre de trois : *Pteromys kaleensis*, *Pteromys grandis* et *Pteromys pectoralis*. Moupin, le Setchuan et le Chensi m'ont donné en plus le *Pteromys alborufus*, le *Pteromys melanopterus* et une troisième espèce indéterminée, de moindre taille. Les bois du nord de la Chine continuent à nourrir encore le *Pteromys xanthipes*, qui y est très-rare. Je ne dois pas omettre de citer ici un dernier rongeur, que je viens de trouver au Fokién, et qui doit constituer un genre nouveau : ce très-curieux animal a la taille et les couleurs cendrées

de la souris, avec les yeux microscopiques des *sorex* et une longue queue terminée par un bouquet de poils raides.

Ruminants. — Quatre formes de la famille des antilopes vivent dans la Chine : 1° l'*Antilope guttorosa*, au nord-ouest, sorte de grande gazelle, propre aux plateaux découverts; 2° le *Budorcas taxicolor*, étrange animal ayant les formes du bœuf, avec la taille et les proportions de l'*Ovibos*, qui vit dans les plus hautes montagnes du Chensi, du Kansou et de Moupin, de même que dans l'Himalaya oriental; 3° le *Nemorhedus Edwardsii*, de la taille du daim, habitant par paires les hauteurs boisées du Chensi, du Kansou, du Setchuan et du Fokién; et 4° le *Nemorhedus caudatus*, répandu par petites bandes dans les grandes montagnes rocheuses de tout l'Empire, où il est représenté par quatre variétés différentes : la typique s'étend depuis Pékin et la Corée jusqu'aux monts Tsing-ling au Chensi; le Setchuan et Moupin nourrissent le *Nem. griseus* et le *Nem. cinereus*, et Formosa contient le *Nem. Swinhoi*, tandis que le Japon et Sumatra possèdent aussi leurs formes alliées de cette espèce.

Deux *Ovis* se perpétuent encore dans notre Empire : l'*Ovis argali*, devenu très-rare dans les hauts plateaux du nord-ouest, et l'*Ovis nahoor*, que j'ai rencontré au-dessus de quatre milles mètres à Moupin et au Kokonoor oriental.

Le Chevrotin à musc vit dans les montagnes à rhododendrons, non-seulement au Thibet, au Set-

chuan et au Chensi, mais encore au Fokién et au Kiangsi d'une part, et à Pékin de l'autre, en Mongolie, en Corée et jusqu'en Sibérie. Les couleurs de cette élégante créature, dont l'aire d'habitation est si vaste, sont sujettes à varier considérablement, non-seulement suivant les lieux, mais aussi suivant l'âge et le sexe. Le musc *sans musc*, nommé *Hydropotes inermis* à cause des mœurs aquatiques qu'on lui a supposées, et qu'on croyait d'abord limité à quelques îlots du bas Yang-tsé-kiang, vit aussi, et en très-grand nombre, dans les collines qui longent le grand fleuve, aux environs de Kiou-kiang, et jusqu'au delà de Han-keou : c'est un animal très-prolifique. D'après mes renseignements, une espèce analogue habiterait aussi la Corée.

Les Cerfs de toutes grandeurs rencontrés en Chine montent à *quinze espèces :* le nord nourrit l'*Elaphodus davidianus*, le *Cervus xanthopygus*, le *C. mantchuricus*, le *C. sika* et le *C. pygargus;* la frontière occidentale du Setchuan et le Chensi possèdent le *Cervus Hippelaphus* et le *C. affinis* (outre deux autres espèces ressemblant au *C. mantchuricus* et au *C. sika*), avec l'*Elaphodus cephalophus* et le *Cervulus lacrymans;* les provinces du sud du Yang-tsé ont donné le *Cervus Kopschii* et le *Cervulus Reevesi;* l'île de Formosa a le *Cervus Swinhoi* et le *C. pseudaxis*, et Haïnan possède le *Panolia frontata* et le *Cervulus vaginalis*. Le *Cervulus lacrymans* et l'*Elaphodus cephalophus* s'étendent depuis le Thibet jusqu'au Fokién, tant au nord qu'au sud du Fleuve-Bleu.

Quant au *Chameau sauvage*, les renseignements que j'ai pris dans mes divers voyages en Mongolie et vers le Kokonoor m'ont fait croire que cet animal vit encore dans son état primitif et indépendant dans les régions inhabitées qui s'étendent à l'ouest du Kokonoor et du Kansou.

L'animal connu des Chinois sous le nom de *Yé-lu* (mulet sauvage) est l'*Equus hemionus*, propre aux plaines mongoles, et que je ne pense pas avoir jamais été vu dans les limites de la Chine proprement dite.

Le *Sanglier* est abondamment répandu dans toutes les régions montueuses de la Chine. Celui du nord paraît identique avec le *Sus aper* d'Europe; mais la race de Moupin a été distinguée sous le nom de *Sus moupinensis*. Quant à celle de la Chine orientale, M. Swinhoe pense retrouver en elle le *Sus leucomystax* du Japon, tandis que la petite forme de Formosa constituerait une espèce différente, *Sus taïvanus*.

Les anciennes descriptions de la Chine parlent du *tapir*, du *rhinocéros*, et de l'*éléphant*, comme d'animaux vivant dans l'empire. Il est certain que ces pachydermes n'existent point dans les confins actuels du Royaume du Milieu.

Le seul édenté que l'on connaisse ici est le *Pangolin* (*Manis Dalmanni*), lequel habite en petit nombre les provinces méridionales, jusqu'au Fleuve-Jaune : cet utile animal, que les Chinois nomment *perceur de montagnes*, ne quitte que la nuit ses galeries souterraines, pour chercher les

fourmis blanches et autres qui font sa nourriture ordinaire. C'est là une espèce que l'homme devrait protéger et propager dans tous les pays chauds, où les *thermites* et les fourmis de toute sorte font tant de dégâts.

Je ne pense pas qu'il existe en Chine beaucoup d'autres mammifères terrestres que ceux que je viens de passer en revue. Et sur ces *deux cents espèces*, je n'en vois qu'*une dizaine* qui soient européennes; encore plusieurs d'entre celles-ci offrent-elles des caractères différentiels tels, que les naturalistes ne voudront pas les identifier aux animaux similaires de notre occident. D'un autre côté, la faune japonaise ne paraît non plus comprendre qu'une douzaine des quadrupèdes qui vivent sur notre continent; mais, je ne saurais rien dire de précis à cet égard, parce que je ne possède que des notions incomplètes sur les animaux de ces régions isolées.

Oiseaux. — Comme j'ai le désir et l'intention de publier un catalogue historique des oiseaux qui ont été observés en Chine jusqu'aujourd'hui, je ne veux pas m'étendre beaucoup ici sur ces animaux et sur leur habitation. Je noterai seulement que le nombre des espèces chinoises consignées dans mes listes monte déjà à *sept cent soixante-quatre*, c'est-à-dire *deux cent trente-deux* de plus que toutes celles de l'Europe. Sur ces *sept cent soixante-trois* oiseaux, il n'y en a que *cent quarante-six* qui se retrouvent aussi en Europe, c'est-à-dire un peu

moins d'*un cinquième*. D'un autre côté, l'Amérique septentrionale nourrit une soixantaine d'espèces qui vivent en Chine, et qui sont surtout des espèces aquatiques.

Voici dans quelles proportions se répartissent, en Chine et en Europe, quelques-unes des familles ornithologiques principales :

Sur 45	espèces	de *Rapaces diurnes*	de Chine,	19	sont	aussi	européennes.
— 20	—	Rapaces nocturnes	—	3	—		—
— 27	—	Fissirostres	—	2	—		—
— 40	—	Grimpeurs	—	3	—		—
— 19	—	Tenuirostres	—	3	—		—
— 30	—	Laniides	—	0	—		—
— 22	—	Gobe-mouches	—	0	—		—
— 23	—	Turdides	—	8	—		—
— 81	—	Sylviens	—	6	—		—
— 21	—	Mésanges	—	0	—		—
— 19	—	Corvides	—	3	—		—
— 9	—	Sturnides	—	0	—		—
— 60	—	Gros-becs	—	15	—		—
— 15	—	Colombiens	—	1	—		—
— 23	—	Phasianides	—	0	—		—
— 19	—	Perdiciens	—	1	—		—
— 96	—	Échassiers	—	34	—		—
— 70	—	Palmipèdes	—	38	—		—

On voit par ces exemples que ce sont les oiseaux aquatiques et les oiseaux de proie diurnes qui offrent le plus d'espèces communes aux deux extrémités de l'ancien monde ; tandis que les oiseaux insectivores et les gallinacés sont dans le cas contraire.

Un fait digne d'être remarqué, c'est que certains groupes d'oiseaux (et on pourrait étendre l'observation à d'autres groupes d'animaux) se trouvent

cantonnés dans certaines limites et représentés par de nombreuses espèces voisines, qui paraissent remplir *aux mêmes lieux* des *rôles* exactement identiques ; tandis qu'ils manquent totalement sur d'autres points de la terre, où ils pourraient parfaitement vivre, sans qu'ils soient remplacés là par des espèces équivalentes. Ainsi, la riche et admirable tribu des *Phasianides* possède près de quarante espèces, dont plusieurs très-ressemblantes entre elles, groupées autour du massif thibétain ; tandis qu'elle n'a aucun de ses membres dans le reste du monde entier. Ainsi encore, c'est par trente et quarante qu'il faut compter les oiseaux, très-voisins entre eux, de la famille des *cratéropodes* que l'on trouve en Chine et dans les pays voisins, et qui n'ont aucun de leurs parents en Europe. D'après ces faits et beaucoup d'autres, pourrait-on croire qu'un si grand nombre d'espèces voisines, quoique bien distinctes, ont été créées et placées *ab origine* toutes dans les mêmes lieux et avec des aptitudes et une organisation identiques, en laissant manquer de leurs representants tout le reste du monde? Ne serait-il pas plus rationnel d'admettre que les types principaux des animaux et des plantes étant une fois apparus sur la surface de la terre, quand et comme il a plu au Créateur (ce qui sera sans doute toujours un mystère pour l'homme), ils ont subi des modifications qui les ont divisés en races, en variétés, en espèces, en genres..., qui ont continué à se propager près des lieux de leur origine? Nous comprendrions ainsi

pourquoi l'Amérique possède plus de *quatre cents espèces de colibris*, quand il n'en existe pas une seule en Afrique, dans l'Inde, dans l'Australie, où abondent aussi les fleurs, etc., etc., etc.

Reptiles. — On connaît en Chine une *dizaine* d'espèces de *tortues*, dont aucune n'est européenne. Sur *dix-neuf sauriens* il n'y en a non plus aucun d'Europe; de même, de *trente-cinq ophidiens*, aucun ne se retrouve en Occident. Les quatre *salamandres* connues de la Chine lui sont propres; et le monstrueux *Sieboldia Davidi* paraît différer de son congénère du Japon. Sur une quinzaine de batraciens anoures que nous avons rencontrés en Chine, deux sont rapportés à des espèces européennes : le *Rana esculenta* et le *Rana temporaria*. Il y a des doutes pour le *Hyla viridis*, ou reinette.

Poissons d'eau douce. — Je ne veux rien dire à ce sujet sinon que les espèces d'eau douce sont relativement très-nombreuses ; qu'aucune d'elles peut-être n'est européenne, à l'exception de l'anguille vulgaire ; que le genre *Salmo* manque totalement à la Chine, et que c'est avec l'Amérique septentrionale que notre faune ichthyologique a le plus de rapports.

Animaux annelés. — Je n'ajouterai, en finissant, que quelques mots sur les animaux annelés ou articulés. L'*écrevisse* n'existe pas en Chine, mais on

prétend qu'elle a été vue en Corée. En revanche, plusieurs espèces de *crabes* d'eau douce et de *crevettes* pullulent dans tous nos cours d'eau, à plusieurs centaines de lieues dans l'intérieur du continent, et jusqu'en Mongolie et au Thibet.

Les *coléoptères* du nord de l'empire appartiennent pour la plupart aux genres européens; mais ce sont des espèces presque toutes différant des nôtres. Aucun de nos *carabes* ne se retrouve en Chine; et sur vingt espèces de *cicindèles* que j'y ai récoltées aucune n'est européenne. Il faut dire la même chose des *cerfs-volants*, des *cétoines*, des *hannetons :* les trois *hannetons-foulons* que j'ai rencontrés dans ce pays diffèrent spécifiquement de celui de France. Mais certains autres insectes, comme le *Coccinella labilis*, le *Cocc. duodecim-punctata*, l'*Hydrophilus piceus*, etc., s'y trouvent partout, du nord au sud; et notre *Ægosoma scabricorne* abonde dans les arbres pourris de Pékin. Les *melolonthides* du genre *Anomala* sont particulièrement communs dans la Chine, de même que les *cantharides;* les *Donacia* sont remplacées par les *Sagra*. En avançant au midi, les insectes ressemblent à ceux de l'Inde et de la Malaisie, comme le prouve la capture que je viens de faire au Kiangsi d'un *Trictenotoma* et d'un *Euchiride*.

Quelques-uns des papillons communs de France vivent aussi en Chine; tels sont le *Papilio machaon*, le *Vanessa antiopa*, le *Van. Io*, le *Pyrameis cardui*, le *Pieris rapæ*, le *P. Daplidice*, le *Leucophasia sinapis*, le *Leuconœa cratægi*, le *Lycœna bœ-*

tica, le *Polyommatus phlœas*, le *Polyom. virgaureæ*, le *Macroglossa stellatarum*, l'*Acherontia atropos*, le *Deilephila convolvuli*, le *Deil. elpenor*. Notre *vulcain*, notre *petite tortue*, notre *Robert-le-diable*, notre *carte géographique*, notre *citron*, y sont représentés par des espèces correspondantes très-voisines. Le genre *Zygæna*, si riche en Europe, fait défaut totalement; et sur quarante-cinq espèces de *satyres* que j'ai récoltées, aucune n'est européenne. Le ver à soie type, dont les Chinois eux-mêmes ne savent point indiquer la patrie originaire, a été rencontré par nous dans les monts Ourato, dans son état sauvage et primitif, et nulle part ailleurs. Au sud, les lépidoptères prennent un *facies* tout indien, et on y voit voler les *ornithoptères*, les *Leptocircus* aux très-longues queues, les *Papilio* aux couleurs noires, les *Diadema*. Nos gracieuses *dianes* (*Thaïs*) sont remplacées par les genres *Sericina* et *Armandia*, dont les chenilles se développent aussi sur les *Aristoloches;* tandis que les *Parnassius* des grandes montagnes du nord et de l'ouest ressemblent beaucoup à ceux qui voltigent à la cime de nos Alpes et des Pyrénées. Nos *paons de nuit* sont remplacés en Chine par d'autres nombreux *Bombyx*, dont quatre ou cinq sont utilisés pour obtenir une soie de qualité inférieure. Le géant de tous les bombicides de l'ancien monde, *Attacus atlas*, se propage en grand nombre sur le camphrier, et fait sa chrysalide dans de beaux cocons à mailles, dont les Chinois savent aussi extraire un fil très-solide.

Mais un fléau des papillons en Chine, c'est cette incroyable quantité qu'il y a dans ce pays de *libellules* (demoiselles) de toute sorte, que l'on voit occupées sans cesse à donner la chasse aux plus gracieuses d'entre les créatures ailées.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE XVIII.

DU 26 MARS AU 15 AVRIL 1873.

Exploration du Léang-shan ; nature lithologique de cette intéressante montagne ; fossiles nombreux : *Orthocères*, *Spirifer*, *Productus* ; lignite à fossiles modernes. — Calcaire sonore. — Nuit passée peu commodément. — L'*Eneplotrupes sinensis*, le *Motacilla baïkalensis*, et autres animaux capturés. — Réflexions sur la guerre intestine des animaux. — Un essaim d'abeilles ; méthode chinoise pour s'en emparer. — Prise de cinq *Sieboldia Davidi* en vie ; histoire de ces énormes salamandres. — Insectes du printemps dans la vallée du Han ; cantharides, leurs émanations nuisibles à la santé. — Trois jours à Tchen-kou ; l'*Abies sacra*..... 1

CHAPITRE XIX.

16 AVRIL 1873.

Préparatifs pour l'embarquement. — Le lait en Chine ; détails curieux sur la rareté de cet aliment. — L'arbre aux sapèkes. — Haine des mandarins contre les chrétiens et les Européens. — Renseignements inconnus sur les faits et gestes de Tien-ta-jén, de Souo-ta-jén, de Li-hong-tchang ; leurs dispositions envers les étrangers. — Catalogue des oiseaux et des mammifères observés par M. A. David, pendant son séjour au Chensi..... 31

CHAPITRE XX.

DU 17 AU 29 AVRIL 1873.

Embarquement pour Han-keou, sur la rivière Han. — Patience des Chinois; précautions de voyage du maître batelier.— Notes sur les terrains et les productions des pays parcourus. — Une sérénade donnée par les bonzes. — Incidents de la navigation; craintes superstitieuses des bateliers; rapides. — Naufrage et conséquences malheureuses; égoïsme des Chinois. — Une nouvelle barque. — Aspect riant des collines : fleurs et oiseaux. — Prières pour demander la pluie. — Les bonzes *tao-cheu* et leur apathie.—Les fruits nouveaux.—Réflexions sur les Chensinois. — Sortie du Chensi et entrée dans la province du Houpé. — Encore des rapides..... 45

CHAPITRE XXI.

DU 30 AVRIL AU 7 MAI 1873.

Sortie des montagnes et arrivée au port de Lao-ho-ko. — Avarice des bateliers tao-cheu. — Fatigue et ennuis. — Une nouvelle barque est louée pour continuer la navigation : les nouveaux obstacles. — Fantching, célèbre monopole commercial. — Haltes forcées. — Les oiseaux de passage. — Abondance des bateaux de commerce sur le Han-kiang. — Les assertions de M. Huc. — Défiance des bateliers. — Curiosité excitée dans une halte. — Impatience du voyageur pour en finir avec les barques chinoises. — Arrivée à Han-keou..... 83

CHAPITRE XXII.

DU 8 AU 21 MAI 1873.

Séjour à Han-keou. — M. Francis Garnier et ses projets de voyage. — État actuel de la colonie européenne; le consulat de France. — Bienveillance des résidents euro-

péens pour les voyageurs scientifiques. — Les bateaux à vapeur du Yang-tzé. — Arrivée à Kiou-kiang. — Accueil cordial des confrères; Mgr Bray; les pérégrinations du P. Heude. — Courses dans les alentours de la *Ville aux neuf fleuves*. — Le docteur Shearer, M. Hopsch. — Un noyé..... 107

CHAPITRE XXIII.

DU 13 MAI AU 3 JUIN 1873.

Départ du Kiou-kiang pour l'intérieur du Kiangsi. — Les ateliers à thé. — Voyage en chaise à porteurs. — Buffles et leur nouvelle exploitation. — Le *Ly-chan*. — Mauvaises auberges. — Orage; maladies des porteurs. — Végétation des collines. — Une halte forcée; un artiste chinois; la poule qui glousse. — Fuite d'un porteur. — Les femmes kiangsinoises. — Nan-tchang-fou; Fou-tchéou. — Les chrétiens de ce district; les persécutions nouvelles; leur origine et leur histoire. — La Sainte-Enfance; mariage des filles recueillies. — Zèle de M. Anot. — Vergers, camphrier colossal. — Arrivée à Tsitou..... 125

CHAPITRE XXIV.

DU 4 AU 30 JUIN 1873.

Séjour au Kiangsi central. — Collége de Tsitou; aspect du pays; nature géologique; plantes; animaux. — Mœurs du gobe-mouches blanc. — Gélatine de ligues sauvages. — Fécule de nénuphar, excellent aliment. — Le chant du coucou — Reflexions sur les aptitudes intellectuelles des Chinois. — Promenade à Mi ouan. — Le *Canis procyonoïdes*; les oiseaux chanteurs du pays. — Notions chinoises d'histoire naturelle..... 157

CHAPITRE XXV.

DU 1er AU 31 JUILLET 1873.

Suite du séjour à Tsitou. — Les domestiques de l'abbé David tombent malades. — Familiarité des animaux sauvages qui ne sont pas persécutés par l'homme. — Les pêches malfaisantes. — Mauvaise conduite des païens envers les missionnaires. — Détails sur la pratique de l'infanticide. — Un cadeau de moustiquaires. — La confiture de tigre. — L'œuf de poule, un remède souverain. — Cause des cicatrices qu'on voit sur toutes les têtes au Kiangsi 187

CHAPITRE XXVI.

DU 1er AU 31 AOUT 1873.

Encore à Tsitou. — Le pèlerinage de Kun-fong-shan. Une dispute pour l'eau ; organisation des communes chinoises. — Le *Triton orientalis*. — Cruautés exercées envers les chrétiens. — M. David est pris des fièvres paludéennes du pays ; phases de la maladie. — Falsification du thé. — Occupations et captures de chaque jour..... 209

CHAPITRE XXVII.

DU 1er AU 29 SEPTEMBRE 1873.

Encore à Tsitou. — Guérison partielle et rechutes sans fin. — Prise d'insectes rares et nouveaux. — Curieux effet de la fièvre. — Une autre salamandre intéressante (*Cynops chinensis*). — Préparatifs de départ pour le Fokién..... 231

CHAPITRE XXVIII.

DU 30 SEPTEMBRE AU 31 OCTOBRE 1873.

Départ de Tsitou pour le Fokién. — Fatigues du voyage. — La grenouille épineuse. — Mauvaises dispositions des

chrétiens indigènes. — Montagnes porphyritiques du Fokién. — Singes du Fokién ; méthode chinoise pour empêcher ces animaux de croître. — Faiblesses en route ; le voyageur se fait traîner à la remorque. — Arrivée à Kaotén. — Heureuse rencontre d'un missionnaire européen. — Ressources zoologiques des montagnes fokiennoises : mammifères, oiseaux, poissons nouveaux. — Difficultés à propos de l'argent. — Plantes du pays. — La chasse à la trappe..... 245

CHAPITRE XXIX.

DU 1er AU 30 NOVEMBRE 1873.

Séjour au Fokién occidental. — Nouvelle et grave maladie de M. David ; danger de mort. — Retour à la vie, mais non à la santé ; péripéties de la maladie. — Une dispute de famille chinoise ; curieuse justice. — Une incursion de singes jaunes ; détails sur les mœurs polygamiques de ces quadrumanes. — Perplexités du voyageur malade. — Préparatifs de départ pour retourner au Kiangsi..... 273

CHAPITRE XXX.

DU 1er DÉCEMBRE 1873 AU 3 AVRIL 1874.

Départ de Kaotén. — Géologie du Fokién occidental. — Les souffrances du voyage. — Rentrée et séjour à Tsitou. — Un Hierax nouveau. — Un nid d'aigle. — Zèle intéressé d'un chasseur. — M. David, toujours malade, se résout à quitter le Kiangsi. — Politesse des bons chrétiens de Tsitou. — Embarquement pour Kiou-kiang ; quinze jours de pénible navigation en barque chinoise : incidents du trajet. — Le lac Po-yang en hiver ; vent contraire. — Abondance des oiseaux aquatiques. — Halte à Kiou-kiang. — Les derniers jours passés à Changhay ; notes sur les naturalistes et les collections d'histoire naturelle de cette ville. — Départ pour la France..... 291

CHAPITRE XXXI.

Observations sur la distribution géographique des animaux en Chine. — Animaux domestiques. — Mammifères sauvages; oiseaux; reptiles; poissons articulés... 321

FIN DE LA TABLE.

15 959. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

DS709 .D24 v.2
Journal de mon troisieme voyage
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00023 4486